

CENTRO DI STUDI MAGREBINI

STUDI MAGREBINI

VOLUME

VIII

1976

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE
- NAPOLI -
SEMINARIO DI STUDI ASIATICI
Ufficio Pubblicazioni e Redazione
degli "ANNALI,,

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

NAPOLI

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE DI NAPOLI

CENTRO DI STUDI MAGREBINI

PRESIDENTE

GHERARDO GNOLI

DIRETTORE

ROBERTO RUBINACCI

CONSIGLIO DIRETTIVO

ALESSIO BOMBACI, GIOVANNI GARBINI, GIOVANNI OMAN,

LANFRANCO RICCI, UMBERTO RIZZITANO, LAURA VECCIA VAGLIERI

CENTRO DI STUDI MAGREBINI

STUDI MAGREBINI

VOLUME

VIII

1976

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE
- NAPOLI -
SEMINARIO DI STUDI ASIATICI
Ufficio Pubblicazioni e Redazione
degli "ANNALI,,

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

NAPOLI

TUTTI I DIRITTI RISERVATI

NOTE SUR LES MORPHÈMES DU PLURIEL
EN BERBÈRE À LA LUMIÈRE DU HAMITO-SÉMITIQUE

JACQUES GRAND'HENRY
(Louvain)

Quand on considère les suffixes de pluriel berbère en *-an*, *-awn*, *-wan*, *-wan* est à l'origine **-voyelle + *-an* et le **-w-* s'interpose comme glide-consonne. *-awn* est postérieur et secondaire¹. *-an* lui-même est à l'origine **-a- + *-n* (masculin), *-in* est à l'origine **-i- + *-n* (féminin). (*-tin* et *-win* semblent être des formations secondaires).

Si on compare *ikšudn* ~ *ikšaḍ* pluriels de *akšud* « bois », on ne peut pas s'empêcher de penser que le type *ikšaḍ* à apophonie intra-radical est primitif: c'est un vestige qui subsiste à côté du nouveau pluriel généralisé en *-n*. Le rôle des glides ou sonantes est souvent sous-estimé. Par exemple, pour les pluriels *|ignwan|* et *|igldan|* correspondant à *|ignna|* « ciel » et *|agllid|* « roi », qualifiés de pluriels à « réduction de quantité consonantique » par A. Willms (A. Willms, 1972, 156 et sv.), il est clair que cette « réduction » est liée au caractère sonantique de *-n-* et de *-l-* (*ŋ* et *l̥*) qui fonctionnent comme consonnes au singulier mais comme voyelles au pluriel. Il en va de même p. ex. dans *|abrid|* « weg » → pl. *|ibrdan|* pour *r*.

A une époque très reculée cependant, il n'est pas exclu que *-t* ait été suffixe du pluriel (avant l'apparition du genre grammatical). Une telle hypothèse s'appuie sur des exemples comme « fils » *|u-|* ~ *|-ig|* → pl. *|ait-|*. On aurait là un lien avec la genèse du pluriel sémitique. Dans *|ait-|*, le *-t* pourrait être l'ancien suffixe du collectif-pluriel, celui-ci s'étant, au moment de l'apparition de la distinction des genres, polarisé pour l'expression du féminin, diminutif, nom

¹ A moins qu'il ne s'agisse de **-aw + *-n* suffixe de pluriel renouvelé (voir infra p. 4).

d'unité, abstrait. Le suffixe renouvelé du collectif est *-i*: /tiint/ « (eine) Dattel » → collectif /tiini/ « Dattel » (Sud-Maroc). Ce suffixe du collectif (on a aussi /teini/ « dattes » en tamachek) semble s'être lui-même polarisé plus tard pour l'expression du féminin *pluriel*.

Dans sa classification des 4 procédés fondamentaux du hamito-sémitique pour former le pluriel, Diakonoff (Diakonoff, 1965, 63-69) considère que le collectif ne joue pas encore un rôle morphologique proprement dit: en effet, il est probable qu'au niveau du hamito-sémitique commun, les collectifs ont une racine et un schème différents de ceux du nom d'unité (on retrouve des traces de ce stade dans les mots les plus usuels du berbère, p. ex. en kabyle: *tameṭṭut* « femme » → pl. *tilawin*, *tîṭ* « oeil » → pl. *allen*, etc. Dallet, 1960, 73).

D'après Diakonoff, ce n'est qu'à un stade ultérieur, postérieur même au sémitique commun, et seulement en sémitique du sud et périphérique (arabe surtout) qu'on voit apparaître des paires de mots à racine identique mais à flexion vocalique différente, dont l'un exprime la singularité et l'autre la collectivité (p. 68). C'est le développement de ce système, sur la base des collectifs donc, qui aboutit à la prolifération des « pluriels brisés » en sud-sémitique.

Si la thèse de J. Kuryłowicz est correcte (J. Kuryłowicz, 1972, 137-147), il n'y a aucun rapport de *dérivation* entre les schèmes de pluriel brisé et ceux des singuliers correspondants. La langue n'a rien fait d'autre que d'exploiter un matériel existant, à savoir les schèmes des *maṣdar* ou noms verbaux (ayant eux-mêmes une base verbale) et ceux des collectifs (ayant une base nominale): les types fondamentaux utilisés sont *qital*, *qatal*, *qutul*, *qatīl* qui ont connu différents élargissements et renforcements (allongements vocaliques, gémination, affixation). Il y a aussi d'anciens abstraits verbaux (1^{ère} et 4^{ème} formes) sortis de l'usage tels *'aqtāl*, *qutūl*, *qitāl*, *'aqtul*, *qutul* qui sont devenus les types de pluriels brisés les plus fréquents en arabe et éthiopien. Les pluriels brisés des quadrilitères trouvent leur origine dans les noms verbaux de certains trilitères: p. ex. *karāhiyyat* < *kariha*. La prolifération des pluriels brisés tient à des facteurs formels (analogies) et sémantiques (classe des animaux, parties du corps etc.). On retrouve un même type de processus pour le développement du genre. Le développement du genre et du nombre grammaticaux s'est fait à partir de la même base, à savoir l'*abstrait* (à suffixe *-at*), la catégorie du genre étant secondaire par rapport à celle du nombre (comme en indo-européen). C'est à partir du moment où (en sémitique commun) apparaît un élargissement de *-at* en *-āt* que la fonction de pluriel-collectif se distingue de celle de féminin-masculin. On pourrait retracer le processus évolutif suivant à partir du collectif-pluriel

naturel confondu à l'origine avec la catégorie d'abstrait jusqu'aux différentes formes spécialisées de pluriel grammatical. On n'envisage ici que les oppositions de morphèmes:

1. *-ø*: *-at* (non abstrait-collectif-diminutif: abstrait-collectif-diminutif)

N.B.: à une étape ultérieure, il y a renversement de l'opposition et on obtient *-at* (singulatif): *-ø* (collectif). Mais des traces de la phase initiale subsistent dans toutes les langues sémitiques.

2. a) *-ø*: *-at* (non abstrait-diminutif-singulatif: abstrait-dim.-sing.)

b) *-at*: *-āt* (abstrait-dim.-sing.: collectif)

N.B.: Ce collectif est indépendant du genre, qui n'est peut-être pas encore développé à ce stade comme catégorie grammaticale. Seul un genre *naturel* (sexe) existerait à ce niveau.

3. a) *-ø*: *-at* (non abstrait-dim.-sing.: abstrait-dim.-sing.)

b) *-at*: *-āt* (non collectif: collectif)

c) *-āt*: *-ūna* (collectif: pluriel)

pl. masc. pl. fém.
(-ūna) (-āt)

4. *-ūna/-āt*: *-at* (pluriels masc.fém.personnels: pluriels impersonnels)

N.B.: les flèches indiquent une polarisation des termes de l'opposition. L'opposition (4) ne fonctionne plus que dans le domaine des adjectifs au niveau de l'arabe. On a p. ex. *riḡālun ṣālihūna* « des hommes vertueux », *muslimātun ṣarīfātun* « des musulmanes élégantes »: *ḡimālun 'aẓīmatun* « des chameaux énormes ». Elle est restreinte à une fonction secondaire. Il est fort probable que c'est la prolifération des pluriels brisés dans les noms (et plus tard dans certains adjectifs par analogie) qui a conduit à cette situation.

En berbère, d'après G. Marcy (G. Marcy, 1931, 190), « la tendance générale actuelle est à la préfixation de la plupart des éléments grammaticaux: article, affixes du passif, du factitif, de l'intensif: elle reste à la suffixation pour l'indice *m*, *n* du pluriel; elle est mixte pour l'indice *t* à la fois préfixé et suffixé. L'ordre ancien -autant qu'on en puisse juger- apparaît inverse dans bien des cas ». Cette hypothèse est confirmée par E. Zyhlarz (E. Zyhlarz, 1931-1932, 1-15) qui propose la reconstruction de formes préhistoriques telles que **mazḡ-u* « Berber », forme de singulier avec *-u* article, s'opposant à **muzḡ-a*, forme de

pluriel où il y aurait combinaison d'une voyelle primitive (-u-) et de l'article (-a).

On remonte ainsi aux schèmes primitifs de noms *qatal, *qitil, *qutul ce dernier s'étant spécialisé dans l'expression des formes collectives-plurielles. Ce niveau remonterait au proto-hamito-sémitique, car les schèmes *qatal, *qitil, *qutul sont aussi ceux du proto-sémitique. Le premier procédé de formation du pluriel-collectif en proto-berbère aurait donc été l'apophonie utilisant en fait un autre schème que celui du singulier pour exprimer le pluriel. On rapprochera ceci de ce qui a été dit plus haut sur la prolifération des pluriels brisés à partir d'une base de collectif-nom verbal en sémitique du sud-ouest. Doit sans doute remonter à une époque plus tardive l'utilisation d'un véritable suffixe du pluriel. A cette époque, le groupe égyptien s'est déjà détaché du sémitique et les morphèmes de genre sont utilisés: cf. égyptien pl. masc. -āw, pl. fém. -āwāt. Ce suffixe de pluriel archaïque est encore attesté en berbère dans des mots comme *mess* « Herr » → pl. *messaw*. A partir du moment où ce suffixe s'est figé et usé (on le retrouve tel quel dans des singuliers actuels: *arraw* « enfant » en chleuh, *aššaw* « corne » en *Bettīwa*), il s'est renouvelé et renforcé par -n/-ən (*iššawən* « cornes », parfois -ten: *anaten* « frères » (tous ces exemples appartiennent au tamachek). Le morphème -n remonte probablement au proto-hamito-sémitique également puisqu'on le retrouve dans les suffixes -ūm, -ūna etc. du sémitique.

La suffixation originelle des morphèmes de pluriel du berbère apparaît encore dans certains pluriels féminins, p. ex. dans *snē.t* pl. de *sin* « deux ». Mais, en dehors de ces vestiges, les morphèmes sont préfixés à l'étape actuelle d'évolution de la langue: en règle générale, on forme le féminin pluriel automatiquement à partir du masc. plur. par simple préfixation: *a-mheḡ* « Berbère » → masc. plur. *i-muhaḡ* → fém. plur. *t-i-muhaḡ*. Ce procédé s'est évidemment combiné avec d'autres (voyelle /ə/ du suffixe /ən/ → /i/, élargissement de /-i/ en /-iw/ etc.). De plus, il semble qu'il faille envisager une étape intermédiaire entre la suffixation et la préfixation, c'est celle qui comporte à la fois un morphème *t-* préfixé et un morphème *-t* suffixé: p. ex. *ibkan* « singes mâles » → *thibkatin* « singes femelles » (kabyle).

L'apophonie fondamentale de l'ancien berbère dans les suffixes nominaux peut être reconstruite de la manière suivante (d'après E. Zyhlarz): sing. masc. -i, -u; plur. masc. -a; sing. fém. -a; plur. fém. -i.

1. Il est à observer que souvent les pluriels dits « à élargissement » correspondent à des singuliers à voyelle finale: p. ex. en tamachek, *ikni* « jumeau »

→ plur. *ikniwen*, *ageru* « grenouille » → plur. *igeruten* (A. Hanoteau, 1896, 19-26).

2. Il y a cependant des contre-exemples: *isek* « corne » → pl. *iskawen*, *iles* « langue » → *ilsawen* etc.

3. Ces pluriels dits « à élargissement » remontent au moins à la phase du berbère commun, car on les trouve p. ex. au Maroc méridional (suffixes du pluriel féminin en /-iwin/, /-win/, du pluriel masculin en /-awn/, /-wan/), en kabyle (*ameksa* « berger » → pl. *imeksawen*), en tamachek (*agenna* « ciel, pluie » → pl. *igennawen*), en berbère du Nefūsa (*tugersâ* « vomero » → *tgersiwin*, cf. F. Beguinot, 1942, 33-40), etc. Ce type de formation est également répandu en couchitique (*galla guyâ* « giorno » → pl. *guyawân*, cf. M. M. Moreno, 1939, 43-46) et en tchadique (*ngun* « belly » → pl. *ngawen*, cf. R. R. Terry, 1971, 444-445).

Pour expliquer la genèse de -*w- au niveau du proto-hamito-sémitique, on pourrait peut-être suggérer un rapprochement avec le pluriel sémitique des trilitères avec voyelle longue après la première ou la deuxième radicale qui se forme en $C_1(w')\bar{a}C_2iC_3u$: on a -w- pour éviter l'hiatus dans la suite $a-\bar{a}$ et -' pour éviter l'hiatus dans la suite $\bar{a}-i$: *šāhibat* « Genosse » → pl. *šawāhibu*, *ḡazirat* « Insel » → *ḡazā'iru* en arabe (cf. GvG, I, 433 et sv.). On aurait encore ici une illustration du rôle essentiel des sonantes dans la morphologie hamito-sémitique. Le hamza en fait manifestement partie, de même que w et y. Dans les exemples cités ci-dessus, il fonctionne comme une consonne pour empêcher un hiatus, mais il fonctionne comme une voyelle dans d'autres positions (p. ex. *ra's* « tête » est prononcé *rās* même en arabe classique). Dans certains cas en arabe, la sonante fait partie de la racine et dans ce cas, elle joue normalement un rôle de consonne en position intervocalique: *'ah(ū)* « frère » → pl. **ahawat* > *'ahawāt*.

Le /w/ du suffixe berbère-égyptien /-aw/ pourrait néanmoins être un ancien article /u/. Au niveau du berbère en tout cas et en ce qui concerne le suffixe -awen ~ -awn, il est possible, ainsi qu'on l'a suggéré plus haut, qu'il s'agisse d'un suffixe qui doit être décomposé en *-aw + *-n, le second élément étant venu s'agglomérer au premier lorsque celui-ci avait cessé de fonctionner comme suffixe vivant de pluriel. D'après Diakonoff (cf. infra), ces deux éléments appartiennent au hamito-sémitique commun et ont servi, dès ce niveau, comme suffixes de pluriel.

L'erreur de C. Brockelmann (et de Barth) est de considérer le plur. à dési-

nence *-āt* uniquement comme un plur. féminin (< *-at*), et d'envisager le développement simultané de deux suffixes du plur.: masc. en *-ū(na)*, fém. en *-āt*, sans poser les stades de transition supposés plus haut (3. a, b, c 4.) et surtout en négligeant le rapport essentiel qui existe entre les suffixes du pluriel et ceux du collectif-abstrait-singulatif-diminutif. Ce sont les travaux de Troubetskoï et Kuryłowicz notamment qui viennent éclaircir la situation en montrant que la morphologie se développe par un jeu d'oppositions fondamentales, mécanisme rigoureusement soumis à la loi du renouvellement et de la polarisation. Dans une telle économie des changements linguistiques, point n'est besoin d'un matériel phonémique abondant et diversifié, car d'une part, il faut tenir compte du rôle essentiel et fonctionnel du suffixe *ø* et d'autre part, le changement des oppositions se fait toujours à partir d'une base existante. Autrement dit, le renouvellement n'est jamais complet, en ce sens qu'on assiste parfois à un simple renversement d'une opposition ou, plus généralement, à l'utilisation d'un des termes d'une ancienne opposition comme morphème renouvelé en face d'un nouveau morphème. La polarisation est multidirectionnelle et des fractionnements peuvent se produire à partir de chacun des termes d'une opposition.

En ce qui concerne les suffixes de pluriels dits « à élargissement » en sémitique, Brockelmann a correctement défini leur origine: la suffixation d'un morphème à initiale vocalique à un mot à voyelle finale crée un hiatus évité par l'adjonction d'une semi-voyelle inter-vocalique (donc sonante jouant le rôle d'une consonne):

ar. *ḥublā* « Schwangere » → pl. *ḥublayāt*. D'où p. ex. en araméen des suffixes de pluriel en *-waṭā, yaṭā* etc. Brockelmann a souligné aussi le fait que la désinence *-āt, -ōt* s'applique en sémitique à de nombreuses catégories de noms, parfois à la plupart d'entre eux: c'est le cas en abyssin et en assyrien, assez largement aussi en hébreu. Même en arabe, cette désinence s'applique à des pluriels de noms verbaux ou de participes substantivés: p. ex. *mawḡūdāt* « choses existantes ». On retrouve ici le rapport originel avec la catégorie d'abstrait. Mais c'est Diakonoff qui en a tiré la conclusion essentielle, à savoir qu'à un certain stade de développement du sémitique, en l'occurrence *avant* qu'apparaisse la distinction *-ū(na)*, pl. masc.: *-āt*, pl. fém., il n'existait pas en sémitique ancien d'autre pluriel que celui en *-āt* (celui-ci étant lui-même à l'origine un collectif par opposition au non-collectif en *-at*). Le suffixe du plur. en *-ān* est rattaché par Diakonoff au groupe 1 (*-āw* (m.)/*-āwāt* (f.); *-ān* (m.)/*-āt* (f.)), tandis que les suffixes en *-ū, -ī, -ay* etc. sont rattachés au groupe 2: d'après lui le suffixe */-ən/* du berbère correspondrait à *-ū(m)/-īm* du sémitique (comparer

mehri *-īn* abrégé en *-en*: *habanten* « Töchter », voir GvG, I, 453). Au niveau des suffixes du pluriel, le groupe couchitique semble se rapprocher du groupe sémitique, tandis que le groupe tchadique semble se rapprocher du groupe berbère: en effet, on retrouve en couchitique les suffixes *-ōt(a), -āt(a), -ān* (avec élargissement en *-wān*), cf. Moreno, 1939, 43-46, tandis qu'en tchadique on a essentiellement les pluriels à suffixe *-en* (+ des singuliers à voyelle interne non-*a* qui se change en *-a* au pluriel), cf. Terry, 1971, 444-445. En ce qui concerne les pluriels brisés, Murtonen (A. Murtonen, 1964, 62-76) considère que leurs schèmes sont en relation, au moins à l'origine, avec ceux des singuliers correspondants: sur ce point, son hypothèse s'écarte fondamentalement de celle de J. Kuryłowicz qui prétend qu'il n'existe aucun rapport de dérivation entre les uns et les autres. Murtonen prétend remonter plus loin dans la préhistoire du sémitique que Kuryłowicz en ce sens que d'après lui, ce sont les mêmes mécanismes fondamentaux et propres au sémitique qui ont amené à la formation tant des schèmes du singulier que de ceux du pluriel, collectif, nom verbal, participe etc. D'après lui, ce n'est pas le système des noms verbaux et collectifs (comme le pense Kuryłowicz) qui est à l'origine des pluriels brisés, mais il y a eu, à un moment donné de l'évolution du groupe sud-sémitique (au stade de l'arabe ancien) *coïncidence* entre les schèmes de certains pluriels internes et de certains noms d'action (p. ex. *fu'ūl*) avec des développements analogiques ultérieurs. Murtonen distingue trois mécanismes essentiels qui président au développement des schèmes du sémitique:

1. L'intensification des éléments du schème radical (allongement et/ou gémination des consonnes et des voyelles).

2. La préfixation d'éléments caractéristiques (tels que *m-* à l'origine pronom interrogatif-indéfini) au schème radical.

3. L'assimilation par les voyelles *i/ū* de la voyelle brève dans la syllabe qui précède, tandis que *ā* tend à dissimiler cette même voyelle. De plus, Murtonen accorde à l'*accent* une place déterminante dans l'évolution du système: il envisage en effet une modification récurrente des schèmes, corrélative à une intensification et diminution régulière et alternante de la force de l'accent sur ceux-ci. Ainsi p. ex., d'après lui, au début du stade sud-sémitique, l'accent est léger et il permet par conséquent des évolutions telles que: **fa'l-ū* → *fa'ūl*. On doit cependant formuler trois critiques fondamentales contre la thèse de Murtonen:

1. Il considère que le procédé d'intensification n'est propre qu'au sémi-

tique et qu'il est complètement absent en hamitique (A. Murtonen, 1964, p. 63, n. 1), or il est possible que dans la série des suffixes de pluriel berbère en *-an*, *-awn*, *-wan*, les deux derniers représentent des élargissements et donc une *intensification* du premier.

2. Il exclut en général les voyelles brèves de son champ d'investigation car, dit-il, le problème est trop confus. Or Kuryłowicz a montré (« L'apophonie en sémitique ») que l'évolution de celles-ci obéit aussi à un jeu sans doute complexe, mais rigoureux, de lois phonologiques et morphologiques.

3. Pour tout le développement vocalique, Murtonen suppose toujours des stades intermédiaires en */*o/* et */*e/* entre des phases qui auraient connu les voyelles fondamentales en */u/* et */i/*. Sans doute une telle hypothèse permet-elle de justifier les timbres vocaliques de l'éthiopien, du mehri-soqotri et de l'hébreu, mais il paraît difficile de l'étendre à l'arabe car on ne trouve que peu de traces de ces « voyelles particulières » dans les anciens dialectes arabes (cf. p. ex. C. Rabin, 1951, 121) et on peut douter qu'elles aient existé en tant que phonèmes indépendants.

L'examen de cet ensemble de faits permet, nous semble-t-il, de tirer les conclusions suivantes:

1. C'est à tort que la recherche portant sur le hamito-sémitique a négligé l'étude autonome des sonantes (*l, m, n, r, y, w, ')* qui paraît ouvrir de larges perspectives pour un renouvellement de la conception relative à la structure de la syllabe dans ce groupe linguistique.

2. La comparaison entre les pluriels du sémitique et ceux du berbère permet d'envisager un même type d'évolution par polarisation dans les deux groupes linguistiques: on pourrait en effet reconstruire l'évolution du pluriel berbère à partir d'une opposition morphologique originelle du type:

1. *-ø*: *-t* (non-collectif: collectif, avec différenciation ultérieure en collectif/pluriel)
 2. *-t*: *-i** (singulatif: collectif)
 3. *-n*: *-tn* (coll./plur. masc.: coll./plur. fém.)
- \swarrow \searrow
-ən (pl. m.) *-in* (pl. f.)

**-i* ne s'est pas développé en tant que morphème productif car il est entré en

concurrence avec *-i* morphème caractéristique du féminin (catégorie apparue tardivement) qui a fini par l'évincer.

3. L'étude approfondie des pluriels brisés ne saurait négliger l'évolution des voyelles brèves. La relation entre les schèmes des pluriels brisés et ceux des noms verbaux et collectifs, notamment en arabe, est trop systématique pour qu'on puisse envisager l'hypothèse d'une simple coïncidence. Il faut plutôt parler d'un renouvellement complet des schèmes du pluriel par emprunt à d'autres catégories morphologiques. C'est peut-être l'extinction quasi-complète du caractère fonctionnel du morphème *-(a)t* (trop usé) qui, ayant laissé une place vide dans le système des oppositions morphologiques, a entraîné ce renouvellement qui s'est lui-même alimenté ultérieurement par des mécanismes analogiques.

BIBLIOGRAPHIE

- F. Beguinot, 1942, *Il Berbero Nefûsi di Faşşâto*, Istituto per l'Oriente, Roma (2^e édition).
- C. Brockelmann, 1908 (GvG), *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, I.
- J. M. Dallet et Louis de Vincennes S. B., 1960, *Initiation à la langue berbère (Kabylie)*, Fichier de documentation berbère, Fort-National (Grande-Kabylie).
- I. M. Diakonoff, 1965, *Semito-Hamitic Languages, an Essay in Classification*, Moscow.
- J. Kuryłowicz, 1972, *Studies in Semitic Grammar and Metrics*, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk.
- G. Marcy, 1931, *Essai d'une théorie générale de la morphologie berbère*, dans *Hespéris*, 12, 50-58 et 177-203.
- M. M. Moreno, 1939, *Grammatica teorico-pratica della lingua galla (con esercizi)*, Milano.
- A. Murtonen, 1964, *Broken Plurals, Origin and Development of the System*, Leiden.
- C. Rabin, 1951, *Ancient West-Arabian*, London.
- R. R. Terry, 1971, *Chadic*, dans *Current Trends in Linguistics*, 7 (Linguistics in Sub-Saharan Africa), The Hague.
- A. Willms, 1972, *Grammatik der südlichen Berberdialekte (Südmarokko)*, Afrikanistische Forschungen, VI, Hamburg.
- Y. Zawadowski, 1967, *Berberskij Jazyk*, Moskwa.
- E. Zyhlarz, 1931-1932, *Ältere und Jüngere Pluralbildung im Berberischen*, dans *Zeitschrift für Eingeborenen Sprachen*, 22, 1-15.

EPIGRAFIA PUNICA NEL MAGREB
1975-1976

GIOVANNI GARBINI
(Napoli)

La presente rassegna vuol essere la continuazione di quella che fu pubblicata nel volume VI (1974) di questa rivista (pp. 1-36) e che prendeva in esame i lavori pubblicati tra il 1965 e il 1974, cioè nel decennio successivo alla comparsa dell'opera *Kanaanäische und aramäische Inschriften* di W. Röllig e H. Donner. Il numero decisamente scarso degli studi dedicati alle iscrizioni puniche del Nordafrica e quello, più scarso ancora, delle nuove iscrizioni pubblicate rendono superflua una rassegna annuale; una cadenza biennale appare invece opportuna, anche per rendersi conto di quanto si lavori in un settore in cui il materiale certo non manca.

In questo lavoro saranno seguiti gli stessi criteri di impostazione e di distribuzione della materia che guidarono la precedente rassegna, e si useranno le stesse sigle (elencate a pp. 2-3 di quella). È stata tuttavia apportata qualche modifica, imposta dalla natura di alcuni articoli. Ovviamente saranno incluse in questa rassegna le opere, apparse anteriormente al 1975, sfuggite a quella precedente.

* * *

LIBIA

a) *Tripolitania*

Tripolitana 37.

A. van den Branden, *Quelques notes concernant l'inscription Trip. 37 = KAI 119*, in BO, 31 (1974), pp. 223-26; cfr. anche A. van Selms nella nota bibliografica.

L'autore svolge considerazioni lessicali su alcuni dei difficili termini che ricor-

rono nell'iscrizione (*rbt*, *mšwt*, *'ytkd'*, *y'gn*, *m'nš'*, *mbs'*, *'ybl'm*, *'bt*), proponendo interpretazioni o analoghe a quelle già proposte in passato (da G. Levi Della Vida e da W. Röllig) o sue originali, basate sull'arabo. Il risultato è una interpretazione generale del testo che nessuna persona sensata sarà disposta ad accettare.

Iscrizioni latino-puniche

F. Vattioni, *Glosse puniche*, in *Augustinianum*, 16 (1976), pp. 536-55.

Presenta una raccolta completa di tutte le iscrizioni latino-puniche di Tripolitania, corredate di un commento talvolta piuttosto dettagliato. Alcune di tali iscrizioni ricevono per la prima volta un tentativo di interpretazione, ma lo stato del testo rende questa pressoché disperata.

Tripolitana 25.

C. R. Krahmalkov, *A Neo-Punic Shaft Tomb Inscription from Roman Tripolitania*, in *Michigan Oriental Studies in Honor of G. G. Cameron*, Ann Arbor 1976, pp. 57-64.

L'interpretazione proposta per questa iscrizione si discosta notevolmente dalle precedenti; l'autore intende: « Licinius Piso made (this) shaft tomb for his family [*lybythem*], for two (men) and for two (women) [*lisnim vylysthim*], and for each [*vylysar*] a sarcophagus [*arun*]. He was seventy-four years old. He made it ». Tali proposte sono difficilmente accettabili, perché rendono inverosimile un testo la cui precedente interpretazione appare pienamente convincente (« per i suoi due genitori e per sua moglie e per la discendenza »), senza inoltre giustificare la diversa lettura data alla prima lettera della parola letta *byn* alla riga 4. È da rilevare, inoltre, che accettando l'interpretazione di Krahmalkov si avrebbe un caso di parola divisa tra una riga e l'altra (*arun*), cosa che in questa iscrizione viene evitata.

Iscrizione da Leptis in caratteri greci

G. Garbini, *Studi di epigrafia fenicio-punica*, in *AION*, 35 (1975), pp. 441-42.

Per *τοιχοι βοουμα* si propone l'interpretazione *tk* (plurale costruito di *tk* « cordone, anello », equivalente del greco *τροχιλος*, l'elemento architettonico su cui si trova incisa l'iscrizione) e *bm'* (grafia tarda per *bmt*), cioè « le gole del basa-

mento ». Vengono inoltre fatte alcune considerazioni grammaticali sulla forma verbale *piel βινω* (= *bny'*) con suffisso pronominale.

b) Fezzan

C. M. Daniels, *An Ancient People of the Libyan Sahara*, in J.-T. Bynon (ed.), *Hamito-Semitic*, The Hague-Paris 1975, pp. 249-65.

L'autore pubblica materiale epigrafico di vario tipo, prevalentemente libico. Tra questo si trovano anche alcune brevissime iscrizioni in caratteri neopunici, le prime di cui si abbia notizia in questa regione.

1) Parola graffita sotto un piatto di *terra sigillata* proveniente dalla necropoli di Saniat ben Howedi, circa 8 km. ad est di Germa. Il testo, definito « Neo-Punic (?) inscription » dall'editore, va letto con ogni probabilità *ksp'*, ma non è esclusa una lettura *k'sp'*. Per la paleografia è da notare che mentre i segni sono di tipo tripolitano, il *p* appare di forma ancora punica, e quindi diverso dalle attestazioni note. Sul piatto si trova anche un'iscrizione latina, probabilmente CVPA (CURA secondo l'editore).

2) Parola incisa su un'anfora, prima della cottura; stessa provenienza. Definita « symbol » « Neo-Punic (?) » dall'editore, la parola va forse letta *dmyr*, ma gli ultimi due segni appaiono alquanto peculiari; se questa lettura è esatta, potremmo avere il nome libico *dmr*. L'iscrizione è preceduta da un *b* rovesciato, dipinto in rosso; lo stesso segno compare anche su un'altra anfora.

3) Alcuni segni neopunici, sfuggiti all'editore, compaiono su una stele di pietra, a forma di mano, proveniente dalla necropoli di Taglit, circa 25 km. ad ovest di Germa, di età romano-bizantina. A sinistra di una brevissima parola libica scritta verticalmente (sulla pietra si trovano diverse righe di scrittura libica) si trovano due segni neo punici, *kn* (o *kt*); al di sotto di questi la parola *k'p*; l'ultimo segno è identico a quello attestato nella prima iscrizione.

TUNISIA

a) Cartagine

CIS I 175.

Cfr. l'articolo di A. van Selms nella nota bibliografica.

CIS I 191.

F. Vattioni, in *Augustinianum*, 16 (1976), pp. 535-36.

Presenta questa brevissima iscrizione, la cui prima parola (un nome proprio) è scritta in greco, nell'ambito di una raccolta, con brevissimo commento, di iscrizioni fenicie e puniche redatte in caratteri greci.

CIS I 2863.

J. Ferron, *Mort-dieu de Carthage*, Paris 1975, pp. 203, 275, pl. CX.

Osservazioni banali sull'iscrizione, che del resto comporta un semplice nome proprio. Da notare che a p. 275, probabilmente scritta prima di p. 203, il numero della stele è dato erroneamente come 266 anziché 284.

CIS I 3347-3350.

J. Śliwa, *The Origin of the Punic Stelae from the Collections of the National Museum of Krakow*, in *Recherches archéologiques de 1973* (Institut d'Archéologie de l'Université de Cracovie, 1974), pp. 67-69.

Vengono identificate come *CIS I 3347-3350*, quattro stele conservate a Cracovia e pubblicate come inedite da L. Karpiński nel 1966 (cfr. rassegna precedente, pp. 19-20).

CIS I 3778, 3789, 3805.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche del tofet di Cartagine*, Roma 1976, pp. 83, 95-96.

Le iscrizioni sono ricordate nell'ambito del catalogo generale delle stele arcaiche di Cartagine.

CIS I 5551.

J. Ferron, *Mort-dieu...*, *cit.*, pp. 253-55, 275.

Dell'iscrizione, su una stele che sembra ora scomparsa, viene fatta un'analisi paleografica che conferma la data, già attribuita, della fine del IV secolo a. C. L'autore non ha riconosciuto nell'iscrizione la *CIS I 5551*, sì che parla di una quarta attestazione del nome proprio *qnzm*, mentre in effetti questa non è che una delle tre già ricordate nel repertorio di G. Halff da lui citato.

CIS I 5632.

C. Krahmalkov, *Notes on the Rule of the Sōftīm in Carthage*, in *RSF*, 4 (1976), pp. 153-57.

Una complessa ricostruzione della storia di Cartagine viene fondata sulle parole *b'srm št l[špt] šptm bqrthdš[t]*, lette in un'iscrizione che viene datata dall'autore alla metà del V secolo a. C. A parte il fatto che quanto resta del segno iniziale della parola *b'srm* giustifica più la lettura *l* del *Corpus* che quella *b* dell'autore (si noti la posizione dell'angolo), è sfuggito a C. Krahmalkov, come del resto all'editore del *Corpus*, che la pietra su cui è incisa l'iscrizione non appartiene alla categoria delle stele cuspidate bensì rappresenta la parte sinistra di un'epigrafe che si estendeva alquanto in senso orizzontale, come mostra chiaramente la fotografia. La ricostruzione del testo, probabilmente di carattere non votivo (o quanto meno non del tipo *tofet*), deve pertanto tener conto che sulla destra mancano non uno o nessun segno, bensì parecchi. Incidentalmente è da rilevare che la citazione di *CIS I 3784* nella nota 4 di p. 154 è completamente errata; il testo dato dallo studioso americano risulta un centone di *CIS I 4937* e *3785*.

CIS I 5684, 5685.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche*, *cit.*, p. 92.

Queste iscrizioni sono ricordate nell'ambito del catalogo.

CIS I 5698, 5710, 5731.

Mh. Fantar, *Stèles puniques de Carthage - B) Etude épigraphique*, in *RSF*, 3 (1975), pp. 49-50, 52-53.

Nell'ambito di uno studio dedicato a un gruppo di stele trovate da P. Cintas nel *tofet* di Salambo e conservate nei depositi dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Arte di Tunisi, l'autore presenta anche queste tre epigrafi già note. L'ultima parola di *CIS I 5710* è letta *bd'strt*.

CIS I 5780.

J. Debergh, *Image grecque, interprétation carthaginoise. A propos de la stèle Cb 687 bis du Musée du Bardo à Tunis*, in *Homenaje a Garcia Bellido I* (Revista de la Universidad Complutense, XXV, 101), Madrid 1976, pp. 91-112.

L'iscrizione viene incidentalmente ricordata in uno studio dedicato precipuamente alla raffigurazione presente sulla stele.

CIS I 6055.

F. Vattioni, in *Augustinianum*, 16 (1976), p. 536.

Viene presentata questa enigmatica iscrizione in caratteri punici e greci, secondo la lettura di J. Ferron.

CIS I 6068.

S. Ribichini, *Un episodio di magia a Cartagine nel III secolo a. C.*, in *Magia. Studi di storia delle religioni in memoria di Raffaella Garosi*, Roma 1976, pp. 147-56.

Il difficile testo non viene indagato filologicamente, ma è valutato nell'ambito più generale della storia delle religioni.

* * *

1.

M. Sznycer, *Une inscription punique de Carthage retrouvée au musée d'Angers*, in *Semitica*, 26 (1976), pp. 81-91.

Si tratta di un'iscrizione, trovata a Cartagine nella prima metà del secolo scorso e andata successivamente perduta, sì che nessuna menzione di essa si trova nelle opere apparse dopo il 1898. Il testo è:

[š]gr̄y hkbs 'bd
hn' bn 'bd'smn

«De (= appartenant à) GRY, le foulon, esclave (*ou*: serviteur) de Hanno, fils de 'Abd'ešmoun». Si tratta di un'iscrizione funeraria, del IV-III secolo a. C., interessante per la prima attestazione della parola *kbs*.

2.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), pp. 47-48, pl. XIII, 1.

lrbt ltnt pn b'l w
l'dn lb'l ḥmn 'š n
dr špt bn 'zmlk

.....

«A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Shophet fils de Ozmelek [fils de] ...».

L'iscrizione viene datata tra il IV e il III sec. a. C., pur rilevandosi che il segno š ha una forma già neopunica.

3.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), pp. 48-49, pl. XIII, 2.

lrbt ltnt pn b
'l wl'dn lb'l ḥ
mn 'š ndr b'lh
n' bn bd'strt b
n bdmqlrt

«A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Baalhanno fils de Bodashtart fils de Bodmelqart».

4.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), p. 49, pl. XIV, 1.

lrbt ltnt pn b'l wl'dn lb'l
[ḥ]mn 'š ndr [']bd'strt bn
[ḥ]nb'l

«A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Abdashtart fils de Hannibal».

5.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), p. 51, pl. XV, 2.

lrbt ltnt pn b'l wl'dn lb'l ḥmn [']
š [nd]r 'rš bn b'lšlk

«A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Arish fils de Baalshilek».

6.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), pp. 51-52, pl. XVI, 1; G. Garbini, in *AION*, 35 (1975), pp. 437-41.

lrbt ltnt pn b'l wl
'dn lb'l ḥmn 'š ndr'
'ršt'b'l bt qrqyn k[šm]
' ql' ybrk'

A differenza dell'editore, che vede in *qrqyn* il nome del padre della dedicante, G. Garbini interpreta *bt qrqyn* nel senso di « appartenente all'associazione religiosa del *kērykeion* »; viene inoltre discusso il problema della penetrazione nel mondo punico di un simbolo religioso greco, peraltro non legato a Hermes.

7.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), p. 53, pl. XVII, 1.

lrbt ltnt pn b'l
wl'dn lb'l hmn
'š ndr hmlkt bn
mgn

« A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Himilcon fils de Magon ».

8.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), pp. 53-54, pl. XVII, 2.

.....
n 'bd...
nsph...

9.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), p. 54, pl. XVIII, 1.

lrbt ltnt pn b'l wl'dn
lb'lhmn 'š ndr hmlk
t bn hn' bn hnb'l

« A la Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal Hammon ce qu'a voué Himilcon fils de Hanno fils de Hannibal ».

10.

Mh. Fantar, in *RSF*, 3 (1975), pp. 54-55, pl. XVIII, 2.

[lrb]tn tnt pn b
... lb'l

« A notre Dame Tanit face de Baal et au Seigneur Baal... ».

11.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 94, tav. XL¹.

[l]dn lb'l hmn
n mlk b'l'
š ytn b'l
.....

12.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 99, tav. XLVIII.

l'dn l[b']l hmn
m...z 'š yt[n]
...' ... l bn ...

13.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 115, tav. LXXXVIII.

g t

14.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 131, tav. CXXIV.

l'dn lb'l h
mn mlkt b'l '[š]
ytn...

15.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 140, tav. CXLV.

(solo qualche segno leggibile)

16.

P. Bartoloni, *Le stele arcaiche, cit.*, p. 151, tav. CLXVI.

'mtb'
...lk...

¹ Il ritardo con cui esce il presente volume di « Studi Magrebini » consente di dare, delle iscrizioni catalogate da P. Bartoloni, la lettura più completa ottenuta con uno studio specifico da F. Mazza, *Su alcune epigrafi di Cartagine*, in *RSF*, 5 (1977), pp. 131-37.

b) *Mactar*

RES 2221 e Karthago 12, pp. 49-59.

C. R. Krahmalkov, *Two Neo-Punic Poems in Rhymed verse*, in *RSF*, 3 (1975), pp. 169-205; cfr. anche A. van Selms nella nota bibliografica.

C. R. Krahmalkov offre una nuova originale interpretazione delle due grandi iscrizioni di Mactar, in seguito alla quale si sono rese necessarie alcune pagine di indici relative all'ortografia e al glossario di tali epigrafi (pp. 198-205). La tesi dell'autore è espressa già nel titolo dell'articolo; gli argomenti e il procedimento filologico con cui è sostenuta sono di tipo dilettantesco, al di sotto di un accettabile livello scientifico.

c) *Utica*

Karthago 2, p. 78.

J. Ferron, *Mort-dieu ..., cit.*, pp. 235-36, 275-76.

Della brevissima iscrizione neopunica incisa sotto la raffigurazione di una sacerdotessa defunta J. Ferron offre il primo tentativo di interpretazione; la sua lettura è:

tn' s lpw

cioè « a été érigé ceci (c'est à dire la stèle) pour PW ».

* * *

J. Ferron, *Mort-dieu..., cit.*, pp. 242, 275, pl. CXXXIII.

Brevissima iscrizione neopunica incisa su una stele funeraria al di sotto di una figura umana entro nicchia. La lettura proposta da J. Ferron è: *'nyk bt gdrhš* (o *gdrhš* a p. 242) « 'nyk, fille di Gdrhš ». La mancata revisione del testo ha lasciato alcune contraddizioni tra il catalogo (p. 242) e il commento (p. 275): nel primo la stele ha la sigla UTI. 17 e la lettura *gdrhš*, il secondo la sigla UTI. 18 e la lettura *gdrhš*; ma nonostante questa si parla di « amuïssement d'un *het* » (p. 275). La lettura dell'ultima parola è incerta; il solo segno chiaramente visibile sulla fotografia è *h*.

d) *Altre località*

Iscrizione da Henchir Merah.

Mh. Fantar, *La stèle néopunique de Suo*, in *Semitica*, 25 (1975), pp. 69-74; G. Garbini, *Due iscrizioni neopuniche dalla Tunisia*, in *AION*, 35 (1975), pp. 261-64.

Questa iscrizione, inadeguatamente pubblicata da J. Février (cfr. rassegna precedente, pp. 28-29), è stata contemporaneamente ristudiata da due epigrafisti. Mh. Fantar propone la lettura e l'interpretazione seguenti:

mnsbt š n'b' bn 'dnb'l
wš nymm' bn pm'' 'w'
š'nwt 'mš w'mš wn'b'
'w' šnwt ššm

« Stèle de N'b' fils d' 'dnb'l et de Nymm' fils de Pm'' - (Celui-ci) a vécu cinquante-cinq années et N'b' a vécu soixante années ».

Letture e interpretazione corrispondono a quelle di Février solo nella prima riga e nella terza. A differenza dell'interpretazione di quest'ultimo studioso, quella di Fantar appare plausibile in linea generale, anche se lo stesso autore nota la stranezza di una stele doppia per due persone che non appaiono legate in alcun modo. In realtà, la lettura di Fantar è difficilmente accettabile, come appare evidente dall'esame della chiara fotografia da lui pubblicata: egli ha ommesso un *alef* alla fine della seconda riga e un *'ayn*, che è il quinto segno della quarta riga. Oltre a queste omissioni è da rilevare la implausibilità delle letture seguenti: *alef* ultimo segno della terza riga (errore già presente in Février), *w* secondo segno della quarta riga, *alef* terzo segno della quarta riga, *š* penultimo segno della quarta riga. Appare pertanto evidente che lo studioso tunisino è pervenuto, almeno in parte, ad una interpretazione verosimile del testo grazie ad una serie di interventi soggettivi sulla lettura materiale dell'epigrafe e sull'interpretazione linguistica di essa (cfr. 1. 3.). Secondo G. Garbini, la lettura delle righe 2-4 (la prima non si discosta da quella di Février) è la seguente:

wštwm m' tr'm'' 'w''
š'nwt 'mš w'mš wt'br
'rš l'nwk šlm

« (Stele di Nabo figlio di Adoniba'al) e del suo gemello. Sono diventati eroi. Sono vissuti anni cinque e cinque. E ... stabilito (?) di offrire un sacrificio *šlm* ».

Sulla base della fotografia di Fantar la prima parola della seconda riga va letta *wštymm*; tale lettura, già presa in considerazione da Garbini, non altera comunque il significato della parola *tym* «gemello», ma soltanto la sua affinità formale, maggiore ora con l'aramaico anziché con l'ebraico.

Iscrizione da Bulla Regia n. 1.

G. Garbini, in *AION*, 35 (1975), pp. 258-61.

Di questa iscrizione, pubblicata nel 1968 da J. Février (cfr. rassegna precedente, p. 30), viene data la seguente lettura:

[l]dn zbh 'rš bn
šld 'nk hštt št
mgn

«(Al) Signore del sacrificio, Ariš, figlio di Šld ha dedicato questa stele come dono».

* * *

Iscrizione da Korba.

J. Ferron, *Mort-dieu...*, cit., p. 235, pl. CXXVII.

Brevissima iscrizione incisa sotto la figura umana raffigurata su una stele funeraria:

'dnb[l]

ALGERIA

a) *Costantina*

KAI 162.

J. Ferron-M. E. Aubet, *Orants de Carthage*, Paris 1974, p. 153, nota 298.

J. Ferron discute l'interpretazione che A. van den Branden ha proposto nel 1962 per questa iscrizione (cfr. rassegna precedente, p. 32). Per la seconda parte dell'iscrizione viene data la seguente versione: «Oui, assurément! Elle a acquiescé à la prière (faite au couple divin) de bien vouloir lui transmettre une descendance à la place de l'enfant délicat de santé. Elle loue la créatrice de son enfant

de lui avoir donné un (veritable) 'homme'. C'est pourquoi, à Elle, soit le maximum de Puissance!».

KAI 175.

F. Vattioni, in *Augustinianum*, 16 (1976), p. 534.

L'iscrizione viene presentata, con qualche inesattezza nel testo, nell'ambito della raccolta delle iscrizioni fenicie e puniche in caratteri greci.

KAI 177².

F. Vattioni, in *Augustinianum*, 16 (1976), p. 535.

Presentazione dell'iscrizione.

b) *Altre località*

KAI 161 da Cherchel.

Cfr. l'articolo di A. van Selms nella nota bibliografica.

KAI 165 da Guelat Bou-Sba.

Cfr. l'articolo di A. van Selms nella nota bibliografica.

MAROCCO

a) *Mogador*

M. Bekkari, in *L'espansione fenicia nel Mediterraneo*, Roma 1971, p. 33, tav. VIII.

Lo studioso marocchino pubblica le fotografie di 6 ostraca con graffite lettere fenicie che vengono datate al VII secolo a. C. Si tratta di materiale già edito, e precisamente dei numeri 100, 109, 110 = 60, 114, 117, 119 del catalogo redatto da J. Février in *IAM* (cfr. rassegna precedente, pp. 35-36).

² Non viene presa in considerazione l'iscrizione KAI 176 in quanto redatta in lingua greca.

NOTA BIBLIOGRAFICA

- E. Acquaro, *Bibliografia* [degli studi fenicio-punici], 3, in *RSF*, 3 (1975), pp. 131-41; 4, *ibidem*, 4 (1976), pp. 117-27.
- E. Bacigalupo Pareo, *I supremi magistrati a Cartagine*, in *Contributi di storia antica in onore di A. Garzetti*, Genova 1976, pp. 61-87 (indagine storica che utilizza anche materiale epigrafico punico).
- A. M. Bisi, *Le monete con leggenda punica e neopunica del Museo Nazionale di Napoli*, in *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica*, 16-17 (1969-70) [1973], pp. 55-127 (a pp. 103-118 sono catalogate monete di provenienza cartaginese, numidica e tripolitana).
- , *Su un gruppo di stele neo-puniche del British Museum*, in *RSF*, 4 (1976), pp. 23-40 (catalogo e studio di 10 stele da Mactar e da altre località della Tunisia centrale; le iscrizioni neopuniche presenti su alcune di esse furono studiate da J. B. Chabot: *JA*, 1916/1, pp. 85-89, NP 51, 53 e 58).
- A. Cutroni Tusa, *I Libii e la Sicilia*, in *Sicilia Archeologica*, 32 (1976), pp. 33-41 (studio di alcune monete rinvenute in ripostigli scoperti in Tunisia).
- M. J. Fuentes Estañol, *Fórmulas estereotipadas en las inscripciones fenicias*, in *Anuario de Filología*, 1975, pp. 109-15.
- G. Garbini, *Influenze nordafricane sulla liturgia del cristianesimo primitivo*, in *SM*, 7 (1975), pp. 41-54 (studio storico-religioso con riferimento ai dati epigrafici relativi al sacrificio *molek*).
- E. Lipiński, in *BO*, 32 (1975), pp. 77-81 (ampia recensione di F. L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972).
- F. Mazza, *Le formule di maledizione nelle iscrizioni funerarie e votive fenicie e puniche*, in *RSF*, 3 (1975), pp. 19-30.
- , *Un tipo di formula votiva nelle iscrizioni fenicie e puniche*, in *RSF*, 4 (1976), pp. 129-36.
- P. Naster, *Fenicische en punische munten*, in *Phoenix*, 21 (1975), pp. 65-67 (sono trattate anche monete nordafricane).
- S. Ribichini, *Un'ipotesi per Milk'aštar*, in *RSO*, 50 (1976), pp. 43-55 (il nome della divinità è spiegato come un'associazione, sul tipo di quelle che si incontrano nei testi di Ugarit, del dio Milk con Astarte).
- I. Š. Šifman, *Epigrafičeskie zametki II. V - K voprosy o sposobach izobraženija glasnych v novopunijskoj grafike*, in *Semitskie Jazyki*, 3 (1976), pp. 192-94 (« Note epigrafiche. - Sul problema del modo di rappresentare le vocali nella scrittura neopunica »).
- M. Szynger, *Mission en Tunisie: Nouvelle documentation néopunique*, in *GLECS*, 16 (1971-72), pp. 9-10 (breve resoconto d'una missione epigrafica effettuata nell'autunno 1971; è annunciata la preparazione di un *corpus*, a cura dello stesso Szynger e di M. Fantar, delle quasi 250 iscrizioni trovate a Mactar).
- , *Le mot ḥdr en phénico-punique et en ouest-sémitique*, in *Études sémitiques* (Actes du XXIX^e Congrès international des Orientalistes), Paris 1975, pp. 70-75.
- , *L'« assemblée du peuple » dans les cités puniques d'après les témoignages épigraphiques*, in *Semitica*, 25 (1975), pp. 47-68.
- J. Teixidor, *Bulletin d'épigraphie sémitique. 1975*, in *Syria*, 52 (1975), pp. 261-95.
- A. van Selms, *Akkadian dullu(m) as a Loan-Word in West Semitic Languages*, in *Journal of Northwest Semitic Languages*, 1 (1971), pp. 61-58 (si propone il significato « lavoro, opera » per la parola fenicia *dl* usualmente intesa come una particella, « con »).
- P. Xella, *Studi sulla religione fenicia e punica, 1971-1973*, in *RSF*, 3 (1975), pp. 227-44.

ICONOGRAFIE FENICIO-CIPRIOTE NELLA COROPLASTICA PUNICA
(a proposito di alcune terrecotte di Ibiza)

ANNA MARIA BISI
(Roma - Urbino)

In tutti gli studi più recenti sulla coroplastica ibicena a stampo, due sono le correnti di ispirazione più esaurientemente indagate nel loro processo di azione-reazione sull'ambiente locale: quella di provenienza greca, o meglio, a ben guardare, della grecità siceliota, che in parte accoglie, in parte innova rispetto ai modelli dell'Asia Minore e della Grecia continentale¹, e quella di tradizione fenicio-cipriota, comune alla produzione arcaica di Cartagine e della Sardegna, che agisce sia a livello di varianti tipologiche², sia e più ancora nella resa di alcuni elementi dell'acconciatura, delle vesti e degli ornamenti personali³, contribuendo alla formazione di una classe di terrecotte di gusto più propriamente locale.

La matrice, assai poco nota, che si vuole qui esaminare, conservata nel Museo Archeologico di Barcellona⁴ (Tav. I, 1), appartiene appunto a questo secondo

¹ A. M. Bisi, *Le terrecotte di tipo greco-punico di Ibiza-I. Museo del Cau Ferrat a Sitges: RSF*, I, 1973, pp. 69-89, tavv. XXXIV-XLI; ead., *II. Museo Archeologico di Barcellona: ibidem*, II, 1974, pp. 201-244, tavv. XLIV-LXXV; ead., *III. Musei di Ibiza: ibidem*, VI, 1978 (in corso di stampa); ead., *Le terrecotte di tipo italiota e siceliota di Ibiza: Magna Graecia*, IX, 1974, pp. 1-5; M. Tarradell, *Terracotas pùnicas de Ibiza*, Barcelona 1974, pp. 43-48.

² Cfr. ad esempio le figure femminili su placchette a scudo con braccia distese lungo i fianchi e acconciatura egittizzante, ma con trecce di tipo ionico, in M. Tarradell, *Terracotas, cit.*, pp. 94-97, nn. 22-23 e figg. (con la bibliografia anteriore).

³ Si tratta di *kalathoi* adorni di dischi o rosette, di vesti ricamate con palmette e altri motivi floreali, di collane con pendenti glandiformi o monile centrale col disco e il crescente di chiara ispirazione fenicia: J. M. Blázquez, *Terracotas pùnicas de Ibiza: RSF*, I, 1973, pp. 207-214 (per l'origine orientale di tali elementi cfr. specialmente pp. 211, 213); buone riproduzioni anche in M. Tarradell, *Terracotas, cit.*, p. 52 e sgg., nn. 1, 3, 6-8, 10-11, 16, ecc.

⁴ La matrice sembra provenga da una sepoltura del III secolo a. C., stante la presenza nel corredo

gruppo, caratterizzato dall'assenza di elementi ispirati al mondo greco e dalla stretta aderenza, invece, a modelli tipologici e ad iconografie religiose di antica tradizione vicino-orientale. Essa presenta un duplice motivo di interesse: da un lato perché si tratta di una delle rarissime matrici note per l'età arcaica nella produzione ibicena⁵, dall'altro perché l'iconografia da essa testimoniata (meglio visibile nel positivo che ne è stato ricavato, pure esposto nella sala punica del museo catalano: quivi, Tav. I, 2) trova, di contro all'assenza di paralleli nella coroplastica dell'isola, suggestivi termini di confronto nell'artigianato fenicio-punico: in particolare, come vedremo meglio in seguito, nella produzione fittile cipriota dei primi secoli dell'età del Ferro, e, in epoca un poco più recente e in un ambito più vasto, nella gioielleria sarda e nel repertorio delle stele votive in pietra arenaria dai livelli arcaici dei *tephatim* della Sicilia, della Sardegna e della stessa Cartagine⁶.

Si tratta di una matrice in argilla aranciata (inv. n. 8526), proveniente da quella necropoli del Puig des Molins a Ibiza città che ha restituito, accanto alle figurine fatte al tornio dai *bothroi* della Isla Plana⁷ e a quelle a stampo dalla Cueva d'es Cuyram⁸, il gruppo più numeroso di terrecotte ibicene, più di trecento secondo l'ultima stima⁹, e senza dubbio il più vario quanto a tipologie (statuette in piedi o sedute, placchette a scudo, protomi, busti con arti applicati), a serie iconografiche (diversi sono infatti gli atteggiamenti, le vesti, le acconciature e gli attributi delle figure peraltro sempre femminili) e a resa sti-

di ceramica a vernice nera di tipo campano, anche se non si deve escludere una sua conservazione nel tempo per lo spazio di una o due generazioni. Resa nota da J. Colominas, in *Primo Congreso Arqueológico del Marruecos español*, p. 197, è stata riprodotta, peraltro senza commento specifico, solo da W. Culican, *Dea Tyria Gravida: Australian Journal of Biblical Archaeology*, I, 2, 1969, p. 35 (e nota 1), p. 46 (e nota 22), tav. VII B. Dobbiamo la foto della Tav. I, 1 alla cortesia dell'amica e collega dell'Università di Barcellona dr. Maria Eugenia Aubet.

⁵ Un *atelier* con scarti di matrici tardo-ellenistiche (figurine di Demetra modiate e velata con torcia e porcellino di tipo siceliota) fu rinvenuto una ventina d'anni addietro lungo la via Romana, e cioè al limite della necropoli del Puig: A. M. Bisi, in *RSF*, II, 1974, p. 241 (notizia ripresa da M. E. Aubet Semmler, *La Cueva d'es Cuyram (Ibiza): Pyrenae*, IV, 1968, p. 30).

⁶ Una buona esemplificazione del tema nelle branche ora citate dell'artigianato sardo (terrecotte, stele, oreficeria) e nelle stele di Mozia, è data da S. M. Cecchini, *La «statuetta Castagnino»: RSF*, II, 1974, pp. 193-197, tavv. XLI-XLIII.

⁷ M. E. Aubet, *Los depósitos votivos púnicos de Isla Plana (Ibiza) y Bithia (Cerdeña)* (= *Studia Archaeologica*, 3), Santiago de Compostela 1969; ead.-J. Ferron, *Orants de Carthage*, Paris 1974, *passim*, in particolare pp. 122-142.

⁸ M. E. Aubet Semmler, *La Cueva d'es Cuyram*, cit.

⁹ M. Tarradell, *Terracotas*, cit., p. 43.

listica (si da far parlare di stile egittizzante, grecizzante e locale)¹⁰. Il pezzo, che è alto 11 cm. ed è perfettamente conservato, mostra una figura femminile, probabilmente divina data l'acconciatura che la caratterizza e di cui ora diremo, tronca all'altezza della vita che presenta un curioso restringimento, quasi che il busto si dovesse immaginare infitto all'origine in un altro elemento di supporto. La figura ha le braccia piegate ad angolo acuto sul petto, mentre con le mani dalle palme aperte a coppa sostiene, premendoli col pollice, i grossi seni penduli, resi con chiara evidenza. L'acconciatura è di tipo egiziano, con un *klaft* rigido i cui lembi, ornati da solcature orizzontali parallele, ricadono sul petto all'altezza dei seni e dal quale sporgono le grandi orecchie, attaccate alte sulle tempie. La differenza più notevole rispetto alle placchette della stessa categoria provenienti da Cipro e da Tharros che verranno discusse fra breve come diretti termini di confronto, consiste nella corona che sormonta il *klaft* e che è costituita da tre urei eretti, senza alcun elemento di supporto, al di sopra del copricapo. Il solco orizzontale, leggermente arcuato verso le scapole, tangente le estremità del *klaft*, sembra evocare i pesanti pettorali delle divinità egiziane, accentuando l'ispirazione nilotica della figura. Alquanto aberranti rispetto ai modelli della statuaria neo-egiziana, ripresi dalla bronzistica di età saitica, sono invece i tratti del volto, che negli occhi amigdaloidi dal taglio obliquo, innaturalmente allungati sotto l'arco delle sopracciglia che si congiungono ad angolo retto alla radice del naso, nella bocca dalle labbra tumide serrate e nel mento corto e arrotondato rammentano alcune delle protomi femminili puniche di stile « greco-fenicio », in particolare due esemplari da Cartagine della seconda metà del v secolo a. C.¹¹.

Le figure femminili nude, siano esse divinità o semplici ierodule allorché mancano di attributi o di altri elementi caratterizzanti quali determinati tipi di acconciatura¹², hanno dietro di sé, com'è noto, un'antichissima tradizione

¹⁰ Per questa classificazione, che risale al Garcia y Bellido, e per altri studi anteriori, sostanzialmente non molto diversi quanto al criterio tipologico e stilistico seguito, cfr. A. M. Bisi, in *RSF*, I, 1973, pp. 75-78.

¹¹ C. Picard, *Sacra Punica. Étude sur les masques et rasoirs de Carthage: Karthago*, XIII, 1965-66, pp. 25-26, nn. 42-43, tav. VIII, figg. 31-32. Assai vicina al tipo facciale di questi due esemplari cartaginesi è anche una figurina, probabilmente della fine del vi secolo a. C., su placchetta a scudo ovoidale, adorna del *klaft*, dal santuario del Bagno dell'Acqua a Pantelleria, oggi al Museo Nazionale di Palermo, resa nota dalla scrivente in *Sicilia Archeologica*, X, 1970, p. 22, fig. 3 e riprodotta anche da V. Tusa, in *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, III, Roma 1974, p. 57, tav. XLVII (a destra).

¹² Per il problema dell'identificazione delle figurine femminili vicino-orientali, cfr. da ultimo M.

vicino-orientale che risale alla Mesopotamia della fine del III-inizi del II millennio (periodi di Isin e Larsa)¹³ se si vogliono considerare gli antecedenti più prossimi nella tipologia (placchette ovoidali allungate) e nell'iconografia (donna con le mani a coppa sotto i seni) dello stampo ibiceno. Se invece si ha riguardo, oltre che al gesto, al tipo specifico di acconciatura (*klaft* sormontato da una corona di urei), i termini diretti di confronto sono molto più ristretti nello spazio e nel tempo, dal momento che riconducono tutti alla bronzistica egiziana di età saitica e persiana. Una numerosa serie di figurine di divinità di questi periodi, infatti, rappresentanti per lo più Isis da sola o allattante Horus¹⁴, mostra la stessa associazione del *klaft* a scanalature verticali sui lati¹⁵ e della corona di urei, generalmente fungente da supporto del consueto attributo della dea, originariamente proprio di Hathor: il disco solare fra le corna di giovenca. In particolare, ci sono sembrati degni di menzione, in questo gruppo vastissimo e in genere mal databile con precisione allorché siano ignoti la località di rinvenimento e il contesto archeologico, due bronzetti, rispettivamente, al Museo del Cairo e al Museo di Napoli. Il primo¹⁶ è più conosciuto per l'iscrizione fenicia, che è la dedica di un Gersaphon ad Astarte (*lrby l'strt*)¹⁷, la quale testimonia, al pari della menzione di Isis in altre epigrafi fenicio-puniche¹⁸, il sincretismo religioso e conseguentemente la stretta interdipendenza che anche sul piano figurativo si realizza nei primi secoli del I millennio fra il tipo della

T. Barrelet, *Figurines et reliefs en terre cuite de la Mésopotamie antique*, I, Paris 1968, pp. 164-165, 233-241.

¹³ *Ibidem*, tav. IX, nn. 93 e 102. Il tipo continua fino all'età neo-babilonese e seleucide: *ibidem*, tavv. XLII-XLIII, nn. 436-446.

¹⁴ G. Daressy, *Statuettes de divinités* (= *Catalogue général du Musée du Caire*, N°s 38001-39384), Le Caire 1906, tavv. XLIV, n. 38887, XLV, nn. 38891, 38905, XLVII, n. 38945, XLIX, nn. 38970, 38979, ecc. A p. 403 si afferma che la corona composta da un numero variabile di urei è in genere portata da Isis e dalle dèe ad essa assimilate, mentre molto più raramente - a giudicare dal repertorio figurato - adorna il capo di Horus; G. Roeder, *Aegyptische Bronzefiguren*, Berlin 1956, tavv. XXXIII, n-o, XXXIV a, XXXV, b-e, XXXVI, ecc.

¹⁵ Si potrebbe anche pensare che l'andamento orizzontale delle striature del *klaft* sulla figurina della matrice ibicena sorga da una mal compresa imitazione del pettorale a collane multiple e a file di pendenti a goccia di questi stessi bronzetti tardo-egiziani (cfr. ad esempio G. Roeder, *op. cit.* alla nota precedente, tavv. XXV, a-c, f, XXX, o-p, XXXI, a-c, ecc.), cui sembra alludere, come già si disse, la linea rilevata che corre poco sopra i seni.

¹⁶ G. Daressy, *Statuettes de divinités*, cit., p. 324, n. 39291, tav. LXI.

¹⁷ Per Gersaphon (GRSPN) cfr. da ultimo F. L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, pp. 23, 107.

¹⁸ *Ibidem*, pp. 271-272, s. v. 'S.

Astarte siro-palestinese prementesi i seni del Tardo Bronzo, derivato da più antichi modelli mesopotamici (v. *supra*, nota 13) e quello della dea nutrice, dispensatrice di vita e quindi simbolo su un piano più generale della fecondità naturale, rappresentato dalla Isis-Hathor tardo-egiziana. Il secondo bronzetto¹⁹ (Tav. III, 1), di incerta provenienza come molti dei materiali egiziani dell'ex-collezione Borgia entrata nel 1817 nel Museo Nazionale di Napoli, mostra una figura femminile nuda, con collare a denti di lupo e *klaft* scanalato, che sostiene i seni con le mani aperte a coppa, in modo del tutto identico alla dea sulla matrice ibicena. Si può pertanto considerare il bronzetto napoletano la rara testimonianza dell'avvenuta contaminazione dell'iconografia femminile divina egiziana con quella dell'Astarte siro-palestinese che assume i caratteri di Isis-Hathor come in altri notissimi monumenti fenici ed egiziani di età persiana (la stele di Yehawmilk di Byblos, la base di Fi', il *naòs* menfita del Museo del Cairo)²⁰ e alla quale è proprio il gesto, sconosciuto in Egitto, di sostenere i seni con le braccia piegate sul petto.

La matrice di Ibiza si apparenta ad una serie abbastanza numerosa ed omogenea dal punto di vista iconografico di placchette dello stesso tipo diffuse nell'area fenicia d'Oriente e nelle colonie fenicio-puniche del Mediterraneo occidentale.

Al vertice del gruppo, sia per la loro alta antichità sia per la provenienza orientale, si pongono gli esemplari dal *bothros* n. 17 del tempio 4 di Kition²¹

¹⁹ G. Roeder, *Aegyptische Bronzefiguren*, cit., tav. LXXX e. Sugli oggetti egiziani della collezione Borgia, cfr. A. Ruesch, *Guida illustrata del Museo Nazionale di Napoli*, Napoli 1908, p. 138; A. de Franciscis, *Il Museo Nazionale di Napoli*, Cava dei Tirreni 1963, p. 43 (in entrambe le opere non è peraltro menzionato specificatamente il bronzetto in questione).

²⁰ R. Dussaud, *Un monument du culte syrien et d'époque perse: RHR*, LXVIII, 1913, pp. 62-68; N. Aimé-Giron, *Un ex-voto à Astarté: BIFAO*, XXV, 1925, pp. 191-211, tavv. I-II; G. Contenau, *La civilisation phénicienne*², Paris 1949, pp. 100, fig. 15, 155-156. Per una discussione generale di tutti questi monumenti nell'ambito degli elementi tipologici e iconografici di tradizione vicino-orientale presenti nell'arte fenicia d'Occidente, cfr. da ultimo A. M. Bisi, *Le stele puniche*, Roma 1967, pp. 35, 47-48.

²¹ V. Karageorghis, *Kition. Mycenaean and Phoenician Discoveries in Cyprus*, London 1976, p. 141, tav. CIV. Assai simili alle figurine a placchetta di Kition e all'incirca ad esse contemporanee sono quelle a tutto tondo, nude e con parrucca egittizzante, pure rappresentate nell'atto di sostenere i seni, su un bruciapropoli dell'ex-collezione de Clercq, ricordato da ultimo da P. R. S. Moorey, *Some Syro-Phoenician Bronze Cariatid Stands: Levant*, V, 1973, p. 88, fig. 2. L'autore considera il *thymiaterion* cipriota, verosimilmente risalente al periodo cipriota-arcaico I (tardo VIII-inizio VII secolo a. C.), il corrispettivo nella coroplastica dell'isola di un tipo di arredo cultuale già definito di produzione urarteica sulla base del sostegno tripodico terminante in zampe leonine o zoccoli equini, ma che oggi può

(Tav. II, 1), il cui livello 2a al quale appartiene il deposito votivo in questione è contemporaneo al livello 2 del grande tempio di Astarte, datato dal Karageorghis fra l'800 e il 600 a. C.²². Da notare che se il gesto delle figurine cipriote è identico a quello della terracotta ibicena, i tratti del volto dal lungo mento prognato, le enormi orecchie e i lembi arrotondati del copricapo egittizzante, che evocano più delle bande di capelli che le estremità di stoffa rigida di un *klaft*, sono alquanto diversi e puntano in favore della rielaborazione locale di un modello fenicio contemporaneo. Manca inoltre la corona di urei sul capo.

Sembra peraltro di potersi affermare, sulla base dei rinvenimenti di statuette cipriote in calcare e di terrecotte a stampo con figure femminili dalle mani ai seni e acconciatura egittizzante, frequenti nei santuari greco-insulari del Mediterraneo orientale - Samos²³, Rodi²⁴ - che proprio a Cipro si deve la diffusione del tipo della dea nuda prementesi i seni, di origine mesopotamica, nella veste egittizzante assunta in Siria e in Palestina nel Tardo Bronzo, nel repertorio delle colonie fenicie d'Occidente. Non a caso, pur con l'ovvia considerazione che il materiale della Fenicia propria è ancora lacunoso e mal noto²⁵, le figurine di questo tipo su placchette a scudo sono abbastanza rare a Cartagine²⁶ e fre-

con maggior correttezza attribuirsi ad *ateliers* siro-fenici attivi nella prima metà del VII secolo a. C. (p. 90), dato che la figura femminile, nuda o vestita, con acconciatura egiziana o di tipo nord-siriano, costantemente rappresentata nell'atto di reggersi i seni, che lo sormonta presenta strette analogie con le cosiddette «cariatidi» degli avori di Nimrud.

²² V. Karageorghis, *Kition, cit.*, pp. 108-109. Figurine dello stesso tipo provengono a detta dell'autore dai *bothroi* del grande tempio di Astarte, databili pure a tale fase, sì da render verosimile l'ipotesi che entrambi gli edifici di culto fossero dedicati alla dea, almeno durante il periodo dell'occupazione fenicia del sito.

²³ G. Schmidt, *Kyprische Bildwerke aus dem Heraion von Samos (= Samos, VII)*, Berlin 1968, tavv. XIX, n. T 2274, XXIX, nn. T 2395, 2639 (terrecotte della seconda metà del VII secolo a. C.).

²⁴ Chr. Blinkenberg, *Lindos. Fouilles de l'acropole 1902-1914, I. Les petits objets*, Berlin 1931, tav. LXVII, n. 1655 (figurina in pietra calcarea di stile neo-cipriota, datato dal Gjerstad al 560-520 a. C., dallo Schmidt, *op. cit.*, alla nota precedente, p. 93 e sgg., al 510/600-560/550 a. C. per la piccola statuaria cipriota importata a Samos).

²⁵ Il quadro della coroplastica fenicia comincia ad acquistare qualche significativo elemento contentistico grazie a due lavori recentissimi di E. Stern, *Phoenician Masks and Pendants: PEQ*, CVIII, 1976, pp. 109-118 e di W. Culican, *Some Phoenician Masks and other Terracottas: Berytus*, XXIV, 1975-1976, pp. 47-87.

²⁶ A Cartagine sembrano infatti attestate solo le figurine con acconciatura egittizzante ma con le braccia distese lungo i fianchi o con il sinistro ripiegato sul petto, lunga veste con cintura annodata la cui estremità frangiate ricadono sul ventre o *paryphé* ricamata centrale (su quest'ultimo particolare,

quenti invece in quei centri della Sardegna come Nora e Tharros che si annoverano fra le più antiche colonie fenicie e mostrano nella produzione artigianale e nel patrimonio religioso (gli dèi Pumai e Šid sulle iscrizioni, rispettivamente, di Nora e di Antas) i più stretti legami col mondo fenicio-cipriota²⁷, escludendo sicuramente, almeno in alcuni casi, l'intermediario cartaginese²⁸.

Il ruolo di Cipro sembra confermato dal fatto che l'Occidente punico ignora l'altra corrente di influenza vicino-orientale rappresentata dalle placchette siriane con la dea, nuda o vestita, ma pressoché costantemente a busto scoperto, tipo Neirab, di cui gli studi del Riis²⁹ hanno ben messo in luce le varianti iconografiche e l'importanza nella trasmissione del motivo alla coroplastica cretese e di altri centri della Grecia continentale durante la formazione e lo sviluppo dello stile dedalico.

Fra le placchette sarde che forniscono, accanto a quelle di Kition, i più diretti termini di confronto alla matrice di Ibiza, quella da una tomba di Nora³⁰, datata dal Pesce al 550 circa a. C., se ne discosta alquanto per il *kalathos* svastato che sormonta la capigliatura e per il velo che ricade dal copricapo dietro le spalle, elementi che, insieme ai particolari del corpo più realisticamente resi (soprattutto il ventre e il pube) possono farsi risalire all'influenza della coroplastica ionica o più verosimilmente siceliota. Un'altra placchetta a scudo in

che si ritrova sulle placchette con la dea nuda prementesi i seni di tipo nord-siriano - cfr. la nota 29 - v. A. M. Bisi, in *AION*, NS, XVII, 1967, pp. 154-156, tavv. I-II). Alcuni di questi esemplari cartaginesi, che non ci risulta siano mai stati studiati in dettaglio come meriterebbero, sono pubblicati da Ph. Berger, *Musée Lavignerie de Saint-Louis de Carthage, I. Antiquités puniques*, Paris 1900, tavv. XIII, nn. 7-8, XIV, nn. 1-4; cfr. da ultimo anche S. Moscati, *I Fenici e Cartagine*, Torino 1972, p. 507 e fig. La dea nuda (o con la parte superiore del corpo apparentemente nuda) compare nella città africana solo su due manici di specchio in avorio da due tombe di Duimès e della collina di Giunone: per i loro caratteri iconografici e stilistici essi si rifanno non al repertorio della coroplastica fenicio-cipriota, ma alla tradizione degli avori e degli *women-alabstra* siriani e fenici: A. M. Bisi, *Une figurine phénicienne trouvée à Carthage et quelques monuments apparentés: Mélanges de Carthage (= Cahiers de Byrsa, X)*, Paris 1964-1965, pp. 43-53, tavv. I-V.

²⁷ A. M. Bisi, *Kypriaka. Contributi allo studio della componente cipriota della civiltà punica*, Roma 1966, *passim*, in particolare pp. 49-51; S. Moscati, *Fenici e Cartaginesi in Sardegna*, Milano 1968, *passim*, specialmente pp. 29-30.

²⁸ S. Moscati, *Problemativa della civiltà fenicia*, Roma 1974, pp. 53-58.

²⁹ P. J. Riis, *The Syrian Astarte Plaques and their Western Connections: Berytus*, IX, 1948-49, pp. 69-90; id., *Plaquettes syriennes d'Astarté dans des milieux grecs: MUSJ*, XXXVII, 1960-61, pp. 193-198; A. M. Bisi, *Una placchetta inedita dall'Alta Siria con la dea prementesi i seni: AION*, NS, XVII, 1967, pp. 154-156.

³⁰ G. Pesce, *Sardegna punica*, Cagliari 1961, fig. 94; S. Moscati, *I Fenici e Cartagine, cit.*, p. 344 e fig.

terracotta da Tharros³¹, probabilmente dell'inizio del VI secolo a. C., con la rappresentazione di una figura femminile vestita dalle braccia distese lungo i fianchi, presenta un volto dai tratti egittizzanti assai vicino a quello della matrice ibicena e delle due protomi cartaginesi sopra ricordate (cfr. la nota 11); anche il *klaft* a sottili ondulazioni verticali, i cui lembi non oltrepassano l'altezza del collo, è tipologicamente affine al copricapo della terracotta spagnola. Un *klaft* con le estremità dal netto taglio orizzontale ricadenti al di sopra dei seni come sullo stampo ibiceno compare su una seconda placchetta tharrensese al British Museum con la « dea nuda » prementesi i seni³² (Tav. II, 2), che si dimostra uscita da una matrice assai vicina a quelle cipriote dei *bothroi* di Kition. È da notare infine che sempre Tharros ha fornito l'unica attestazione a tutt'oggi nota di una variante iconografica della « dea nuda » prementesi i seni con acconciatura assai prossima a quella della placchetta di Ibiza. Un busto di Isis-Hathor con elaborata corona di tipo *3tf*, composta da tre pilastrini desinenti in fiori di loto racchiusi entro corna di giovenca con estremità in forma di urei discolorati, decora due pendenti aurei dell'ex-collezione Spano al Museo di Cagliari³³ (Tav. III, 2). La corona si inserisce su una parrucca pure di tipo egiziano, decorata da noduli sui lati e da striature verticali sulla fronte e assicurata al capo da una tenia o diadema a fascia. Questi pendenti da Tharros, che trovano una corrispondenza in altri due esemplari della stessa provenienza al British Museum³⁴, vengono generalmente datati al VII/VI secolo a. C. Poiché con alcune lievi varianti compaiono anche a Cipro nello stesso periodo³⁵, ci confermano nell'ipotesi già espressa dell'intermediario cipriota nel passaggio dell'iconogra-

³¹ G. Pesce, *Sardegna punica*, cit., fig. 97.

³² F. Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, I, Berlin und Stuttgart 1903, p. 19, n. 5 (da notare le varianti di tipo peculiarmente cipriota ai nn. 4 e 6).

³³ G. Quattrocchi Pisano, *I gioielli fenici di Tharros nel Museo Nazionale di Cagliari*, Roma 1974, pp. 42-43, 58, 101-102, nn. 133-134, tav. XI.

³⁴ *Ibidem*, p. 58. Da notare tuttavia che i due pezzi londinesi illustrati da F. H. Marshall, *Catalogue of the Jewellery Greek, Etruscan and Roman in the Department of Antiquities, British Museum*, London 1969 (ristampa anastatica dell'edizione 1911), pp. 156-157, nn. 1545-1546, tav. XXIV, mostrano semplicemente due teste femminili con *klaft* o parrucca a scanalature verticali, onde i due esemplari cagliaritani completi del busto sembrano destinati a restare degli *unica*.

³⁵ F. H. Marshall, *Catalogue*, cit., p. 164, n. 1578 c, tav. XXVI (anche in questo caso, tuttavia, i tre pendenti da una tomba di Poli-tis-Chrisokhou si limitano a rappresentare teste femminili con acconciatura egittizzante, e più esattamente due con parrucca scanalata verticalmente come il n. 1545 da Tharros, e una con riccioli hathorici; la Quattrocchi Pisano, *op. cit.*, p. 58, afferma invece *tout court* che il tipo tharrensese « è confrontabile con un reperto da Cipro », dando l'impressione di una corrispondenza più stringente di quel che poi appare dall'esame diretto dei pezzi).

fia fenicia al mondo coloniale d'Occidente. Che poi manchino nell'isola gli antecedenti esatti di tale iconografia divina nella coroplastica del periodo cipriota-geometrico I-III (circa 1000-700 a. C.), che vede l'arrivo e l'espandersi del moto colonizzatore fenicio aprendosi all'accoglimento di molta tematica vicino-orientale — timpanistrie, « dèe nude » prementesi i seni, divinità su un trono sorretto da sfingi o da arieti³⁶ — non ha molta importanza, dal momento che, come ha osservato acutamente S. Moscati a proposito dell'artigianato fenicio-punico della Sardegna³⁷, possono verificarsi casi di « interferenza » tra i vari generi di produzione « in base al prevalere delle iconografie sulle tipologie ». Lo stesso autore, analizzando proprio il motivo della « dea nuda » con le mani ai seni sulle stele di Mozia e di Sulcis³⁸, afferma che un'influenza della plastica a tutto tondo è da postulare su tale categoria artigianale, come pure sulla placchetta fittile di Nora (v. *supra*, nota 30) e sui pendenti di Tharros (riferenze alle note 33-34) che presentano la stessa iconografia. Alla luce del contributo offerto dalla bronzistica egiziana di età saitica, che si inquadra nella numerosissima serie di apporti egiziani al repertorio fenicio-punico³⁹, non saremmo alieni dal rovesciare il postulato espresso dal Moscati a proposito dei pendenti di Tharros, nel senso che essi non traggono ispirazione dalla plastica (sia essa in pietra o in terracotta) di origine propriamente fenicia, bensì dalla bronzistica tardo-egiziana, erede a sua volta di una raffinatissima e millenaria tradizione figurativa, che presenta un'iconografia di Isis-Hathor da sola o allattante Horus infante costantemente caratterizzata dalla corona di urei, sormontata o no dal disco solare fra le corna di giovenca: tale attributo è apparentemente ignoto alle numerose placchette fittili con la « dea nuda » provenienti dall'area fenicio-cipriota e dal mondo punico che nella generale affinità del tema e della variante gestuale forniscono peraltro i più diretti termini di confronto con la matrice ibicena.

La confluenza nella coroplastica fenicio-punica di elementi e temi ispiratori mediati da differenti branche dell'arte dei popoli vicini, dagli avori nordsi-

³⁶ Sul problema dell'influenza siro-fenicia sulla coroplastica cipriota della prima età del Ferro, cfr. A. M. Bisi, in *AION*, NS, XXI, 1971, pp. 105-110; *ibidem*, NS, XXII, 1972, pp. 372-380; ead., *Ancora sull'origine del segno di Tanit (a proposito di alcuni oggetti dell'artigianato di Cipro e di Mozia): Miscellanea in onore di Eugenio Manni*, Palermo 1979 (di prossima pubblicazione).

³⁷ S. Moscati, *L'arte fenicia rivisitata: RSF*, IV, 1976, pp. 5-6.

³⁸ Id., *Studi fenici 2. La dea nuda punica: ibidem*, III, 1975, pp. 9-10.

³⁹ Id., *Problemativa della civiltà fenicia*, cit., Cap. III. *La componente egiziana*, pp. 37-47 (con tutta la bibliografia anteriore).

riani ai bronzetti saitici, dalla plastica di stile proto-cipriota e neo-cipriota (largamente importata sulla costa siro-palestinese)⁴⁰ agli scarabei egiziani ed egittizzanti⁴¹, è del resto un fenomeno che oggi appare in sempre più chiara evidenza man mano che vengono pubblicati i materiali, in larga parte rimasti inediti o dispersi in collezioni private, provenienti dai centri più importanti della costa fenicia come Akhziv e Sidone⁴².

Alla luce del discorso ora fatto, che ha indicato in Cipro e nella Sardegna di tradizione artistica fenicia i più probabili centri di trasmissione a Ibiza di un'iconografia fenicia della « dea nuda » sorta verosimilmente nell'VIII secolo a. C. innestando sul vecchio ceppo delle placchette nord-siriane tipo Neirab con la figura femminile prementesi i seni l'immagine della Isis nutrice di Horus dei bronzetti saitici (la quale ha riflessi sensibili, si noti, anche nella glittica fenicia e punica - particolarmente tharrensese - di impronta egittizzante), acquistano a nostro giudizio nuovo interesse altre due terrecotte ibicene, uscite con ritocchi diversi dalla stessa matrice, rispettivamente nei musei di Barcellona⁴³ e Madrid⁴⁴ (Tav. IV, 1).

Si tratta di due busti a placca rappresentanti una figura femminile con *kalahos* basso e svasato, ornato da un disegno a spina di pesce che evoca alla lontana un serto vegetale⁴⁵, braccialetti agli avambracci e ai polsi, collana tipo

⁴⁰ E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition, IV, 2*, Stockholm 1948, pp. 322-326; E. Stern, *A Group of Cypriote Limestone Sculptures from the Gaza Region: Levant*, VII, 1975, pp. 104-107 (carta aggiornata dei rinvenimenti di sculture cipriote del periodo persiano alla fig. 2 e referenze alle note 2-3): le località si estendono sulla costa siro-palestinese fra al-Mina a nord (ove appaiono i pezzi più antichi, di stile neo-cipriota) e Tell Jemmeh a sud.

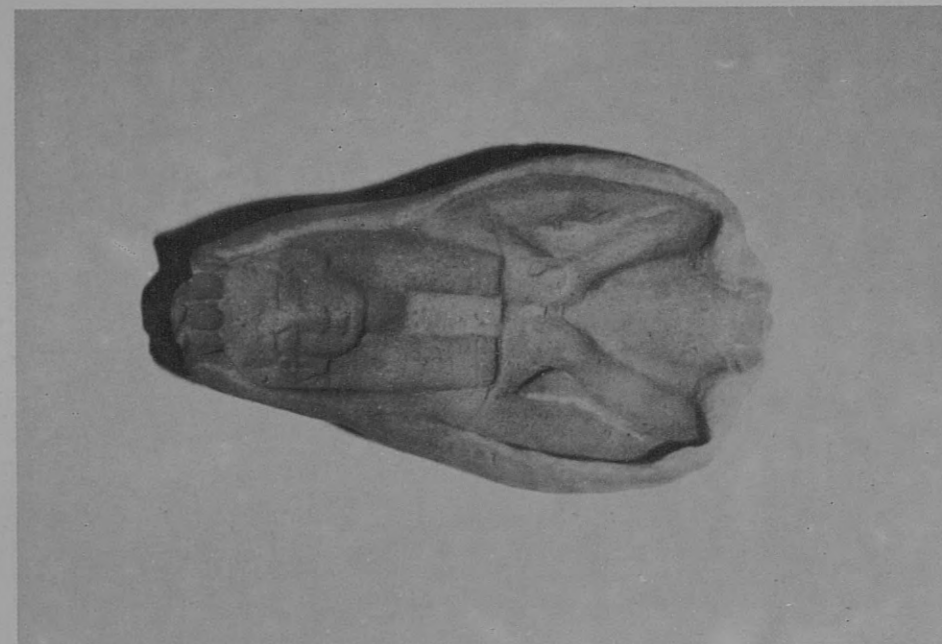
⁴¹ Si pensi soprattutto al dio su un trono sorretto da sfingi davanti a un *thymiaterion* o al dio gradiente che con ascia fenestrata di tipo siriano abbatte i nemici, ripetendo l'iconografia tradizionale del Faraone vincitore degli Asiatici, ovvero al Bes nelle vesti del *potnios theron*. Su tali temi egiziani introdotti nel mondo fenicio e successivamente adottati dal repertorio punico, cfr. W. Culican, *Melqart Representations on Phoenician Seals: Abr-Nahrain*, II, 1960-61 (1962), pp. 41-54; id., *Baal on an Ibiza Gem: RSF*, IV, 1976, pp. 57-68; A. M. Bisi, *Sull'iconografia di due terrecotte puniche di Ibiza: Studi Magrebini*, VII, 1975, pp. 19-40; V. Wilson, *The Iconography of Bes with Particular Reference to the Cypriot Evidence: Levant*, VII, 1975, pp. 77-103.

⁴² Cfr. gli articoli citati alla nota 25, ai quali si devono aggiungere almeno W. Culican, *Dea Tyria Gravida*, cit.; id., *A Votive Model from the Sea: PEQ*, CVIII, 1976, pp. 119-123, tavv. XII-XIV.

⁴³ M. Tarradell, *Terracotas*, cit., pp. 116-117, n. 33 e fig. (con tutta la bibliografia anteriore).

⁴⁴ *Ibidem*, pp. 118-119, n. 34 e fig. (c. s.).

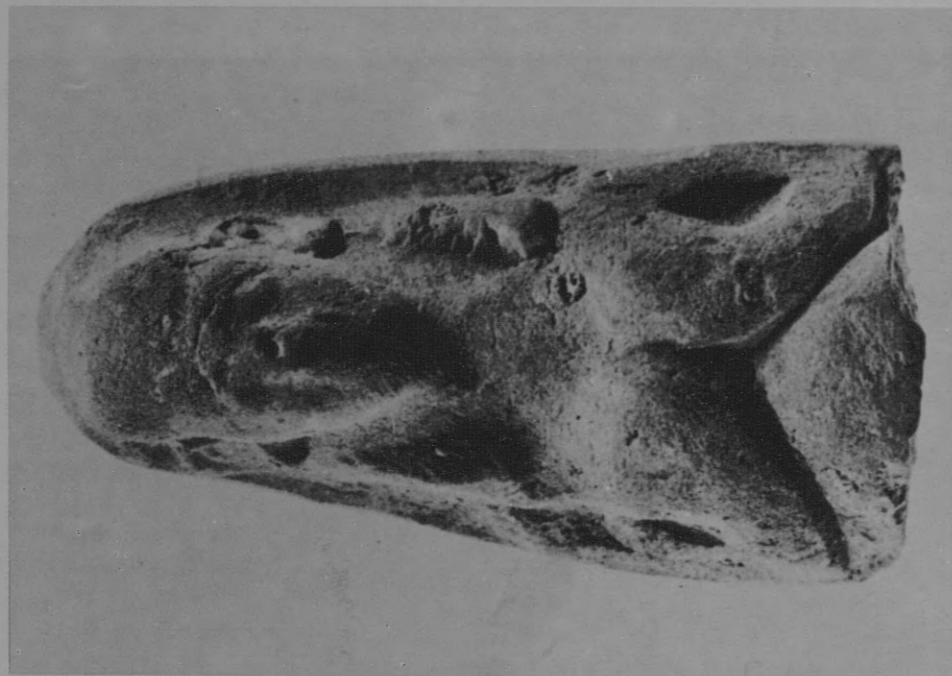
⁴⁵ Una corona di alloro è portata in effetti da alcune figure della scultura cipriota e della plastica in terracotta, appartenenti alla fase più antica dello stile detto dal Gjerstad «sub-arcaico ciprioteo» (470-380 a. C.): E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition, IV, 2*, cit., tavv. XV (in alto a



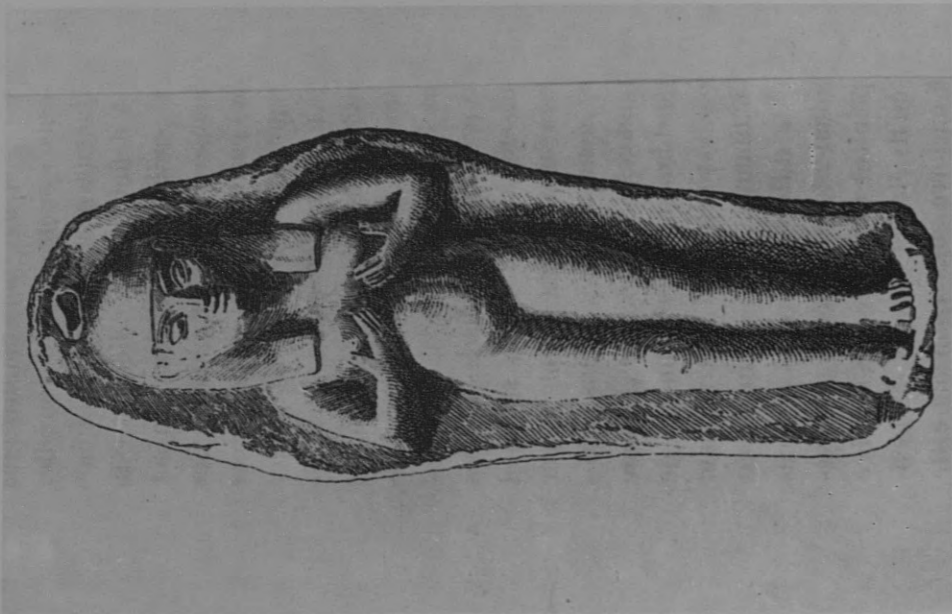
2. - Positivo tratto dal n. 1.



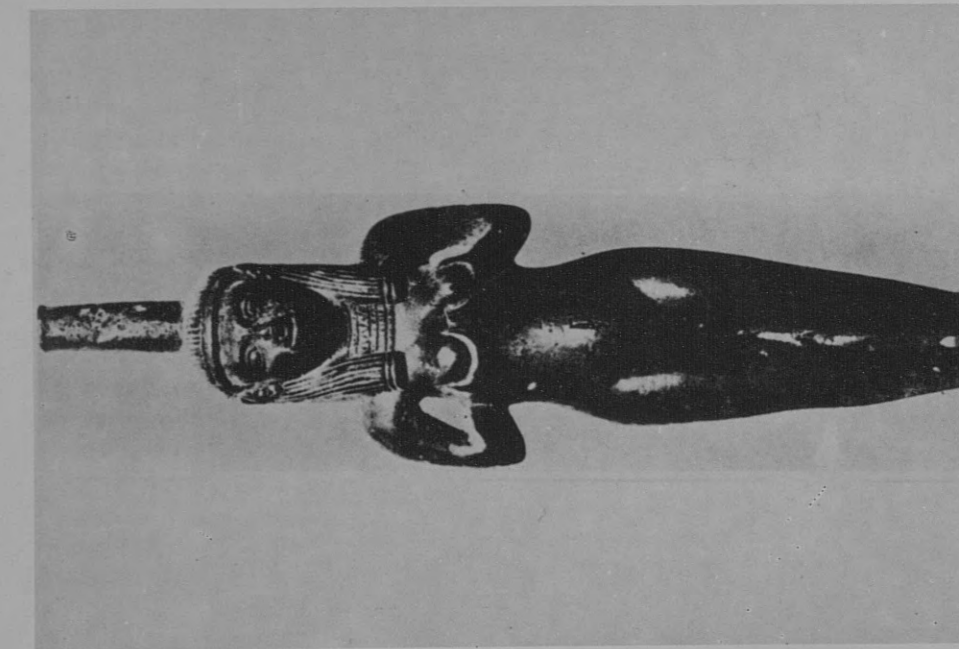
1. - Matrice in terracotta da Ibiza. Barcellona, Museo Archeologico.



1. - Placchetta fittile da Kition. Nicosia, Cyprus Museum.



2. - - Placchetta fittile da Tharros. Londra, British Museum.



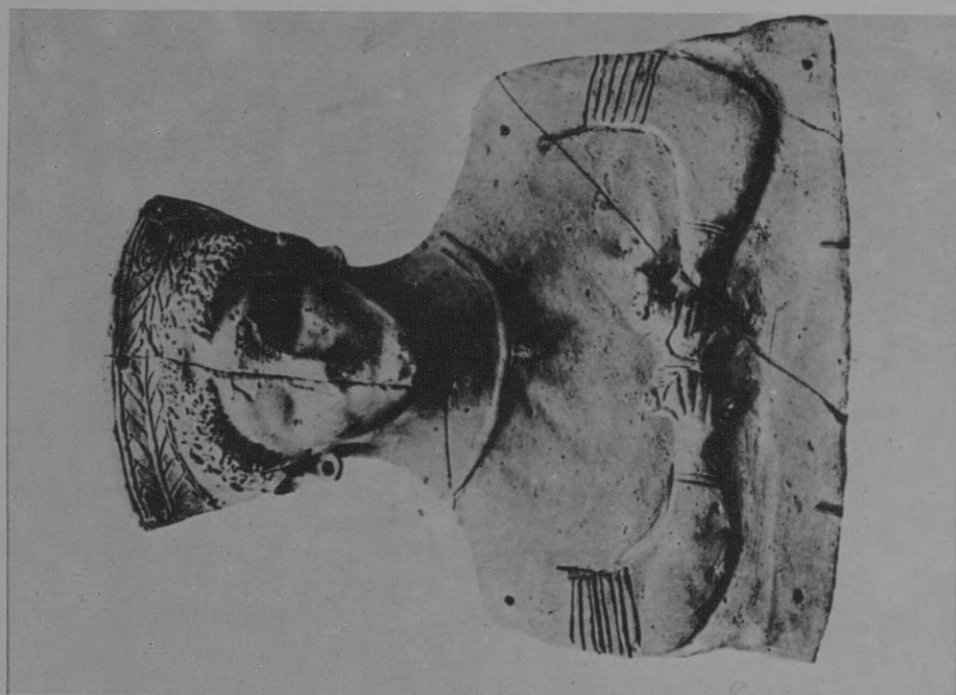
1. - Bronzetto tardo-egiziano. Napoli, Museo Nazionale.



2. - - Pendente aureo da Tharros. Cagliari, Museo Nazionale.



2. - Statuetta fittile da Ajia Irini. Nicosia, Cyprus Museum.



1. - Busto fittile da Ibiza. Madrid, Museo Archeologico Nazionale.

torques che in un caso si arricchisce di un pendente centrale glandiforme, orecchie allargate e forate ai lobi per ricevere orecchini metallici oggi scomparsi⁴⁶, braccia anchilosate ricondotte sul petto a sostenere un cerbiatto nell'esemplare di Barcellona, un porcellino in quello di Madrid.

A prima vista l'atteggiamento generale della figura, il tipo di copricapo e la particolare natura dell'animale offerto (il maialino, come si sa, è l'attributo di Demetra in quanto oggetto di sacrificio nel culto ctonio svolgentesi in onore della dea e della sua figlia e paledra Kore-Persephone e come tale appare su una numerosissima serie di terrecotte da *thesmophoria* sicelioti ed italoti), sembrano ispirati a un noto tipo di busto femminile rodio della metà del v secolo a. C.⁴⁷ che si ritrova anche nella Sardegna punica⁴⁸ in una variante uscita da una delle botteghe sicelioti, sorte in tutta l'isola attorno ai santuari delle dèe eleusine e irradianti i loro prodotti anche nei centri minori⁴⁹. A ben guardare, tuttavia, i due busti ibiceni, al di là di una generica somiglianza con i busti rodi e sicelioti, mostrano un trattamento stilistico completamente diverso e una resa di alcuni particolari (il *kalathos* inciso, la collana con pendente centrale) sostanzialmente estranea alla corrente di ispirazione greca che pure impronta tanta parte della produzione plastica ibicena. I modelli devono quindi esser ricercati altrove ed è ancora una volta Cipro che fornisce i più diretti termini di confronto.

Una numerosa serie di statuette fittili col corpo fatto al tornio e i particolari

destra), XVI (in basso). Il motivo continua nello stile cipro-classico (*ibidem*, tavv. XVII-XVIII, entrambe in basso a destra).

⁴⁶ Le enormi orecchie allargate a ventola e attaccate alte sulle tempie, con i lobi esageratamente dilatati per accogliere i fori semplici o multipli degli orecchini metallici, sono una costante delle protomi femminili e dei grandi busti ibiceni: A. M. Bisi, in *RSF*, II, 1974, p. 202 e sgg., *passim*. Da notare che nei due busti di offerenti qui presi in esame le orecchie, applicate in un secondo tempo, come di regola, alla matrice assai consueta del volto di tipo ionizzante, hanno la parte alta di profilo e il lobo inferiore di fronte, proprio per facilitarne la foratura.

⁴⁷ R. A. Higgins, *Catalogue of the Terracottas in the Department of Greek and Roman Antiquities in the British Museum, I, Greek: 730-330 B. C.*, London 1954, tav. XLI, n. 237; cfr. anche il busto da Olinto del tardo v secolo, ispirato agli stessi modelli rodi degli anni intorno al 450 a. C., con una figura femminile con *kalathos* e velo che regge un cerbiatto col braccio sinistro e un fiore nella mano destra: *ibidem*, n. 1075, tav. CXLVII.

⁴⁸ Cfr. l'esemplare al Museo Nazionale di Cagliari in S. Moscati, *I Fenici e Cartagine*, cit., p. 54 e fig.

⁴⁹ Come mostra il busto da Akrai, ma di probabile manifattura siracusana, in R. Kekule, *Die Terracotten von Sicilien*, Berlin und Stuttgart 1884, p. 29, fig. 67.

plasticati a mano, rappresentanti devoti di sesso maschile con piccoli animali (anche cerbiatti e porcellini) stretti al petto, proviene dai santuari del periodo cipriota-araico I (700-600 a. C.). Gli esemplari più noti sono quelli dal *temenos* di Ajia Irini⁵⁰ (Tav. IV, 2), appartenenti alla fase che corrisponde allo stile neo-cipriota di ispirazione egittizzante della scultura in pietra, assegnato dal Gjerstad alla metà circa del VI secolo a. C.⁵¹. Esemplari dello stesso tipo provengono da Idalion⁵² e sono documentati anche nella statuaria votiva in pietra calcarea degli stili proto-cipriota e neo-cipriota rinvenuta, oltre che nei santuari dell'isola, in quelli microasiatici di Rodi e Samos⁵³. Le statuette votive ora menzionate, sia quelle in pietra che quelle fittili, sono, come già accennato, di sesso maschile: il che si lega a una caratteristica degli ex-voto dell'isola, già da tempo rilevata e che contrasta apparentemente con la natura quasi totalmente femminile degli ex-voti fittili dei *thesmophoria* sicelioti, fedelmente imitati dalle terrecotte funerarie e votive ibicene. Questa particolare « variante » dei culti ciprioti dell'età del Ferro non ci sembra possa comunque modificare la stretta continuità che si realizza sul piano iconografico e stilistico fra il repertorio figurativo cipriota di ispirazione fenicia e le manifestazioni ora citate della coroplastica ibicena. Se si considera anzi che ad un tipo di statua divina egittizzante attestata in Fenicia (torso di Serafend e statua acefala di Tiro)⁵⁴ e a Cipro nei già ricordati stili proto- e neo-cipriota, si ispira, secondo la recentissima ricostruzione del Tarradell⁵⁵, un tipo di ex-voto fittile dal santuario arcaico ibiceno

⁵⁰ E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition, II*, Stockholm 1935, tavv. CCXXIX, fig. 4, n. 1503, fig. 8, n. 1495; CCXVIII, nn. 930, 940, 1049; CCXXXII, fig. 5, n. 832, fig. 8, n. 1417, fig. 11, n. 1871.

⁵¹ Id., *Supplementary Notes on Finds from Ajia Irini in Cyprus: Bulletin of Medelhavsmuseet*, III, 1963, pp. 3-4 (la maggior parte delle figurine di offerenti col corpo fatto al tornio e con gli elementi dell'acconciatura e i piccoli animali stretti al petto plasticati a mano, appartiene al periodo 4 del santuario, databile fra la metà del cipriota-araico I e l'inizio del cipriota-araico II, cioè, in termini di cronologia assoluta, fra il 650 e il 560 a. C.).

⁵² M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros die Bibel und Homer*, Berlin 1893, tav. LI, n. 5.

⁵³ Chr. Blinkenberg, *Lindos I, cit.*, tav. LXXII, nn. 1764-1766; G. Schmidt, *Kyprische Bildwerke, cit.*, tavv. XXIV, n. T 2154, XXXI, nn. T 604, T 895 a, XXXII, n. T 2602 (fine del VII secolo a. C.).

⁵⁴ A. Parrot-M. H. Chéhab-S. Moscati, *I Fenici. L'espansione fenicia. Cartagine*, Milano 1976, pp. 96-98, fig. 101 (la datazione proposta all'VIII secolo a. C. dall'emiro Chéhab per questa statua fino ad oggi inedita da Tiro al Museo Nazionale di Beyruth ci sembra troppo alta); sul torso di Serafend la trattazione più completa resta quella di G. Contenau, *La civilisation phénicienne, cit.*, pp. 157-158, fig. 18 a p. 106.

⁵⁵ M. Tarradell-M. Font de Tarradell, *Eivissa cartaginesa*, Barcelona 1975, p. 124, fig. 30.

della Isla Plana che ha restituito anche le più note figure fatte al tornio improntate a modelli egiziani del Nuovo Regno accolti dalla piccola plastica cipriota della prima età del Ferro⁵⁶, l'ipotesi di un riecheggiamento ad Ibiza di modelli della scultura in pietra e della grande plastica fittile cipriota del VII/VI secolo a. C. acquista nuovi e suggestivi elementi di verisimiglianza. Non contrastano inoltre con la nostra idea né il quadro storico (che anzi la data tradizionale della fondazione della colonia cartaginese a Ibiza nel 654-653 a. C., riportata da Diodoro Siculo - cui già da tempo si è osservato non corrisponde alcun documento archeologico - potrebbe trarre una convalida indiretta dal mantenimento nella coroplastica dell'isola di temi della scultura fenicio-cipriota del VII secolo altrove caduti in disuso) né la più volte rilevata influenza delle terrecotte greco-orientali e sicelioti sulle matrici ibicene, dal momento che molte di queste presentano curiose contaminazioni di elementi greci e di schemi orientali (accanto alle già ricordate figure femminili con le braccia distese lungo i fianchi su placchette a scudo si possono menzionare le teste con cuffia a calotta di tipo egiziano e riccioli a lumachella ionizzanti presenti in tutte le principali collezioni spagnole di materiali ibiceni⁵⁷ e in cui il Culican ha riconosciuto da ultimo⁵⁸ una prevalente ispirazione fenicia ricollegantesi direttamente a modelli della madrepatria orientale). Anche nel caso dei nostri due busti, a un modello ionico-attico della seconda metà del V secolo a. C., che ha ispirato i tratti del volto e la forma del copricapo (pur con le inevitabili e già rilevate concessioni al gusto punico), si è sovrapposto il riecheggiamento di una tipologia più antica, ben radicata nel repertorio da cui il coroplasta ibiceno operante per il fabbisogno della necropoli, come già uno o due secoli prima l'artigiano che foggì gli ex-voti dell'Isla Plana, traeva la sua fonte di ispirazione: quella degli offerenti ciprioti del VII/VI secolo a. C. che recano un piccolo animale stretto con le due braccia contro il petto, in una variante gestuale che sembra quasi

⁵⁶ *Ibidem*, pp. 119-123, figg. 28-29; id., *Terracotas, cit.*, pp. 180-197, nn. 65-73 e figg.; per gli antecedenti ciprioti cfr. J. Ferron-M. E. Aubet, *Orants de Carthage, cit.*, pp. 155-165 (alle pp. 122-142 catalogo dei 35 esemplari rinvenuti alla Isla Plana nel 1907, che trovano stretti paralleli nelle altre zone del mondo punico, dalla Sicilia (Mozia) a Malta e a Cartagine).

⁵⁷ M. Tarradell, *Terracotas, cit.*, pp. 158-165, nn. 54-57 e figg. e, più in dettaglio, A. M. Bisi, *Le terrecotte di tipo greco-punico di Ibiza, I, cit.*, pp. 80-81, n. 2, tav. XXXIV, 2; *II, cit.*, pp. 202-203, 220-221, nn. 1-3, tavv. XLIV-XLV.

⁵⁸ W. Culican, *Some Phoenician Masks, cit.* p. 85 (a proposito di un esemplare del Museo di Barcellona: *ivi* fig. 33).

compensare con la sua icastica espressività religiosa la scarsa caratterizzazione dei volti e dei corpi e che non si riscontra⁵⁹ nel pur variatissimo repertorio di offerenti della coroplastica greca arcaica.

⁵⁹ F. Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten, I, cit.*, pp. 41-44, 49, 54, ecc. (l'offerta è tenuta sempre con una sola mano contro il petto, l'altra è distesa lungo il fianco o regge un lembo della veste). Lo stesso atteggiamento hanno le *peplophoroi* attiche di stile severo (pp. 59, 61, n. 7) e le offerenti siceliote ed italiote (pp. 107-110). Nei rari casi in cui il porcellino è retto con entrambe le mani all'altezza della vita (cfr. alcuni esemplari da Camarina dell'inizio del v secolo a. C. in F. Winter, *op. cit.*, p. 115, nn. 1-3; altri da Gela e da Agrigento: *ibidem*, p. 116, nn. 1, 4-6; R. A. Higgins, *Catalogue, cit.*, nn. 1091-1093, tav. CL), il tipo di offerente, ripreso da modelli rodi contemporanei (R. A. Higgins, *op. cit.*, p. 299), non ha nulla in comune nell'abbigliamento, nell'acconciatura e nell'atteggiamento generale con quello che ha dato origine ai busti ibiceni.

LE CITAZIONI DEL TESTO GEOGRAFICO DI AL-IDRĪSĪ NEL *TAQWĪM AL-BULDĀN* DI ABŪ 'L-FIDĀ'

GIUSEPPINA IGONETTI

(Napoli)

Nel 1802 l'orientalista tedesco Chr. Rommel avanzò l'ipotesi che al-Idrīsī avesse composto una seconda opera geografica diversa dalla *Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq* a noi pervenuta¹; ciò in quanto aveva rilevato, nel suo studio sull'Arabia di Abū 'l-Fidā', che quest'autore sin dalla prima pagina del suo *Taqwīm al-buldān* fa riferimento ad un'opera di al-Idrīsī intitolata *Kitāb fī 'l-mamālik wa'l-masālik*.

L'ipotesi di Rommel fu avvalorata da Joseph-Toussaint Reinaud con la constatazione: 1) che alcuni passi del *Taqwīm al-buldān* riferiti da Abū 'l-Fidā' ad al-Idrīsī non rispondevano al testo della *Nuzhat*; 2) che il poeta arabo di Sicilia, Ibn Bašrūn, contemporaneo di al-Idrīsī, riferisce che questi, dopo aver composto per Ruggero il Franco una grande opera sulle vie e le regioni della terra (*fī masālik al-arḍ wa mamālikihā*), intitolata *Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq*, scrisse per il figlio del detto re Ruggero, di nome Guglielmo, un libro di maggior mole che trattava dello stesso argomento (*fī 'l-ma'nā*), col titolo di *Rawḍ al-uns wa nuzhat an-nafs*. « Voilā évidemment, affermava Reinaud, l'ouvrage qu'Abulféda avait entre les mains et qui ne nous est point parvenu »². L'opinione di Reinaud fu condivisa da Michele Amari che, nella sua *Biblioteca arabo-sicula*, pubblicò il

¹ Chr. Rommel, *Abulfedae Arabiae descriptio commentario perpetuo illustrata*, Gottingae 1802, pp. 2 sgg.

² J. T. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Tome I, *Introduction générale à la géographie des Orientaux*, Paris 1848, p. cxxi. I passi riferiti da Abū 'l-Fidā' ad al-Idrīsī e non rispondenti al testo della *Nuzhat*, che il Reinaud segnala (*ibid.*, n. 1 e I, p. 281, n. 3), sono relativi a Tiro, Cesarea e alla chiesa di Roma. Per tali passi si vedano qui avanti le citazioni alle quali abbiamo dato rispettivamente i nn. 69, 72 e 73. Il Reinaud segnala inoltre (I, Intr., p. cxxi, n. 1) un passo relativo a S. Giovanni d'Acri per il quale nel *Taqwīm* non c'è, viceversa, alcun riferimento ad al-Idrīsī.

testo arabo del passo di Ibn Bašrūn³ e, nel darne la traduzione, avvertì in nota che, oltre i passi segnalati dallo studioso francese, altri riferiti ad al-Idrīsī da autori successivi non corrispondevano al testo della *Nuzhah*⁴.

Dubbi sull'esistenza di una seconda opera geografica idrisiana furono sollevati invece da H. L. Fleischer che alla *Biblioteca* dell'Amari aveva dedicato amorevoli cure per l'emendazione di luoghi difficili del testo arabo: nel passo in questione, come c'informa lo stesso Amari⁵, egli propose di mettere il vocabolo *ma'nà* al plurale, correggendolo in *ma'ānī* « che significherebbe la rettorica ». In tal caso la seconda opera geografica di al-Idrīsī avrebbe trattato questa materia e non la geografia.

L'osservazione del Fleischer passò inosservata. Gli studiosi che si occuparono della geografia idrisiana, dal Tallgren-Tuulio⁶ al Kratchovsky⁷, dal Miller⁸ al Nallino⁹, continuarono a ripetere che al-Idrīsī aveva composto per il successore di Ruggero, Guglielmo I, una seconda più ampia opera geografica che, al contrario della *Nuzhah*, era andata perduta. La prova parve essere data dalla scoperta, agli inizi del secolo, del manoscritto di una opera geografica di breve lunghezza, avente come autore al-Idrīsī e intitolata *Rawḍ al-furağ wa nuzhat al-muhağ*¹⁰. L'opera, consistente in soli itinerari, ma pur sempre accompagnata da carte, presentava non poche differenze in merito agli itinerari e alle carte

³ Quale è nella *Harīdat al-qaṣr wa ġarīdat al-ʿaṣr* di ʿImād ad-Dīn al-İṣfāhānī, *Biblioteca arabosicula*, Testi arabi, Lipsia 1857, p. 610-11.

⁴ *Biblioteca arabosicula*, Trad., II, Torino 1881, p. 487, n. 5. Ai passi del *Taqwīm* segnalati da Reinaud, l'Amari (*ibid.*, I, p. 252, n. 1) aggiunse il passo relativo alle isole di Stromboli e Vulcano (per esso si veda la citazione cui abbiamo dato il n. 55).

⁵ *Ibid.*, II, p. 487, n. 5. Si veda anche *Appendice alla Biblioteca arabosicula per Michele Amari con nuove annotazioni critiche del Prof. Fleischer*, Lipsia 1875, pp. 55-56.

⁶ O. J. Tallgren-Tuulio e A. M. Tallgren, *Idrīsī: la Finlande et les autres pays baltiques*, in *Studia Orientalia*, III, Helsinki 1930, p. 9.

⁷ J. Kratchovsky, *Les géographes arabes des XI^e et XII^e siècles en Occident*, trad. française de M. Canard, in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, Alger 1942, XVIII-XIX (1960-61), pp. 46-47.

⁸ K. Miller, *Mappae Arabicae, Welt und Länderkarten des 9-13. Jahrhunderts in arabischer Urschrift, lateinischer Transkription und Übertragung in neuzeitliche Kartenskizzen*, I, Stuttgart 1926, pp. 43-44.

⁹ C. A. Nallino, *Enciclopedia Italiana* (Treccani), s. v. *al-Idrīsī*, XVIII, 1933, p. 726.

¹⁰ O *Uns al-muhağ wa rawḍ al-furağ*. Di questo compendio, noto col nome di « Piccolo Idrīsī », si conserva un manoscritto nella Biblioteca Ḥakīm Oğlī ʿAlī Paşa ad Istanbul. Sull'opera si vedano K. Miller, *op. cit.*, I, pp. 44, 67 sgg.; O. J. Tallgren-Tuulio, *op. cit.*, pp. 9-10 e 17-18; O. J. Tuulio (Tallgren), *Du nouveau sur Idrīsī*, Helsinki 1936, pp. 32-43. T. Lewicki, *La Pologne et les pays voisins dans le « Livre de Roger » de al-Idrīsī, géographe arabe du XII^e siècle*, Ière partie: Observations générales, texte arabe, traduction, Krakow 1945, pp. 17-18 e 58-59.

della *Nuzhah*. Nell'articolo apparso sulla *Encyclopédie de l'İslām*¹¹, s. v. *al-Idrīsī*, C. F. Seybold non esitò ad affermare che si trattava di un compendio del *Rawḍ al-uns*, l'opera geografica idrisiana andata perduta.

Ad eccezione di J. H. Kramers, che ritenne invece trattarsi di un compendio della *Nuzhah*¹¹, gli studiosi, che ebbero modo di occuparsene, accettarono la conclusione del Seybold¹².

Di recente Giovanni Oman, rifacendosi alla tesi del Fleischer, ha sostenuto, con ulteriori argomenti, che il *Rawḍ al-uns*, la seconda opera attribuita da Ibn Bašrūn ad al-Idrīsī, non poteva essere un'opera geografica, ma era un'antologia poetica; ed ha riproposto, al tempo stesso, i problemi che Reinaud e Seybold avevano cercato di risolvere supponendo l'esistenza della seconda opera geografica, e cioè i problemi delle citazioni idrisiane non rispondenti al testo della *Nuzhah*, e delle discrepanze tra questa e il cosiddetto « Piccolo Idrīsī »¹³.

In questo nostro lavoro ci limiteremo ad esaminare il primo di questi problemi; cercheremo cioè di accertare se i passi riferiti ad al-Idrīsī nel *Taqwīm al-buldān* di Abū ʿl-Fidā' e non rispondenti al testo della *Nuzhah*, giustificino oppure no la supposizione della esistenza di una seconda più ampia opera geografica di al-Idrīsī, a noi non pervenuta, dalla quale quei passi sarebbero stati tratti.

* * *

2. - Le citazioni idrisiane nel *Taqwīm al-buldān* di Abū ʿl-Fidā'¹⁴ sono complessivamente settantatre; esse possono andar distinte in gruppi a seconda del tipo di rispondenza che hanno nel testo della *Nuzhah*. Un primo gruppo, comprendente quarantasei passi, ha rispondenza testuale; i passi sono talvolta abbreviati, con la eliminazione di frasi ritenute non essenziali; le varianti sono scarse e insignificanti. Le citazioni sono così introdotte: *qāla aṣ-Ṣarīf al-Idrīsī fī kitābihi al-musammā Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq*; *qāla aṣ-Ṣarīf al-Idrīsī*; *qāla al-Idrīsī*; *qāla fī kitābihi Nuzhat al-muštāq*. Di queste citazioni diamo qui di

¹¹ J. H. Kramers, in *Encyclopédie de l'İslām*, s. v. *Djuġhrāfiyā*, Supplément, p. 72.

¹² Si vedano ad esempio G. Levi Della Vida e F. Gabrieli, *Per un'edizione del « Libro di Re Ruggero » di Idrīsī*, in *Atti del Convegno Internazionale di Studi Ruggeriani*, Palermo 1955, pp. 122-3; T. Lewicki, *A propos de la genèse du « Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq » d'al-Idrīsī*, in *Studi Magrebini I*, Napoli 1966, p. 43; H. Monès, *Ta'riḥ al-ġuġrāfiyah wa ʿl-ġuġrāfiyyīn fī ʿl-Andalus*, Madrid 1967, p. 127.

¹³ G. Oman, *A propos du second ouvrage géographique attribué au géographe arabe al-Idrīsī: le Rawḍ al-uns wa nuzhat al-naṣf*, in *Folia Orientalia*, XII (1970), pp. 187-193.

¹⁴ Ed. J. T. Reinaud e Mac Guckin de Slane, Parigi 1840.

seguito l'elenco, indicando, a fianco di ciascuna, clima, sezione, pagina e righe del corrispondente passo della *Nuzhah*¹⁵:

<i>Taqwīm al-buldān</i>	<i>Nuzhat al-muštāq</i>
1. p. 21 ₂₋₅	I, 10 ^a , p. 87 ₃₋₆
2. pp. 26 ₁₅₋₂₂ -27 ₁₋₅	I, 10 ^a , pp. 93 ₁₁₋₂₁ -94 ₁₋₃
3. p. 31 ₈₋₁₀	Introd. p. 11 ₈₋₉
4. p. 89 ₁₅₋₁₆	III, 5 ^a , pp. 351 ₁₉ -352 ₁₋₃
5. p. 93 ₄₋₅	II, 5 ^a , pp. 138 ₁₈ -139 ₁
6. p. 95 ₁₃₋₁₄	II, 5 ^a , p. 147 ₄
7. p. 95 ₁₉₋₂₀	II, 5 ^a , p. 145 ₉₋₁₁
8. p. 95 ₂₂₋₂₃	II, 6 ^a , p. 151 ₅₋₉
9. trad., II, p. 132 ₁₇₋₂₀ ¹⁶	II, 6 ^a , p. 153 ₃₋₇
10. p. 99 ₃₋₄	I, 6 ^a , p. 56 ₁₄
11. p. 111 ₃₋₅	II, 4 ^a , p. 128 _{6-8, 13}
12. p. 113 ₁₅₋₁₆	II, 4 ^a , p. 129 _{15-16, 19-20}
13. p. 115 ₁₀₋₁₁	II, 4 ^a , p. 124 ₁₈₋₂₀
14. p. 124 ₉₋₁₁	III, 1 ^a , p. 252 ₈₋₁₀
15. p. 124 ₁₁₋₁₄	III, 1 ^a , p. 235 ₉₋₁₂
16. p. 125 ₁₈₋₂₀	III, 1 ^a , p. 258 ₉₋₁₁
17. p. 128 ₃₋₁₂	III, 3 ^a , p. 312 ₁₋₁₆
18. p. 129 ₁₋₄	II, 4 ^a , pp. 123 ₁₈₋₂₁ -124 ₃
19. p. 131 ₁₁₋₁₃	III, 1 ^a , p. 239 _{3-5, 13}
20. p. 135 ₈₋₁₀	III, 1 ^a , pp. 226 ₁₈ -227 _{1-2, 10}
21. p. 135 ₁₄₋₁₇	III, 1 ^a , pp. 231 ₁₀₋₁₅ -232 ₁₋₃
22. p. 137 ₁₁₋₁₂	III, 1 ^a , p. 255 ₁₂₋₁₃
23. p. 137 ₁₇	I, 1 ^a , p. 18 ₂
24. p. 139 ₈₋₁₀	III, 1 ^a , p. 263 ₁₂₋₁₅
25. p. 139 ₁₅₋₁₆	III, 1 ^a , p. 255 ₁₆₋₁₈
26. p. 139 ₁₈₋₂₂	III, 1 ^a , p. 265 _{6-14, 1-5}
27. p. 141 ₃₋₆	III, 1 ^a , p. 269 ₉₋₁₅
28. p. 141 ₉₋₁₁	III, 2 ^a , p. 291 ₈₋₁₁

¹⁵ Le citazioni fanno riferimento al testo: al-Idrīsī, *Opus geographicum*, edd. A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci, L. Veccia Vaglieri, Neapoli-Romae 1970-77, fasc. I-VII, 851 pp.

¹⁶ J. T. Reinaud, *La Géographie d'Aboulféda*, cit., II, p. 132, n. 2, segnala che il passo di al-Idrīsī è stato omesso per inavvertenza nella edizione del testo.

29. p. 141 ₁₅₋₁₇	III, 2 ^a , p. 290 ₅₋₉
30. p. 141 ₁₉₋₂₁	III, 2 ^a , p. 283 ₁₅₋₁₉
31. p. 143 ₆₋₈	III, 2 ^a , pp. 288 ₁₅ -289 ₁₅₋₁₇
32. p. 145 ₁₀₋₁₁	III, 2 ^a , pp. 302 ₁₉ -303 ₁₋₃
33. p. 157 ₃₋₅	I, 1 ^a , p. 19 ₅₋₇
34. p. 157 ₁₃₋₁₅	I, 3 ^a , p. 28 _{9-10, 12, 13} -29 ₇
35. p. 159 ₆₋₈	I, 4 ^a , p. 37 ₁₅₋₁₇ -38 ₁₋₂
36. p. 193 ₅₋₆	III, 2 ^a , p. 305 _{16-18 e 10-11}
37. p. 347 ₁₄₋₁₈	II, 7 ^a , p. 171 _{4-10, 12}
38. p. 349 ₆	II, 7 ^a , pp. 167 ₁₇ -168 ₁₋₂
39. p. 349 ₉₋₁₀	II, 7 ^a , p. 173 ₃
40. p. 349 ₁₇₋₁₈	II, 7 ^a , p. 168 _{5-6, 4}
41. p. 357 ₉₋₁₀	II, 8 ^a , p. 195 _{8, 15}
42. p. 357 ₁₄₋₁₅	II, 8 ^a , p. 186 ₅
43. p. 357 ₁₉	II, 7 ^a , p. 181 ₆₋₇
44. p. 359 ₄₋₅	II, 8 ^a , p. 191 ₉₋₁₀
45. p. 359 ₁₃₋₁₄	II, 7 ^a , p. 182 _{1-3, 5}
46. p. 361 ₅₋₆	II, 8 ^a , p. 193 _{8-9, 15}

3. - Un secondo gruppo di citazioni comprende undici passi; di questi, sei presentano varianti di qualche rilievo rispetto al testo della *Nuzhah* e sono introdotti dalle espressioni: *qāla al-Idrīsī*; *qāla aš-Šarīf al-Idrīsī*; *wa min kitāb aš-Šarīf Muḥammad al-Idrīsī*:

<i>Taqwīm al-buldān</i>	<i>Nuzhat al-muštāq</i>
47. p. 35 ₁₄₋₁₅	Intr., p. 12 ₁₇₋₁₈
قال الشريف الإدريسي طوله [بحر الخزر=هـ] وطوله [بحر الخزر=هـ] ألف ميل وعرضه ثمان مائة ميل وعرضه ستمائة ميل	... ستمائة ميل وخمسون ميلا
48. p. 91 ₂₁	I, 6, p. 53 ₁₇
قال الإدريسي وعلى يومين من صنعاء في الطريق إلى ذمار جبل	وبشمال صنعاء جبل المذيخرة ¹⁷

¹⁷ Montagna situata tra Ṣan'ā' e Ḍamār.

49. p. 93₂₋₃

قال الإدريسي ومن أراد أن يركب البرية من تهامة إلى صنعاء فإنه يسير من السرين نحو ست مراحل وبتلك الناحية مدينة حلي

50. p. 93₁₂₋₁₃

قال الإدريسي وبالقرب من السرين قرية يللم وهي ميقات أهل اليمن

51. p. 135₇₋₈

ومن كتاب الشريف محمد الإدريسي قال وعند طرف المغرب الأقصى مع البحر المحيط صحراء لمتونة

52. p. 368₃₋₄

قال الشريف الإدريسي جزائر بحر الهند والصين ألف وسبع مائة جزيرة عامرة غير الجزائر الحراب فإنها لا تحصى¹⁸

Un passo relativo alla città di al-Ġanad, nello Yemen (*Taqwīm*, p. 91₁₆₋₁₇)

53. قال الشريف الإدريسي والجند بين ذمار وبين زبيد

non ha esplicita rispondenza nella *Nuzhah*; la posizione di questa città, tra *Damār* e *Zabīd*, la si arguisce dagli itinerari ivi riportati (I, 6^a, p. 52_{18-19-53₁₋₈}; II, 6^a, p. 152₁₂₋₁₆).

Dei rimanenti quattro passi le citazioni non sono testuali; dei corrispondenti passi della *Nuzhah* esse riportano, non senza qualche confusione, i concetti o le notizie essenziali; sono introdotte dalle espressioni: *wa ammā aš-Šarīf al-Idrīsī fa-qāla*; *wa min kitāb al-Idrīsī*; *qāla aš-Šarīf al-Idrīsī*:

Taqwīm al-buldān

54. p. 27₉₋₁₀

وكان في الزمان القديم سعة الزقاق ...

II, 5, p. 138₁₁, 148_{4, 5, 6}

وعلى الساحل مدينة السرين وبينها وبين حلي خمسة أيام ... ومن حلي إلى ... في طريق صنعاء ...

II, 5, p. 147₁₈₋₁₇

يللم ... وهو جبل ... وفيه ميقات أهل تهامة

I, 4^a, p. 40₆

... لمتونة الصحراء الذين هم بالمغرب الأقصى

Intr., p. 9₁₆₋₁₇

بحر الصين والهند ... وفيه من الجزائر نحو ثلاث مائة جزيرة بين عامرة وخالية

Nuzhat al-muštāq

IV, I^a, p. 526₄₋₁₆

والبحر الشامي ... كان بركة منحازة ...

عشر أميال قال الشريف الإدريسي وذلك ثابت في الكتب القديمة

55. p. 200_{3, 4, 8-13}

وقبالة رومية في البحر جبلان شامخان ... واسم أحد الجبلين بركان ... واسم الآخر استنبري ... وأما الشريف الإدريسي فقال بركان اسم لجبلين أحدهما في جزيرة منقطعة في الشمال عن صقلية ولا يعلم في العالم أثنع منظرًا منه والبركان الثاني في جزيرة صقلية في أرض خفيفة التربة كثيرة الكهوف قال ولا يزال يصعد من ذلك الجبل لهب النار تارةً والدخان أخرى قال وكلّما هاجت الرياح اجتمع بتلك الكهوف تلال من الرمل كأنها مادة لتلك النار قال وفي تلك الكهوف مواضع للتنفّس يسمع لها دويّ مثل نباح الكلاب

56. p. 209₉₋₁₀

قال الشريف الإدريسي وجنوة لها جنّات وأودية وبها مرسى جيّد مأمون ومدخله من الغرب

57. p. 211₁₂₋₁₃

ومن كتاب الإدريسي قال مدينة رومية دور سورها أربعة وعشرون ميلا وهو مبني بالأجر ولها وادٍ يشق وسط المدينة وعليه قناطر

إلى أن كان زمان الإسكندر ... وقصد مكان الزقاق ... ثم أمر أن تحفر الأرض التي بين طنجة وبلاد الأندلس ... وبني عليها رصييفا ... وبني رصييفا آخر يقابله مما يلي أرض طنجة وكان بين الرصييفين سعة ستة أميال

IV, 2, p. 586₃₋₁₁

جزيرة استرنجلو بين شرق وجنوب مما يلي صقلية ... وهو جبل شامخ وفيه نار تتقد في بعض الأوقات وبين استرنجلو وجزيرة البركان ثلثون ميلا وأما جزيرة البركان فجزيرة ليست بالكبيرة وفيها جبل كبير تتقد فيه في بعض الأحيان نار عظيمة وقليلًا ما تفتت وإذا هاجت هذه النار قذفت بالحجارة موقدة ويسمع لها دوي يرتاع له ودويها يسمع من بعيد كأنما هو رعد قاصف ...

VII, 2, p. 750-751_{1, 2}

ومدينة جنوة ... وافرة الثمر كثيرة المزارع والقرى والعمارات ... وأهلها ... يسافرون برا وبحرا ولهم أسطول مخيف ...

V, 2^a, p. 751_{4-5, 12}

ومدينة رومة ... الدور يذكر أن محيطها تسعة أميال ولها سوران من حجر ... وفي نهر يشقها من المشرق إلى المغرب ...

¹⁸ È riferita qui ad al-Idrīsī la notizia che lo stesso Abū 'l-Fidā' dà in precedenza senza citazione (*Taqwīm*, p. 22₁₂₋₁₃).

4. - Un terzo gruppo di citazioni comprende otto passi che non si ritrovano nel testo della *Nuzhah* o presentano, rispetto a questo, varianti di notevole conto; si ritrovano invece tutti, senza varianti di rilievo, nel cosiddetto « Piccolo Idrīsī » e questi noi li riportiamo dal manoscritto che abbiamo nelle mani in una copia fotografica. Le citazioni, sono introdotte dalle espressioni: *wa ammā aš-Šarīf al-Idrīsī fa-qad ḥakà; qāla aš-Šarīf al-Idrīsī; qāla al-Idrīsī:*

<i>Taqwīm al-buldān</i>	<i>Piccolo Idrīsī</i>	<i>Nuzhat al-muštāq</i>
58. p. 37 ₁₅ -38 ₁₋₇	0, 1, fl. 8v ₁₀₋₁₁	
بحيرة كورى عن ابن سعيد قال وهي بحيرة على خط الاستواء ويخرج منها ... ونيل غانة مغربا ويستدير بجبتها الشرقية الجنوبية جبل يسمى جبل المقسم ... وأما الشريف الإدريسي فقد حكى ما قاله ابن سعيد من خروج نيل غانة من بحيرة كورة ¹⁹ المذكورة ثم قال وقد أنكر بطليموس ذلك وزعم أنه لا يخرج منها غير نيل مصر فقط وأنه نيل غانة مخرجه من تحت جبل هناك	وهذه البطيحة على خط الاستواء ومتصل بها من جهة المغرب جبل يسمى المقسم ومن هذا الجبل ينفجر نيل بلاد السودان فقوم يقولون إن ماء النيل يجري تحت جبل المقسم ويخرج من هناك حتى يصل بلاد كوغة وغانة ... وبتلمبوس وغيره ينكر هذا القول ويرى أن نهر السودان يخرج من جبل تلا	
59. p. 89 ₁₉₋₂₀	I, 6 ^a , fl. 15r ₄₋₅	I, 6, p. 55 ₁₋₃
قال الشريف الإدريسي من عدن إلى مدينة المهجم ست مراحل ومن مدينة المهجم مراحل ومن مدينة المهجم إلى مدينة خيوان خمسة وعشرون فرسخا	ومن عدن إلى المهجم ست مراحل ومن المهجم إلى خيوان ^(a) خمسة وعشرون فرسخا	ومن عدن إلى المهجم ثماني مراحل خفاف ... ومن المهجم إلى حيران أربع مراحل

¹⁹ È noto che solo i geografi posteriori ad al-Idrīsī (Ibn Sa'īd, ad-Dimašqī) danno il nome di Kūrā al terzo dei grandi laghi equatoriali da cui trarrebbe origine il Nilo.

60. p. 91 ₈	I, 5 ^a , fl. 13v ₁₄	
قال الإدريسي وبين الشرجة والحردة مسيرة يوم	ومن الشرجة (b) إلى الحردة (c) يوم	
61. p. 99 ₂₋₃	I, 6 ^a , fl. 15r ₁₅₋₁₆ -15v ₁₋₂	I, 6 ^a , p. 56 _{16, 19, 20} -57 ₁
قال الإدريسي وبين مرباط وبين قبر هود عليه السلام خمسة أيام	ومنها [مرباط = ها] إلى حاسك ... خمسة أيام ... ومن حاسك ... إلى قبر هود عليه السلام (d) نحو فرسخ	ومنها [مرباط = ها] إلى قرية حاسك ... أربعة أيام ... ومن حاسك إلى قبر هود ... ميلين
62. p. 195 ₄₋₅	IV, 4 ^a , fl. 87r ₁₃₋₁₄	IV, 4, p. 640 ₉₋₁₀
وقال الشريف الإدريسي دور [sic] إقريطش ثلاثمائة وخمسون ميلا	فأما إقريطش فطولها ثلاثمائة وخمسون ميلا	وطولها [إقريطش = ها] ... إثنا عشر يوما
63. p. 195 ₁₄	IV, 4 ^a , fl. 87r ₁₃₋₁₆	IV, 5, p. 643 ₁₂
وقال الشريف الإدريسي دور [sic] جزيرة قبرس مائتان وخمسون ميلا	وطولها [قبرس = ها] مائتا ميل وخمسون ميلا	جزيرة قبرس ... مقدارها ستة عشر يوما
64. p. 191 ₈₋₉	IV, 2 ^a , fl. 83r ₈₋₉	
قال الإدريسي من دانية إلى جزيرة يابسة تسعون ميلا شرقا ومن جزيرة يابسة إلى جزيرة ميورقة المدينة مائة ميل شرقا	من دانية ... إلى مدينة يابسة (e) في جزيرة من البحر ثمانون ميلا جنوبا ومن يابسة (f) إلى جزيرة ميورقة (g) مائتا ميل	
65. p. 371 ₁₂₋₁₃	I, 6 ^a , fl. 14v ₈	
قال الشريف الإدريسي وبينها [سقطر = ها] وبين عدن أربعة مجارٍ وقيل ثلاثة	ومن جزيرة سقطر إلى مدينة عدن أربعة مجارٍ (h) وقيل ثلاثة مجارٍ (h)	

(a) M خيوان (b) M السرحه (c) M الحردة (d) M السلم (e) M يابسة
(f) M ناسه (g) M ميورقه (h) M مجارى.

5. - Otto citazioni non rientrano in alcuno dei suddetti gruppi. Di esse cinque non hanno rispondenza né nella *Nuzhah*, né nel « Piccolo Idrīsī »; esse si ritrovano invece rispettivamente, con qualche variante, nel *Mu'ğam al-buldān* di Yāqūt²⁰, nel *Murūğ aḡ-ḡahab* di al-Mas'ūdī²¹, nella *Nuḡbat ad-dahr* di ad-Dimašqī²², nella *Riḡlah* di Ibn Ġubayr²³, e nella *Şūrat al-arḡ* di Ibn Ḥawqal²⁴.

66. *Taqwīm*, p. 20₂₀₋₂₁-21₁₋₂
وممّا نقلنا من كلام الشريف الإدريسي أن
ماء البحر المحيط الذي بجهة الجنوب غليظ
قال لأن الشمس بسبب مسامتتها له وقربها
منه حلت الأجزاء اللطيفة من الماء فغلظ
ماؤه واشتدت ملوحته

67. *Taqwīm*, p. 26₁₋₂
قال الشريف الإدريسي إن الموج يصير فيه
كالجبال الشواحق وموجه لا ينكسر قال وإنما
يركب فيه إلى جزيرة قنبلو وهي جزيرة
في البحر المذكور [الخليج البربري] للزنج
وفيها مسلمون

68. *Taqwīm*, p. 193₁₇
قال الشريف الإدريسي ودور صقلية خمس
مائة ميل²⁵

69. *Taqwīm*, p. 243₁₈₋₁₉
قال الشريف الإدريسي إنه كان به [صور=ه]
مرسى يدخل إليه من تحت القنطرة وعليه
سلسلة تمنع المراكب من الدخول

Mu'ğam al-buldān I, p. 22₆₋₈
فزعم قوم أنه لما طال مكثه [البحر
المحيط = ه] وألمت الشمس عليه بإحراق
صار مُرّاً ملحا واجتذب الهواء ما لطف
من أجزاءه فهو بقية ما صفته الأرض من
الرطوبة فغلظ

Murūğ, I, p. 231₁₀₋₂₃₂, 4, 6
وأرباب المركب ... يقطعون هذا البحر [الخليج
البربري] إلى جزيرة قنبلو من بحر الزنج
وفي هذا المدينة مسلمون ... وموجه عظيم
كالجبال الشواحق ... لا ينكسر موجه

Nuḡbah, p. 144₃
يحيط بها [صقلية = ها] خمسمائة ميل

Riḡlah, p. 305₅₋₇
فالسفن تدخل تحت السور وترسى فيها
[مدينة صور = ها] وتعرض بين البرجين
سلسلة عظيمة تمنع عند اعتراضها الداخل
والخارج

²⁰ Ed. F. Wüstenfeld, Lipsia 1866-1873.

²¹ Ed. e trad. Barbier de Meynard, Parigi 1861-77.

²² M. Amari, *Biblioteca*, cit., Testi arabi.

²³ W. Wright, *The travels of Ibn Jubayr. Second edition revised by M.J. de Goeje, Gibb Memorial Series*, V, Leida-Londra 1907.

²⁴ Ed. J. Kramers, Leida 1938.

²⁵ La stessa notizia è in *Taqwīm*, p. 193₇ senza citazione.

70. *Taqwīm*, p. 413₁₂

قال الإدريسي شيرين امرأة كسرى

Şūrat al-arḡ, II, p. 372₆

كسرى ... وامرأته شيرين

Delle ultime tre citazioni riferite da Abū 'l-Fidā' ad al-Idrīsī, una (n. 71) consiste nella descrizione del cosiddetto mare di Bordeaux (*Taqwīm*, 35₅₋₆) identica, nella sostanza, a quella che lo stesso Abū 'l-Fidā' dà senza citazione nel passo che precede (*Taqwīm*, p. 35₁₋₄); la seconda (n. 72) attribuisce ad al-Idrīsī una notizia relativa al porto di Cesarea (*Taqwīm*, p. 239₁₄):

قال الشريف الإدريسي وبها مرسى يسع مركبا واحدا

che manca nel testo di al-Idrīsī e non abbiamo trovato altrove; la terza (n. 73) fa riferimento a una descrizione della chiesa di S. Pietro in Roma (*Taqwīm*, p. 199₁₀₋₂₁), descrizione totalmente diversa da quella che abbiamo nella *Nuzhah* e che non abbiamo trovato in nessun'altra opera di geografo arabo.

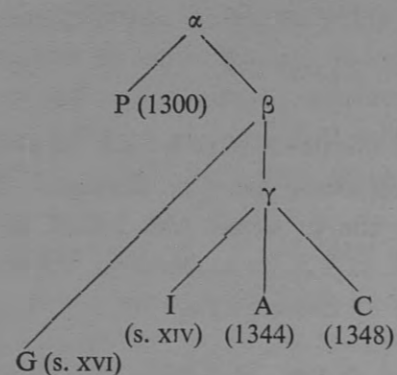
* * *

6. - Se ci soffermiamo a considerare i risultati della nostra *collatio*, un fatto colpisce a prima vista. I passi del *Taqwīm al-buldān* di Abū 'l-Fidā' che hanno precisa rispondenza nel testo della *Nuzhah* (nn. 1-46), o che presentano varianti rispetto a questo (nn. 47-53) si ritrovano tutti esclusivamente nella introduzione o nei primi tre climi. I passi invece che tale rispondenza non hanno (nn. 54-57 e 66-73) si riferiscono tutti a materia che la *Nuzhah* tratta negli ultimi quattro climi.

La spiegazione di questo singolare fatto nasce dall'esame delle relazioni che i passi del *Taqwīm* rispondenti al testo idrisiano (= T) hanno con i manoscritti serviti di base alla edizione della introduzione e dei primi tre climi della *Nuzhah*, e cioè P (Parigi 2221), G (Oxford, Greaves 3837-42), I (Istanbul, Ayasofia 3502), A (Parigi 2222), C (Cairo).

Quanto a questi manoscritti, le loro relazioni reciproche sono state definite da R. Rubinacci²⁵ e si possono riassumere graficamente nello stemma che segue:

²⁵ *Eliminatio codicum e recensio della introduzione al « Libro di Ruggero »*, in *Studi Magrebini I*, Napoli 1966, pp. 1-40.



Indaghiamo ora il comportamento di T, approntato nel 1321. La nostra collazione mostra che T concorda con G, I, A, C in non poche lezioni contro P; valga per queste lezioni l'esempio seguente:

غير أن أهلها تجار متجولون P: غير أنها كالقربة الحاضرة وأهلها متجولون تجار غير أن أهلها تجار متجولون P: غير أنها كالقربة الحاضرة وأهلها متجولون تجار غير أن أهلها تجار متجولون P: غير أنها كالقربة الحاضرة وأهلها متجولون تجار (IA; يتجولون) وهي كالقربة الحاضرة TGIAC (cit. n. 33).

In altro caso (cit. n. 38) T e G hanno in comune la seguente lezione contro P:

وبين الديبل اموقع نهر مهران الأعظم ستة أميال في جهة المغرب منها ومن الديبل إلى وبين الديبل: P: النيون في غربي مهران ثلاث مراحل وهي في وسط الطريق إلى المنصورة TG. وموقع نهر مهران ثلاث مراحل وهي في وسط الطريق إلى المنصورة.

I testimoni I, A, C presentano lezioni parzialmente corrette che si rivelano dipendenti da un modello comune:

ومن الديبل: quindi in margine, con lo stesso ductus: وبين الديبل وموقع نهر مهران وبين الديبل وموقع نهر مهران قليل ومن: I: ثلاث مراحل ... إلى بثرون وبين الديبل وموقع نهر مهران ثلاث مراحل ومن: A: الديبل إلى بيرون ثلاث مراحل ... C: الديبل إلى بثرون ثلاث مراحل.

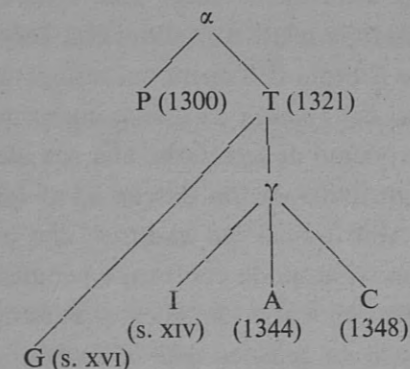
In due casi T coincide rispettivamente con P, I, A, C contro G (cit. n. 1):

TPIAC: om. G; e con P, G, A contro I (cit. n. 17): TPGA: om. I.

Sottoponendo a esame queste varianti, constatiamo subito come le lezioni di questi singoli testimoni siano di scarso rilievo. Se ne arguisce che T, P, G, I, A, C rappresentano una medesima tradizione (α) dalla quale T e P sono derivati l'uno indipendentemente dall'altro. Lo mostra la lezione che T ha in comune con G, I, A, C contro P. Da T, G sembra derivato direttamente; I, A, C tramite

un apografo intermedio (γ) che è da postulare per le lezioni che I, A, C hanno in comune contro G. Non infirmano questa costruzione le lezioni particolari di G e di I.

Possediamo pertanto tutti i dati per fissare lo stemma di T, P, G, I, A, C:



Il raffronto tra questo stemma e quello sopra riportato mostra chiaramente che la posizione di T nella tradizione manoscritta del «Libro di Ruggero» coincide esattamente con quella di β .

La fonte di Abū 'l-Fidā' fu dunque un manoscritto di tipo β , capostipite di G e indirettamente, tramite un apografo intermedio (γ), di I, A, C. Ci troviamo di fronte a quattro codici, G, I, A, C, i quali hanno una caratteristica comune: di considerare l'opera idrisiana divisa in due *ġuz'* o *sifr*, volumi, il primo comprendente l'introduzione e i primi tre climi, il secondo i rimanenti quattro climi²⁷. Se ne arguisce che l'apografo dal quale essi derivano era ugualmente diviso in due *sifr* allo stesso modo. Abbiamo già detto che tutte le citazioni idrisiane nel *Taqwīm al-buldān* rispondenti in modo preciso al testo della *Nuzhah* si ritrovano esclusivamente nella introduzione e nei primi tre climi; orbene, Abū 'l-Fidā' non doveva disporre di tutta l'opera idrisiana, ma soltanto del primo *sifr*.

7. - Della *Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq*, Abū 'l-Fidā' non ebbe verosimilmente tra le mani se non un manoscritto incompleto, con l'introduzione e i pri-

²⁷ Di questi quattro codici A contiene entrambe le parti dell'opera; I e G ne contengono soltanto la prima; C, l'introduzione, il primo clima e le prime nove sezioni del secondo. La seconda parte di I è contenuta in L, il codice oggi a Leningrado (n.s. 176); su questo esempio assai significativo della divisione dell'opera idrisiana in due *sifr* si veda: R. Rubinacci, *Il codice leningradense della Geografia di al-Idrīsī*, in *Annali dell'Istituto Orientale*, vol. 33, N.S. XXIII, Napoli 1973, pp. 551-60.

mi tre climi. Di questo egli si servì largamente, riportandone in maniera precisa i passi (cit. nn. 1-46), o leggermente modificandoli (cit. nn. 47-53). Non è senza rilievo che per questi passi le citazioni danno quasi sempre il titolo, completo o ridotto, della *Nuzhah*. In alcuni casi egli fece uso, come non sembra di poter dubitare, del compendio attualmente noto con il nome di « Piccolo Idrīsī » (cit. nn. 58-65) introducendo le relative citazioni con l'espressione generica di *qāla al-Idrīsī* senza aggiungere il titolo dell'opera cui attingeva. La constatazione della derivazione di alcuni passi del *Taqwīm* da questo compendio è interessante perché potrebbe portare, e ci riserviamo di accertarlo, alla sua identificazione con il *Rawḍ al-uns*, la seconda opera attribuita da Ibn Bašrūn ad al-Idrīsī. Per le rimanenti poche citazioni riferite da Abū 'l-Fidā' ad al-Idrīsī, che non trovano rispondenza nella *Nuzhah* (o la trovano ivi in modo confuso) e nemmeno nel « Piccolo Idrīsī », la spiegazione più ovvia sembra essere la seguente: abbiamo già detto che tali citazioni (introdotte sempre con un generico *qāla al-Idrīsī*) fanno riferimento a materia che la *Nuzhah* tratta nella sua seconda parte, e cioè nei climi dal quarto al settimo. Di tale parte Abū 'l-Fidā', come s'è detto, non aveva il testo; e non è certo da pensare che potesse aver sottomano altra opera idrisiana che soltanto nella sua seconda parte differisse dalla *Nuzhah*. Vero è invece che per le sue citazioni, quando volle ad esse dare una base, si avvale di appunti o forse, quando si trattava di cose generiche, dei vaghi ricordi di una precedente lettura (cit. nn. 54-57); in qualche caso la memoria lo tradì ed egli cadde in errore sull'autore al quale riferire la citazione stessa (cit. nn. 66-71). Che Abū 'l-Fidā' non andasse immune da errori del genere lo prova il fatto che anche un passo da lui riferito ad Ibn Sa'īd non risponde, come rileva l'Amari²⁸, all'opera del geografo andaluso. Di due soli passi riferiti da Abū 'l-Fidā' ad al-Idrīsī non è stato possibile rintracciare la fonte. Si tratta in particolare di una brevissima curiosa notizia su Cesarea (cit. n. 72) e di una descrizione piuttosto ampia della chiesa di S. Pietro in Roma (cit. n. 73), descrizione che per la sua sufficiente esattezza fa un bel contrasto con le cose narrate da altri e dallo stesso al-Idrīsī nella *Nuzhah*. È probabile che tale descrizione Abū 'l-Fidā' l'abbia tratta da qualche informatore diretto e riferita poi ad al-Idrīsī per darle maggiore autorità.

Se le considerazioni qui sopra avanzate e le ipotesi formulate rispondono alla realtà, la supposizione dell'esistenza di una seconda più ampia opera geografica di al-Idrīsī non ha più motivo d'esser fatta.

²⁷ *Biblioteca*, cit., trad., II, p. 252, n. 2.

DOCUMENTI GIUDEO-ARABI NEL SEC. XV A PALERMO

ANTONINO GIUFFRIDA - BENEDETTO ROCCO

(Palermo)

Il materiale che si pubblica è venuto alla luce per caso durante una ricerca rivolta allo studio del fondo archivistico della « Corte Pretoriana », conservato presso l'Archivio di Stato di Palermo, per uno studio di alcuni aspetti della giustizia medievale. Nello sfogliare i vari fascicoli processuali, prodotti dal tribunale di prima istanza palermitano nell'esercizio delle sue competenze in materia di diritto civile, ci siamo accorti che in alcuni casi, soprattutto allorquando una delle due parti fosse un componente della comunità giudaica, si trovavano delle annotazioni in caratteri ebraici.

Naturalmente questo materiale si è salvato per caso dalla distruzione seguita all'espulsione degli ebrei siciliani, e solo perché inserito in fascicoli giudiziali. Infatti nel momento in cui l'ebreo, parte in un processo civile, produceva qualche atto extragiudiziale, come poteva essere la copia di un testamento o di un contratto notarile oppure di una ricevuta di pagamento, al fine di provare o rafforzare qualche elemento controverso del procedimento in corso, sentiva l'esigenza di annotare brevemente nella sua lingua alcune parole, destinate a chiarire il contenuto dell'atto, o alle volte di tradurlo in modo più o meno ampio.

La datazione di questi frammenti in caratteri ebraici ha posto alcuni problemi, in quanto ci si è trovati a scegliere fra due diverse indicazioni temporali, e cioè quella dell'intero fascicolo processuale e quella dell'atto su cui è apposta l'annotazione. Le due date possono differire, in quanto la formazione del fascicolo giudiziale spesso è influenzata dalla durata pluriennale del procedimento, ed è quasi sempre posteriore a quella del documento in esame. Si è preferito ricorrere quindi a quella indicata nell'atto su cui sono apposte le annotazioni in caratteri ebraici, anche perché in un caso si è riscontrata la corrispondenza tra la datazione secondo l'era cristiana e quella adottata dagli ebrei.

Il contenuto dei procedimenti processuali è il più vario ed è legato essenzialmente alla risoluzione dei contrasti di interessi, o ad attività commerciali o a lotte familiari che non riescono ad essere risolte all'interno dei *clans*, per cui devono essere discusse nelle aule del tribunale.

Praticamente abbiamo la possibilità di intravedere la vera vita di questa comunità ebraica e di potere percepire meglio alcuni meccanismi del funzionamento di diverse strutture sociali che, sino a questo momento, la documentazione conservata negli atti dei notai cristiani non ci aveva permesso di esaminare a fondo.

Naturalmente non è questa la sede per studiare tali problemi, che comporterebbe una trattazione molto ampia soprattutto per le connessioni economiche tra la comunità ebraica e quella cristiana; ci limiteremo quindi a segnalare alcuni elementi.

In primo luogo è documentabile la presenza di un notaio Benedetto de Girach: che stilava tutti gli atti della giudaica e che era in grado di tradurre documenti scritti « in arabicu », in « latinu » (di fatto il latino non è altro che siciliano); lo stesso notaio fungeva da assistente agli atti della corte della comunità giudaica, un tribunale i cui giudici erano destinati a risolvere la maggior parte delle controversie sorte nell'ambito del gruppo della giudaica.

Inoltre viene ad essere documentato il modo attraverso il quale si procedeva all'alfabetizzazione dei ragazzi. Come si ricava dal fascicolo processuale n° 27, contenuto nel volume 2817, i capi famiglia, dietro il pagamento di circa un'onza d'oro pro capite indipendentemente dal numero dei figli, mandavano i loro ragazzi da un maestro, il quale li teneva intorno a sé « cum libro (il Talmud) aperto a li quali ipsu Chaninu (il maestro di scuola) insignava allegiri et quillu chi dichia lu mastro dichia lu garzuni et quandu lu garzuni si arrava(sbagliava) ipsu Chaninu lu riprindia ».

D'altra parte per un ebreo sapere leggere costituiva una esigenza di carattere religioso, legata alla necessità di conoscere i sacri testi, esperienza fondamentale per la formazione culturale di un giovane ebreo, che deve trovare la forza morale e spirituale per rifiutare l'integrazione nella più ampia comunità cristiana che lo circonda; forse non a caso il libro su cui si imparava a leggere era il Talmud.

Inoltre è accertato che i mercanti ebrei tenevano una contabilità molto accurata dei loro affari, stilata nella loro lingua ma utilizzando unità contabili e di misura propri dell'area mercantile siciliana, come la canna o le onze e i tari.

Abbiamo infine la possibilità di conoscere meglio l'istituto matrimoniale presso gli ebrei siciliani, grazie al ritrovamento della traduzione in siciliano di tre *chitube* e di un contratto matrimoniale.

La presenza di un notaio della comunità ebraica è fondamentale per capire il motivo della mancanza di certi atti nei protocolli dei notai cristiani, a cui, molto probabilmente, si ricorreva nella eventualità in cui alla stipula dell'atto concorrevano sia ebrei che cristiani; indubbiamente si incomincia a delineare un modo di vivere che ci induce a riconsiderare l'ebreo siciliano in una dimensione diversa da quella che tradizionalmente si identifica nell'ebreo dedito all'usura.

Certamente il rifiuto della comunità giudaica di inserirsi in quella cristiana, l'uso di una lingua propria e di usi e consuetudini particolari, dovette acuire la frattura psicologica esistente fra i diversi gruppi etnici con le conseguenze che logicamente ne derivarono.

ANTONINO GIUFFRIDA

* * *

Si pubblicano di seguito cinquantotto documenti in lingua araba, prodotti da ebrei siciliani, propriamente palermitani dal n. 1 al n. 54, saccensi gli ultimi quattro; la cifra 60 è raggiunta, computando i nn. 5 e 15, oggetto di studio già negli anni passati. Il loro interesse proviene dal fatto che sono scaglionati nel secolo xv (dal 1407 al 1492), e sono redatti in un dialetto arabo dell'occidente e in caratteri ebraici.

Di qui la loro originalità; soprattutto perché spesso l'estensore del breve documento, a corto di termini arabi per esprimere un oggetto siciliano, ricorre allo stesso termine siciliano (oltre ai nomi propri di persona e di luogo, una sessantina di termini sono mutuati dal siciliano del tempo); non di rado l'adozione del termine è totale, giunge cioè alla completa arabizzazione, con esigenze morfologiche che si manifestano anche nella formazione del plurale: concordanza sorprendente — a parte le evoluzioni fonetiche posteriori — si rileva tra questo giudeo-arabo di Sicilia e il maltese dei nostri giorni.

L'adozione dei caratteri ebraici — come è noto — ha degli evidenti vantaggi sull'alfabeto arabo, ma ha pure dei grossi svantaggi. I vantaggi sono soprattutto la possibilità di rendere le lettere *p* e *v* siciliani rispettivamente con *pe* e *bet/waw*; gli svantaggi derivano dalla gamma maggiore di suoni dell'arabo rispetto all'ebraico, per cui — esempio limite — una lettera come il *gimel* deve rendere ben quattro suoni distinti, e cioè *g*, *ǧ*, *č*, *ǧ*, fra i quali non sempre è facile di-

stinguere ad una prima lettura. Nella trascrizione si dirà caso per caso quanto si riterrà indispensabile.

Da qualche parte siamo stati sollecitati a trascrivere i testi in due colonne parallele, di cui una dovrebbe rappresentare la materiale trascrizione in caratteri ebraici, e l'altra l'esatto corrispondente in caratteri arabi. Non abbiamo aderito a tale proposta, perché — ne siamo convinti — la colonna in caratteri arabi risulterebbe un falso; soprattutto per il fatto che si tratta di un dialetto occidentale con caratteristiche fonetiche, morfologiche e sintattiche che lo allontanano dall'arabo classico o letterario, dialetto proprio delle comunità ebraiche, del quale è parte integrante lo stesso alfabeto. Inoltre ci saremmo trovati in continuo disagio nel rendere in caratteri arabi parole come *còpia* e *pòdisa*, usate ciascuna in una ventina di documenti con grafie assai diverse. L'uso ebraico, poi, di scrivere i numeri con le lettere dell'alfabeto, non ha riscontro in arabo, e non si saprebbe come rimediare. Difficoltà continue creerebbe infine l'impiego abbondantissimo delle *matres lectionis*, che in questi testi non obbedisce a regole fisse, e che non ci sentiamo di riprodurre tali e quali in caratteri arabi. Per facilitare la comprensione di chi non fosse aduso ai caratteri ebraici, abbiamo abbondato nelle note, raffrontando termine a termine, tutte le volte che sembrava di qualche utilità.

Le pagine che seguono sono il frutto di una intensa collaborazione, che si è rivelata fruttuosa e necessaria, non potendo un solo individuo avere competenze diversissime fra loro, come la paleografia dei testi notarili del secolo xv, la paleografia ebraica medievale e la conoscenza dell'arabo a livello anche dialettale. A. Giuffrida ha letto i testi in siciliano antico e li ha sunteggiati; B. Rocco ha letto i testi semitici, li ha studiati e li ha tradotti in armonia coi paralleli in volgare neolatino.

Alcuni testi siciliani sono stati riprodotti in tutto o in parte; per la lettura si ricorda che la lettera *x* va letta sempre *š* (*Muxa* leggi *Muscia*), e che il nesso *ch* vale *č*, quando il corrispondente latino o italiano ha *ce*, *ci* (*dechi* leggi *deci* « dieci »).

Questa edizione di testi non è definitiva e non è completa. Altri testi sono da scoprire e da studiare nell'abbondante messe che offrono gli archivi di Sicilia. Quando questo lavoro sarà condotto a termine, si potrà pubblicare un *corpus*, che abbracci tutti i numeri della serie. E in quell'occasione potranno essere colmate eventuali lacune, si potranno vagliare più attentamente i caratteri linguistici dei documenti, e stenderne un'utile appendice lessicale.

Intanto non possiamo non constatare la lunga persistenza dell'arabo in terra

siciliana. Un fatto rimane acquisito: che l'arabo di Sicilia non si estinse con la vittoria dei Normanni sui musulmani o con le vessazioni di federiciana memoria. A ragione si è ritenuto come ultimo documento dell'isola, prodotto nella lingua del Corano, la pergamena bilingue agrigentina, redatta da Oberto Fallamonaca nel gennaio del 1242; i testi che pubblichiamo — anche se in un dialetto dell'occidente — stanno a dimostrare una vitalità linguistica insospettata, che copre ancora due secoli e mezzo: in pieno Rinascimento, mentre il siciliano cominciava a perdere quota di fronte ai prestigiosi modelli toscani, l'arabo resisteva tenace, sia pure in bocca agli Ebrei, allora numerosissimi e attivi nelle giudaiche isolate.

Ora sappiamo che l'atto ufficiale di morte dell'arabo in Sicilia è del 1492, l'anno in cui gli Ebrei furono espulsi da tutti i domini spagnoli. Dopo quella data la lingua « morisca » — come la si denominava — avrà vivacchiato ancora qua e là nei rapporti privati di qualche « neofita » forzato, per morire definitivamente nel giro di pochi anni. Ma al glottologo viene fornito un altro elemento non trascurabile per la comprensione e la definizione degli arabismi siciliani, ancora oggi vitali nel linguaggio popolare.

E al ricercatore filologo rimane la segreta speranza di imbattersi un giorno in testi arabi o giudeo-arabi del secolo xiv, il solo che non sia ancora rappresentato in questo campo di indagini storiche e linguistiche.

BENEDETTO ROCCO

1. 22 dicembre 1407, ind. I.

Spezzoni C.P., fasc. 65.

Maestro Nicola di Vizzini, cittadino di Palermo, vende a Galluffo Dimet «centenario» 1½ di uva.

קופיא מתע מסתרו ניקולו די ויזיני קנ וצל ענב

Copia di Mastro Nicola di Vizzini: can(tàro) uno e mezzo di uva.

Sopra il testo in caratteri ebraici si legge: *Galluffo Dimet, judeo, contra Nicolò Bissini.*

- Galluffo è l'arabo *خلوف* (*h* spesso sicil. > *g*; cf. 58,6);
- קופיא: sicil.-ital. *còpia*; l'*a* finale è resa con *alef*;
- מתע: segno del genitivo, in tutta la vasta gamma dei suoi significati: sostituisce ordinariamente lo stato costruito, che tende a soppiantare;
- מסתרו: sicil. *mastru*;
- ניקולו: sembra la lettura giusta; il primo *waw* ha le dimensioni del precedente *yod*; il secondo *waw* abbonda in senso orizzontale: ha lo stesso *ductus* del *waw* sestultima lettera del rigo; *Nicolàu*;
- די ויזיני: sicil. *di Vizzini* (comune in prov. di Catania);
- קנ: abbreviazione di קנטאר - قنتار > sicil. *cantàru* (qui «un quintale»);
- וצל: وصل, dal testo in sicil. si evince il significato di «e mezzo»;
- ענב: عنب «uva».

2. Prima del 1407.

Spezzoni C.P., fasc. 65.

Parte finale di un inventario, redatto in data anteriore al 1407, che, risultando inutile come inventario, in data imprecisata era stato ridotto in frammenti e destinato ad altri usi. Nel *verso* del frammento in esame si legge: «Die iij novembris. Notaru Iacobu: plàssavi (*piàcciavi*) di cassare lu contrattu a Vita Azzaru perché io sugnu contentu e pagatu di unzi ij tari xvij per meza caseta de oro fillatu. Jeronimus de Castell(ione?)».

- | | |
|-------------------------------|-----------------|
| 1. Aloe per lavori d'inverno. | 1. צבאר שגל שתא |
| 2. Granai (?) 10. | 2. שונא י |
| 3. Una misura di rame. | 3. כיל נחס |
| 4. Una pentola. | 4. כפתא |
| 5. Stuoia per asini (?) | 5. פתר חמורין |

1. - צבאר: صَبَّار «cactus, aloe» (pronunziato anche con vocalismo diverso, con la desinenza *-a* del femminile, col raddoppiamento della seconda radicale): vive ancora nel sicil. *zabbàra* («aloe»);
- שגל: شُغْل «lavoro»;
- שתא: شتَاء «inverno»; il *taw* di questa parola è meno corsivo degli altri due (righe 4-5);
2. - שונא: شوْنَة «magazzino di grano, silos, granaio, deposito»; qui probabilmente «*ceste* a cilindro di paglia, dove si conservava il grano»;
3. - כיל: كَيْل «misura», «misura per cereali»;
- נחס: نحاس *nuhās* «rame»;
4. - כפתא: derivato (?) da كفت *kift/kaft* (dunque *kifta/kafta*): «pentola», «pentolino»;
5. - פתר: فتر *futr* «storea de palmae foliis contexta»;
- חמורין: sembra l'ebraico חמור («asino») al plurale in *-în*; in un testo coevo inedito, redatto nella stessa lingua, appaiono due parole ebraiche, usate al pl. in *-îm*.

3. Gennaio-agosto 1414, ind. VII.

C.P. vol. 2822, fasc. 12.

Estratto dal libro di Giovanni de Castella, gabello della *statia*, in relazione alle vendite di zucchero, fatte da Sufeni Gilebbi a Jaymu di Lalca.

- | | |
|--------------------------------------|----------------------|
| 1. Copia della | 1. קופיה מתע אל |
| 2. Statia del- | 2. אסתאטייה מן |
| 3. lo zucchero (?), che depositò (?) | 3. אסכור אלדי אסנאר |
| 4. Sufen Gileb presso Giaimo | 4. סופאן גלאב לגיאים |
| 5. L'Alca. | 5. ללקא |

1. קופיה: sicil. *copia* (cf. 1, da cui differisce per la resa dell'*-a* finale con *he*);
2. אסתאטייה: sicil. *statia* (ital. *stadera*), qui «ufficio della *Statia*»; anche qui l'*-a* finale è resa con *he*;
3. אסכור: «zucchero», traduzione congetturale (*al-sukkor* > *as-sukkor*: «lo zucchero» [?]; cf. 4,2); in סכור «zucchero» avremmo vocalismo diverso dal comune סקר *sukkar*;
- אלדי: pronome relativo; invariabile (cf. 16,2; 25,1; 33,3; 34,3);
- אסנאר: «depositò» (?); traduzione congetturale, suggerita dal contesto siciliano;

4. - סופאן גלאב: *Sufēn Gilēb* (sicil. *Sufēni Gilēbbi*);
 4-5. - גיאים ללקא: *Ġaymu L'Alca*; *Gaiimu* è di derivazione iberica (Giacomo), *Lalca* in realtà è *L'alca*, cioè «l'alga»; oggi - si tratta di un genovese - si direbbe *Giacomo Lercaro*.

4. Gennaio-agosto 1414, ind. VII.

C.P., vol. 2822, fasc. 12.

Gilebbe ha depositato lo zucchero presso Giaimo L'Alca, genovese (cf. 3). Giaimo l'ha venduto a Marco Giannone, mercante veneziano, e sorge una questione per il pagamento.

1. אנה מוקאר בקבל מן מרק גאנון תלת אוק וכב ר' והום
 2. מן ברי כלאס אסודד אלדי כאן אילה יועטי למיסיר לוקין די קרוזוף

1. *Io confesso ricezione, da parte di Marco Giannone, di tre once e 22 tari; e questi*
 2. *come soluzione di pagamento delle spese, che egli doveva dare a Messer Luchino di Grisulfi.*

1. - אנה: أنا «io»; parla *Sufēn Gilēb*;
 - מוקאר: *scriptio plena* per מקר (il *resh* è corretto da un precedente *lamed-yod*); participio att. m. s. di قَرَّ IV «confessare, affermare, dichiarare, confermare, ecc.»;
 - קבל: قَبِلَ I infinito;
 - מרק גאנון: sicil. *Màrcu Giannùni* «Marco Giannone»;
 - תלת אוק: «tre once»; ثلاث *talāt*; אוק (*'awwāq*) plur. di אוקיה «oncia»;
 - כב ר': «22 tari»; la parola tradotta con «tari» (ר') è abbreviazione corsiva di רְבִיעִי-רובעי «quarta parte» (scritto per intero al 35, B, c 3); nell'arabo di Sicilia era comunemente usata per tradurre «tari» (che nel sistema monetario siciliano equivaleva alla trentesima parte di un'oncia);
 2. - ברי: برأ;
 - כלאס: خلاص «pagamento» (כ) rende خ, come di regola; ס è una variante fonetica di ص, che si troverà correttamente in altri testi);
 - אסודד: traduzione congetturale; nel contesto: «soluzione di pagamento delle spese». Come al 3,3 (אל-סכור < אסכור?), anche qui potremmo avere lo stesso fenomeno di assimilazione grafica, che rende un'assimilazione fone-

tica: אל-סודד < אסודד (radice سدد, con vocalismo insolito?). I due testi (3.4) sono certamente dello stesso scriba; questo presunto fenomeno non si ritroverà in nessun altro testo della serie qui pubblicata;

- אילה: scrittura fonetica per إليه אליה;
 - אלדי כאן אילה יועטי: «che egli doveva dare»; l'idea del «dovere» e della «necessità» è espressa ordinariamente col pronome al dativo (qui «a lui») e col verbo all'imperfetto (qui «egli dava»): «che - a lui - egli dava»;
 - מיסיר לוקין די קרוזוף: «Messer *Luchinu di Crisulfi*»; in קרוזוף (*Crisulfi* o *Grisulfi*) notare la pronuncia «dolce» della *s* intervocalica, resa graficamente con uno *zayn*: tale pronuncia non è stata mai siciliana. Un Luchino Grisulfi, commerciante genovese, risulta operante a Palermo nel 1435¹: sarà lo stesso personaggio nominato nel testo in esame.

5. 20 aprile 1418, ind. XII.

Spezzone 58 C.P., fascicolo intestato alle parti (Brachone Taguili - Andrea Cappello).

Bilingue arabo-siciliana. Pubblicata: A. Giuffrida-B. Rocco, *Una bilingue arabo-sicula*, in «Annali dell'Istituto Orientale di Napoli», N.S. XXIV (1974), pp. 109-122. Non si ripubblica, in attesa di un *corpus* completo. Da apportare due piccole variazioni:

a) ultima parola righe 9.10 non ר' ma ר', da intendersi come abbreviazione di רובעי «tari» (cf. 4,1);

ultima parola righe 12.15.21.22.23 non ה ma ר' (corsivo, come al 4,1), abbreviazione di רובעי «tari»;

ultimo segno riga 22: L vale da solo «grani 10» (come sarà detto al 17,4); il puntino, che lo segue, trascritto come י (*yod*), non deve essere tenuto in considerazione, perché non pertinente al testo (forse macchia nera, dovuta a causa diversa);

b) prima parola riga 18: non גומלת ma גומלה, il sostantivo cioè non è allo stato costruito; la traduzione dell'intera riga varia in questo modo: «*Somma: le cose scritte sopra sono 16 once*».

¹ C. Trasselli, *Genovesi in Sicilia*, in *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, N.S. IX (LXXXIII), pp. 165-166.

6. 9 ottobre 1442, ind. V.

C.P. vol. 2783bis, fasc. 8.

Cedula della Corte della Magna Regia Curia, relativa alla controversia tra Michiluni Nochai e gli eredi del defunto Maestro Mosè Chitibi, sul possesso di una metà di una casa, posta nel quartiere del Cassaro di Palermo. Due testi: il primo (a) in tre righe; il secondo (b) in una sola riga, cancellato ma ancora leggibile.

- | | | |
|---|------------------------------------|--------|
| a) 1. Sètula della casa, ricevuta | סיטולא מתע אלדאר מקבולא | 1. (a) |
| 2. il 9 ottobre, ind. V. Protestazione e parole sue | פי ט אכתובר חול ה אגלאן
ולוגיוה | 2. |
| 3. e registrazione e... | ודאראגה ו... | 3. |
| b) Pòdisa della casa (cancellato). | (cancellato) פודצה אלדאר | (b) |

Il testo parallelo, in latino, suona come segue: « *Recepta in Curia die viiij octobris, V ind., ut protestatio et hec omnia sunt verba partis, preterque de missione, requisitione et protestatione, et de missione constat per Macioccam de Calatagirono* ». L'ultima parola, non letta nella terza riga, probabilmente va cercata col senso di « requisizione »: il testo giudeo-arabo sembra scritto in due tempi; il secondo tempo comincia alla metà della seconda riga: il *ductus* è più corsivo, e le lettere non sono state facilmente individuabili.

- a) 1. - סיטולא: sicil. antico *sètula* (oggi non più usato e non registrato nei dizionari), derivato - come l'italiano *cedola* - dal greco-lat. *schēdula*²;
- מתע: מתע; cf. 1;
- מקבולא: particip. passivo f.s. di *قَبِلَ* I « ricevere » (cf. 4,1);
2. - אכתובר: il mese di « ottobre », sicil. *octùbru*;
- חול: חَوْل, nell'arabo di Sicilia ha il senso tecnico di « indizione ». Nei documenti arabi dei secoli XI-XIII l'« indizione » viene espressa o con termine greco *ἰνδίκτις* (trascrizione di *ἰνδικτικός*, *ου*, variante di *ἰνδικτικός*, *ουος*)³ o con חול/חול; quest'ultimo è il solo usato nei documenti del secolo XV;

² W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1935, p. 635, n. 7681: *schēdula*. In 44,1 e 45,1 di questa serie è usata la variante *çètula*.

³ Per il greco in Sicilia nel sec. XII cf. Filagato da Cerami, *Omèlie per i Vangeli domenicali e le feste di tutto l'anno* (a cura di G. Rossi-Taibbi), vol. I, Palermo 1969, p. 3 (inizio dell'OMIΛIA A').

- אגלאן: *إِعْلَان* « protestazione »; qui *ל* (*gimel*) ha valore di *غ* (*ğayn*); notare lo scambio *'ayn-ğayn*;

- לוגיוה: *لُغِيه*, pl. di *لُغِيه* (لُغِيه) col pron. suffisso 3 m. s.; « le sue parole », cioè « parole della parte »; anche qui *ל* rende *غ*;

3. - דאראגה: « registrazione »; sost. derivato da *دَرَجَ* I, che vale anche « inserire, includere, registrare »;

b) - פודצה: sicil. antico *pòdisa* (oggi evoluto a *pòlisa*, il solo registrato nei dizionari), che con l'ital. *polizza* è un derivato dal greco *ἀπόδειξις*⁴. Lo troveremo ancora. I testi notarili siciliani del sec. XV danno ordinariamente al termine la grafia etimologica *apòdixa*, ma anche *apòdissa*, *pòdisa* e *pòdiza*: questi testi coevi in arabo ci danno la pronuncia *pòdisa*, che doveva essere quella corrente.

L'inizio delle due iscrizioni a) (« *sètula* della casa ») e b) (« *pòdisa* della casa ») potrebbero dimostrarci l'equivalenza pratica dei due termini *sètula* e *pòdisa*: la più usata, nei testi che pubblichiamo, è *pòdisa* (16 contro 5).

7. 26 agosto 1448, ind. XI.

C.P. vol. 2818-2819, fasc. 52.

Copia del contratto, stipulato dal notaio Nicolao de Aprea, per un censo su di una casa, posta nel quartiere del Cassaro, nel *darbo* (< ar. *darb*) di Bifardo. Il testo è danneggiato dall'umidità, e a destra anche dal tarlo. Ciononostante la lettura è risultata facile e le lacune si son potute colmare con assoluta certezza.

1. עקוד מעמול פי כו אוסו
2. חול יא אלף תמה כיה
3. אוקיא חתאש עטין קוציוני
4. ועטין לנגינסארו אל דאר אל
5. מכרא ואלודי כנית מתע אל
6. שמאל ואל כנטונירא פי
7. אוקיתין כל סנה

1. Contratto, stipulato il 26 agosto,
2. indizione) XI, mille 448. Come

⁴ Meyer-Lübke, *op. cit.*, p. 43, n. 528: *apodeixis*. Cf. C. Battisti-G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, Firenze 1950, IV, p. 2895: *pòdisa*.

3. un'onc)ia (e) undici (tari) abbiamo dato in cauzione,
4. e l'abbiamo da(to) all'incensàru della casa, quella
5. affittata, (la) quale si trova alla
6. sinistra de(lla) cantunèra, per
7. due once ogni anno.

1. - עֶקֶד : « contratto »; lo troveremo ancora (cf. 31,1; ecc.);
 - מעמול : participio passivo di עִמַל I « fare »;
 - אוסו : « agosto » dal lat. *augustus*; cf. maltese *awwissu* « agosto »;
2. - אֶלֶף תַּמְחָה : il numero dell'anno è segnato secondo il calendario giuliano: « mille » per intero, e « 448 » a lettere ebraiche;
 - כִּי־פ : « كيف »;
3. - אוֹקִיא : « oncia » (أوقية); la vocale finale indicata con *alef* piuttosto che con *he*;
 - התאש : « undici » (*ḥatāš* invece di *ḥadāš*, dentale sorda invece della sonora); dopo « oncia » non occorre specificare « tari »;
 - עֶטִין : « abbiamo dato », verbo עָטַי-عطى I, perf. attivo, 1 pl.;
 - קוציוני : sicil. *cauziòni* « cauzione »; la *z* sorda è resa con *šade*;
4. - לננינסאר : sicil. *incensàru*, preceduto dalla preposizione ל « a »: « all'incensaru » (ל qui rende il č del sicil.). *Incensàru* è derivato da *incensu* (sicil. antico « censo »), e indica « colui che riscuote i censi »: è vocabolo ignoto ai dizionari;
 - דאר : « casa »;
5. - מכרא : « presa in affitto », part. pass. f.s. di كرى III (?) « dare in affitto »;
 - כנית : كانت pronunciato *kānet* o *kānit*, « è, si trova, sta »;
 - מתע : cf. 1; qui con significato locale;
6. - שמאל : شمال « (la) sinistra »;
 - כנטונירא : sicil. *cantunèra* « l'angolo esteriore delle fabbriche, capo di strada » (Traina, *Nuovo vocabolario siciliano-italiano*, Palermo 1890);
7. - אוקיתין : 'uqyatayn duale di أوقية : « due once »;
 - כל سنة : كل سنة « ogni anno ».

8. Anno 1448, ind. XI.

C.P. vol. 2793, fasc. 16.

Contratto, relativo alla casa, che Jacobo Xunnina possedeva e che Ester, sua figlia, richiede come bene dotale.

Testo in sei righe, danneggiato dall'umidità; manca l'inizio delle ultime tre righe. È il più ebraico tra i documenti che pubblichiamo: i nomi dei mesi e la data, come pure i titoli onorifici, sono in ebraico.

- | | | |
|----|---|---------------------------|
| 1. | 13 di Tebe(t), anno 5.201, | לג טבות שנת האר |
| 2. | 17 Dicembre. | יז דגימבר |
| 3. | Contratto fra me e R(abbi) Ya'aqob | קונטראט ביני וביין ר יעקב |
| 4. | ... tutto/a questo/a ... in 37 | כל די אסטויטא בלז |
| 5. | ... ? mil)le; e ancora il tre di 'Iyyār | ף ואיצ' בתלת אייאר |
| 6. | ... la somma dell'indizione(?) XIII. | גומלת חוא יג |

1. - טבת : Tebet, decimo mese del calendario ebraico (dicembre-gennaio);
 - שנת : « anno » in ebraico; st. costruito;
 - האר : anno « 5.201 » dalla creazione del mondo, corrispondente al 1.441 del calendario giuliano; il 1448 è l'anno dell'intera pratica, contenuta nel fascicolo;
2. - דגימבר : sicil. *dicèmburu* « dicembre »; il ג rende il suono č;
 - קונטראט : sicil. *contràttu* « contratto », che in questi documenti si alterna all'arabo عَقْد (cf. 7,1);
 - ביני וביין : « tra me e tra... »;
 - ר : abbreviazione dell'ebr. רבי « Rabbi »;
4. - די : aggettivo dimostrativo, usato con nomi maschili e femminili;
 - אסטויטא : l'identificazione della quarta lettera è dubbia: può intendersi almeno come *nun* o come *waw*; l'insieme delle sette consonanti può rappresentare la traslitterazione di una parola siciliana di identificazione difficile;
5. - אַל : la lettura אַל « [mil]le » è ipotetica;
 - איצ' : « di nuovo, ancora, anche, pure »; il šade è contrassegnato da un puntino: va letto d;
 - אייאר : 'Iyyār, secondo mese del calendario ebraico, scritto ordinariamente איר;
6. - גומלת : גומלת allo stato costruito, « somma di... »;
 - חוא : il contesto esige il senso di « indizione »; il vocabolo, se è ben trascritto, ci è ignoto.

9. 19 agosto 1460, ind. VIII.

C.P. vol. 2784, fasc. 40.

Ricevuta fatta da Pino Battaglia. Cola La Motta di Pollina (Palermo) ha fornito ferro spagnolo (verghe 87, pari a cantari 9 e rotoli 73) per il prezzo di onces 5,16. Filippo Maiuri è il procuratore di Nicola La Motta.

- | | | |
|--|-----------------------|----|
| 1. <i>La copia della pòtisa</i> | אל קופיה בתע אל פותסה | 1. |
| 2. <i>di Pinu Battaglia e di Filippu</i> | בתע פינו בתאייה ופליף | 2. |
| 3. <i>Maiuri.</i> | מיור | 3. |

1. - קופיה: sicil. *copia*, come al 3,1;
- בתע: variante comune di מתע: cf. 1;
- פותסה: sicil. *pòtisa* (« polizza ») con sostituzione della sorda -t- alla sonora -d- (cf. *hatāš* per *hadāš* al 7,3); la resa in caratteri ebraici, rispetto al 6b, comporta anche il *samek* in cambio del *šade* per -s- siciliana;
2. - פינו בתאייה: *Pinu Battaglia*: notare la resa di -glia con -ייה-;
3. - פליף מיור: *Filippu Maiuri*.

10 - 14.

I numm. 10.11.12.13.14 sono relativi allo stesso argomento. Gabriele de Medico, giudeo, deve onces due all'anno al Monastero benedettino di *S. Maria degli Angeli*, sito nella contrada di *Baida* (Palermo), in conto di *censo* su un giardino con vigna, alberi, ecc. I rapporti con i giudei sono curati dall'*Abbate* di detto Monastero, detto anche di *S. Giovanni* di *Baida*.

10. 1 aprile 1471, ind. IV.

C.P. vol. 6, fasc. 31.

קופייה מתע אל בוסתאן מתע סאן גיואן די ביצה
Copia relativa al giardino di San Giovanni di Baida.

- קופייה: sicil. *copia* (cf. 3,1; 9,1), trascritto con due *yod*;
- מתע: cf. 1;
- בוסתאן: *بُستان* « giardino », in Sicilia sempre nel senso di « vigneto », « frutteto » ecc., spesso recintato;

- סאן גיואן: sicil. *San Giuànni*;
- די ביצה: sicil. *di Bàida*; *Bàida* in Sicilia e *Albaida* nella Penisola Iberica sono dei toponimi di origine araba: *الْبَيْضَاء* « la bianca »; non sempre però gli annotatori giudei di queste carte tenevano conto di questa etimologia (cf. 11,2).

11. 1 aprile 1471, ind. IV.

C.P. vol. 6, fasc. 31.

קופייה מתע אל ראנדיטי אן לונא יקבל לאבאט
מתע באיצה חול ד

1. *Copia relativa alle rendite, che dobbiamo far pervenire all'Abbate*
2. *di Baida. Indizione IV.*

1. קופייה: sicil. *copia*, come al 10;
- מתע: come al num. 1;
- אל ראנדיטי: sicil. *renditi*, preceduto dall'art. arabo; notare la -e- resa con *alef* e la -t- resa con *tet*;
- אן: *אן*, sostituisce il pronome relativo *אלדי*;
- לונא יקבל: « che dobbiamo far pervenire »; come al 4,2, l'idea del « dovere » e della « necessità » è espressa col pronome personale al dativo (qui « a noi ») e il verbo all'imperfetto impersonale (qui « è ricevuto »): « che - a noi - è ricevuto »; mentre al 4,2 si usa il relativo *אלדי*, qui si usa la particella *אן*;
- אבאט: sicil. *Abbàti* « Abbate »;
2. - באיצה: *Baida*, con un *alef* « mater lectionis » per -a-, e una lettera, che scende sotto il rigo, da non prendere in considerazione (*lapsus?*);
- חול: « indizione », come al 6,2;
- ד: « 4 »; il puntino, che precede il *dalet*, non pare avere valore grafico; se lo avesse, dovremmo leggere ד̣ e tradurre « 14 », posticipando la datazione.

12. 24 gennaio 1478, ind. XII.

C.P. vol. 6, fasc. 31.

פודסה מתע אלגינואן פי אוקיתין מתע אלגואנס
מתע ציצה עלה חול יב מכלס

1. *Pòdisa del giardino, per once due, del censo*
2. *di Zisa, per l'indizione XII. Pagato.*

1. - פודסה: sicil. *pòdisa*, come al 6b; l'-s- però è resa con *samek* invece che con *šade* (cf. anche 9,1);
- מתע: come al num. 1;
- גינאן: «giardino»; la lettera ך facilita la lettura *ġinān* (جِنَان), che è sinonimo di *bustān* (cf. 10);
- אוקיתין: «due once», duale di אוקיה (cf. 7,7);
- אלגנאנס: leggere *alinčensu* e intendere *al* articolo arabo, e *incensu* sicil. antico per «censo»; notare che ך vale č (parola non semitica), e א è usata per il suono -è-. L'adozione di questo termine siciliano (*incensu*) da parte degli Ebrei di Sicilia nel loro linguaggio ordinario era conosciuta dalla lapide giudeo-araba di Taormina del 1450 (oggi al Museo Nazionale di Messina), che alla riga ottava presenta appunto לאנינס, con evidenti variazioni ortografiche;
2. - ציצה: la lettura nell'originale non è chiara; dopo la terza lettera è presente altro segno, che forse è da trascurare (*lapsus*?); si trascrive e si legge *Šiša*, tenendo conto del testo siciliano, che parla di «Zisi lu Medicu», «Zisa lu Medicu», erede del fu Gabriele lu Medicu;
- עלה: preposizione على, scritta foneticamente con *he* invece di *yod* per leggere 'alā;
- חוול: «indizione», come al 6,2; 11,2 (con due *waw* per indicare il dittongo -aw-);
- מכלס: «pagato»; כ qui vale *h*, ס è una variante fonetica di צ; مخلص partic. m.s. di خالص II «pagare», ecc.

13. 8 novembre 1479, ind. XIII.

C.P. vol. 6, fasc. 31.

1. *Pòdisa relativa al censo del jardinu* פודסה מתע לובאן אלירדין 1.
2. *(o del giardino), che corrisponde in denaro* ואלגנאן אלדי ירוד לפיצה 2.
3. *a once due. Per l'indizione XII.* פי אוקיתין עלא חול יב 3.

1. - פודסה: sicil. *pòdisa*, come al 12,1 (cf. anche 6b);
- מתע: come al num. 1;

- לובאן: لُبَان vale «incenso»; l'estensore del testo, volendo tradurre in arabo il sicil. antico *incensu*, che valeva «incenso», ma anche «censo» (cf. 12,1 *אלגנאנס*), tradusse -equivocando- nel senso di «incenso», ma voleva dire «censo»; il sostantivo è in stato costruito;
- ירדין: sicil. *jardinu* «giardino»;
2. - ואלגנאן: «e del giardino» (meglio «ossia del giardino»); la parola *jardinu* del rigo precedente viene chiarita con parola araba, non però con *bustān*, come al 10, ma con il sinonimo *ġinān* del 12,1;
- ירוד: يَرُود imperfetto att. 3 m.s. di رَاد I;
- פיצה: con *mater lectionis* ך per *i*, e con segno diacritico sul *šade*: فِضَّة *fiḏḏa* «argento, moneta, denaro»;
3. - אוקיתין: «due once», duale di אוקיה (cf. 7,7; 12,1): qui con due *yod* finali, per indicare il dittongo del duale;
- עלא: prep. على, scritta foneticamente con *alef* invece di *yod* (cf. 12,2);
- חול: «indizione» (cf. 6,2; 11,2);
- יב: «12», forse errore per יג «13». Due *pòdise* (i numm. 12 e 13) per uno stesso anno sembra un fatto insolito; il testo parallelo sicil. parla di anno 1479, ind. XIII.

14. Senza data; l'ind. XIV ci porta al 1481.

C.P. vol. 6, fasc. 31.

1. פודסה מתע לנגאנץ מתע ביצה פי אוקיתין אן
2. נכלסו עלה אלבוסתאן מתע חול יד

1. *Pòdisa relativa al censo di Baida, per once due, che*
2. *noi paghiamo sul giardino. Per l'indizione XIV.*

1. - פודסה: sicil. antico *pòdisa* (come 12,1; 13,1);
- מתע: come al num. 1;
- לנגאנץ: leggere *l'incensu* e intendere il sicil. antico *incensu* («censo»), preceduto dall'art. *lu* apostrofato; cf. 12,1 anche per lo scambio ס/צ nella sillaba finale;
- אוקיתין: «once due», duale di אוקיה (cf. 7,7; 12,1): scambio ט/ת;
- אן: sostituisce il pronome relativo (cf. 11,1);
2. - נכלסו: «noi paghiamo»; imperfetto 1 pl. di خالص II, con morfologia occi-

- dentale: prefisso *n-* alla 1 s., prefisso *n-* e suffisso *-u* per la 1 pl. Lo stesso verbo del 12,2, con lo stesso scambio *š/s*⁵;
- עלה: la prep. *على*, scritta foneticamente (come 12,2; 13,3);
 - בוסתאן: *بُستَان* « giardino » (cf. 10);
 - חול: « indizione » (cf. 6,2; 11,2; 13,3).

15. 8 luglio 1479, ind. XII.

Archivio di Stato di Palermo, Notaro Pietro Tagliante, Registro 1175, allegato tra i fogli 336 e 337.

Inventario dotale (כתובה). Pubblicato: H. Bresc-Sch. D. Goitein, *Un inventaire dotal de Juifs siciliens (1479)*, in « Mélanges de l'Ecole Française de Rome », 82 (1970), pp. 903-917. I trentotto righe, di cui costa l'inventario della sposa, sono spesso di lettura e interpretazione difficili: lo dichiarano onestamente gli editori. Qua e là qualche progresso di lettura è stato raggiunto, ma parecchi sono ancora i punti oscuri. Non si pubblica, in attesa del *corpus* completo.

16-22.

I numm. 16-22 sono relativi allo stesso argomento. Constano di un testo, che vale come indicazione generale di contenuto del fascicolo (num. 16); di cinque allegati, conservati in buste (numm. 17-21), e di una serie di conti, distribuiti in sette pagine (num. 22).

16. 13 aprile 1480, ind. XIV⁶.

C.P. vol. 6, fasc. 18.

- | | | |
|--|---------------------------|----|
| 1. <i>La copia di Azzara</i> | אל קפייה מטע אזאר אלכבירה | 1. |
| 2. <i>la quale fu fatta da notaro Antoni</i> | אלדי כנת מטע נוטר אנטון | 2. |
| 3. <i>Candila.</i> | קנדילה | 3. |

⁵ La prima p. s. dell'imperfetto con prefisso *n-* è documentato due volte a Siracusa, in documento giudeo-arabo, già nel 1187: cf. S. Cusa, *I diplomi greci ed arabi di Sicilia*, Palermo 1868-1882; vol. I, p. 475 (tav. V), terzo rigo: *מא נקד ... נועטכם* « non posso ... darvi ».

⁶ L'indizione dovrebbe essere XIII (dal settembre 1479 all'agosto 1480).

1. קפייה: sicil. *copia*, come 3,1; 9,1, ma con due *yod* (come al 10), e senza *waw* alla prima sillaba;
- מטע: la frequentissima particella *متاع* (cf. num. 1), qui e nel rigo seguente scritta con *tet* invece che con *taw*;
- אזאר: *Azzara*, nome di origine ebraica (vezzeggiativo di אלעזר), tuttora in uso come cognome in Sicilia (la grafia ufficiale esige doppia *zeta*); lo scriba lo ha reso graficamente senza 'ayn iniziale, come lo si udiva pronunciare a Palermo (cf. però 25,2);
- אלכבירה: letteralmente « la Grande » *الكبيرة*; se è attribuito di Azzara, non concorda il femminile; dalle notizie, che dà il fascicolo, non si ricava nulla che sia di aiuto per l'interpretazione;
2. אלדי: pron. relativo;
- כנת: *كانت* qui « fu fatta »; cf. 7,5, dove è scritto *כנית* (*kanit*);
- מטע: come al rigo precedente; qui indica - come pare - il complemento di agente;
- 2-3 - נוטר אנטון קנדילה: sicil. *notaru Antòni Candila*. Da documento coevo si rileva che « notaru Antoni Candila » negli anni 1442-1444 abitava nel quartiere del Cassaro, nel cortile di fronte alla Chiesa di S. Caterina 7.

17. Data approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18, allegato 1.

- | | | |
|------------------------------|-------------|----|
| 1. <i>La pòdisa</i> | אל פצסה | 1. |
| 2. <i>di Matteu</i> | מטע מטו | 2. |
| 3. <i>Lanzirottù, per</i> | לנסרוט לאאן | 3. |
| 4. <i>16 tari, grani 10.</i> | 16 יר 10 | 4. |

1. פצסה: sicil. antico *pòdisa*; l'ortografia rende il *d* siciliano con *šade* munito di segno diacritico, da pronunciare quindi *d* (per una diversa grafia cf. 6b; 12,1; 9,1);
2. - מטע: per *מתע*, come al 16,1.2;

⁷ Cf. A. Giuffrida, « *Lu quarteri di lu Cassaru* » - Note sul quartiere del Cassaro a Palermo nella prima metà del sec. XV, in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 83 (1971), p. 469.

2-3. - מטו לנסרוט: *Matteu Lanziròttu*; nei testi siciliani è detto ora *Mattheu di Lanziròttu* ora *Mattheu di Lanczilòttu*;

3. - לאאן: l'arabo لَانْ *la-inna* o لِانْ *li-an*?

4. - יר רר: «16 tari»; רר abbrev. corsiva di רובעי, come al 4,1;

- L: «10 (grani)»; il «grano», che era la ventesima parte del tari, in questi documenti, prodotti da Ebrei in Sicilia, viene indicato con un puntino (·); «grani 5» con cinque puntini posti in linea verticale leggermente obliqua, e saldati insieme in modo da formare la linea l; «grani 10» con la linea precedente (l) saldata al vertice inferiore ad altra linea, più breve, dello stesso valore, che corre in senso orizzontale (L), cioè «5 + 5». È un sistema originale, che rende inutile esprimere graficamente il termine *grano*.

18. Data approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18; allegato 2. [Tav. I a].

1. *La pòdisa di Matteu Lanziròttu* אל פוצס מטע מתיו לנסרוט 1.
2. *per 23 tari, riguardo all'Ospedale.* מן כג רר מטע לספטל 2.

1. - פוצס: ancora altra grafia per *pòdisa* (cf. 17,1), con la caduta dell'*he* finale, dovuta a un *lapsus*;

- מטע: per מתע, come a 16,1.2; 17,2;

- מתיו לנסרוט: *Matteu Lanziròttu* come al num. precedente; in מתיו, scritto col *taw*, è aggiunto un *yod* per indicare la vocale *e*;

2. - רר: abbrev. corsiva per רובעי «tari» (cf. 4,1; 17,4);

- לספטל: sicil. «lu Hospitali» («l'Ospedale»), che veniva e viene pronunciato *lu-spitàli*; si tratta di «lu Hospitali magno novo» di Palermo (Palazzo Sclafani), cui spettava l'annuo censo per l'affitto di una casa nel quartiere della Kalsa.

19. Data approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18; allegato 3.

Il documento ci è pervenuto in due frammenti, che rappresentano due strisce

lateralì: manca la striscia mediana. Il testo quindi non è continuo: le lacune si possono colmare solo in parte.

1. אל פוצססה מתוע מטיו לנסרוט
2. מן חוול אלדיו עטייט לליליס
3. מן גיהות [-----] יה רר

1. *La pòdi[sa d]i Matteu Lanziròttu*

2. *per l'indizio[ne la quale] fu data all'illus(trissimo)*

3. *per par[te di]----- 18 tari.*

1. - פוצססה: sicil. antico *pòdisa*; cf. 17,1 e 18,1;

- מטיו לנסרוט: sicil. *Matteu Lanziròttu*, come 17,2-3; 18,1;

2. - חוול: «indizione», come al 6,2;

- עטייט: forma più corretta عطيت «fu data», perf. passivo 3 f. s. di عطي I «dare»;

- לליליס: pron. *li-l'illus(trissimu)*, dove *li-* è la prepos. araba che vale «a», *l'* è l'articolo sicil. apostrofato, e *Illus.mu* è un titolo di onore, che però non trova riscontro nei testi paralleli in siciliano: piuttosto si trova «nobilem dominum» (cf. 44,2), che quanto al senso è equivalente;

3. - גיהות: restituzione sicura (s'incontra altrove in tutte lettere: 34,2; 50,2), من جهة «da parte di...»; notare la *mater lectionis yod* per una vocale breve, come spesso in questi testi;

- רר: abbrev. corsiva di רובעי «tari» (cf. 4,1; 17,4; 18,2).

20. Data approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18; allegato 4 [Tav. I b].

1. *La pòdisa di* אל פוצסה מטע 1.
2. *Petru Lanziròttu.* פיטרו לנסרוט 2.

1. - פוצססה: sicil. antico *pòdisa* (cf. 17; 18; 19), scritto senza *samek (lapsus)*;
- מטע: per מתע (come al 16,1.2; 17,2; 18,1.2);

2. - פיטרו: sicil. *Pètru*, con *mater lectionis* ך per *e* e ך per *u*;

- לנסרוט - *Lanziròttu*, come ai numeri 17, 18, 19; fra *Petru* e *Lanziròttu* quattro lettere cancellate.

21. Data approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18; allegato 5 [Tav. II].

(cancellato)	רָו	ו	חול אול הַ פרבר	1.
	רָו	ו	-----	אול פרבר הַ חול	2.
	רָו	ו	-----	כַּה פרבר הַ חול	3.
	IL	ב	-----	כב מרס אבריר	4.
	רָו	ג	-----	יֵד אוטברו ביד אלכייט	5.
	רָו	יב	-----	כב מרס חול הַ	6.
				חול הַ	
	IL	רָו	-----	כֹּר גונייט אוצלֹו	7.
	רָו	י	-----	אוקייה ט	8.
	רָו	יב	-----	יֵד אוטבר חול ט	9.

- | | | | | |
|----|-----------------|--------------------|-------|---------------------|
| 1. | Indizione prima | 8 febbraio | | 6 tari (cancellato) |
| 2. | Primo febbraio | 8 indizione | ----- | 6 tari; |
| 3. | 28 febbraio | 8 indizione | ----- | 6 tari 8 grani; |
| 4. | 22 marzo-aprile | ----- | ----- | 2 (tari) 15 grani; |
| 5. | 14 ottobre | per mano del sarto | ----- | 3 tari; |
| 6. | 22 marzo | indizione 8 | ----- | 12 tari; |
| | | indizione 8 | | |
| 7. | 26 luglio | ha ricevuto | ----- | 8 tari 15 grani; |
| 8. | 26 settembre | indizione 9 | ----- | oncia una 10 tari; |
| 9. | 14 ottobre | indizione 9 | ----- | 12 tari. |

1. Cancellato tutto il rigo, perché scritto male; la dizione esatta è al secondo rigo;

2-9. I nomi dei mesi sono quelli del calendario occidentale latino; sono trascritti secondo la varietà siciliana: פרבר, sicil. *frivàru*; מרס, sicil. *màrzu*; אבריר, sicil. *april* (ma qui sembra piuttosto una forma arabizzata: cf. Cusa, *op. cit.*, p. 46); גונייט, sicil. *giugnèttu* («luglio»); סטנבר, sicil. *sittèmbro*; אוטברו, sicil. *ottùbru*;

2-9. L'ammontare del denaro pagato è espresso in once, tari e grani. Il tari è indicato sempre con רָו, abbreviazione corsiva di רובעי, eccetto alla riga quarta, dove si ha il solo numero; i grani sono indicati col sistema dei puntini e delle linee verticali e orizzontali: «8 grani» alla riga 3 (cioè 5+1+1+1), e «15 grani» alle righe 4 e 7 (cioè 5+5+5) (cf. 17,4);

2-9. L'enumerazione dei mesi è irregolare; ce ne sfugge il motivo. L'indizione è sempre notata, eccetto alle righe 4 e 5; alla riga 7 era stata dimenticata e fu aggiunta nello spazio interlineare tra le righe 6-7; i mesi con l'indizione VIII (fino ad agosto) e IX (da settembre a dicembre, secondo l'uso bizantino) ci portano - quanto alla data di pagamento - all'anno 1475;

2. - אול: «primo»;

4-5. Nello spazio tra la riga 4 e 5, all'inizio del rigo, si hanno due lettere cancellate: נו, *no-*, probabilmente inizio del mese «novembru», che non fu scritto;

5. - אול: «per mano del sarto» (כ qui vale *h*);

7. - אוצלֹו: contrazione di אוצל לו, nesso documentato più volte, nella forma sciolta e nella forma contratta, al num. 5 (la bilingue arabo-sicula), dove si ha pure l'equivalenza אוצלי/*richippi* (leggi *ričippi*), cioè «ho ricevuto»; va spiegato come וַصَّلَ IV «fare arrivare, far giungere, far pervenire», perf. pass. impersonale: «gli è stato fatto pervenire»;

8. - אוקייה: altro modo di scrivere «oncia» (cf. 7,3).

22. Datazione approssimativa: intorno al 1478-79.

C.P. vol. 6, fasc. 18.

Serie di conti in siciliano, con datazione di mese e indizione; l'ammontare del pagamento è messo in evidenza al margine destro in siciliano e al margine sinistro in giudeo-arabo. Le pagine, che presentano questa particolarità, sono sette.

1 pag.: A li 21 di lu dittu	tari dui	2	ב
A li 18 di gin(n)aru	unczi tri	3	ג אוק
A li 20 di agustu, 6 ind.	tari sey	6	ו רָו
2 pag.: A di vj di frivaru, 9 ind.	tari quattru et grana x		ד ל
Item	tari	3	ג רָו
3 pag.: Item	tari xj		יא רָו
Item	tari xv		ט טו רָו ⁸

⁸ Il primo ט è scritto sopra il numero טו: forse *lapsus*, senza valore numerico.

	<i>A di primo mensis decembris</i>	<i>tari xvij</i>	יה רר
	<i>appari per una pòdisa</i>		מן אלפוצ(ס)ה
	<i>Item unczi iij</i>		ג אוק
	<i>Item unczi x</i>		י אוק
4 pag.:	<i>tari iij</i>		ג רר
	<i>A li xxij di marzu viij ind. tari xij</i>		יב רר
	<i>A li xxvj di jumgnèttu viij ind. tari iv grana x</i>		ד ל
	<i>A li xxvj di jumgnèttu viij ind. uncza 1 tari dechi</i>		אק י רר ⁹
	<i>A li xiiij di noembru viij ind. tari dudichi</i>		יב רר
5 pag.:	<i>A li 21 di dichembru viij ind. uncza 1 tari ij grana x</i>		אק ב ל ⁹
	<i>A di x di marczu tari sey</i>		ו רר
	<i>A di xvij di jumgnèttu grana x</i>		ל
	<i>A li xj di siptembru tari vintisepti 27</i>		כז רר
6 pag.:	<i>A li xxiiij di noembru uncza 1 tari iij</i>		אק ד ר ⁹
	<i>Eodem die tari iij 3</i>		ג רר
7 pag.:	<i>A lu primu di frivaru viij ind. tari sey</i>		ו רר
	<i>A li xxvij di frivaru viij ind. tari sey</i>		ו רר
	<i>A li xxij di marczu tari ij grana xv</i>		ב ll

23. 29 dicembre 1479, ind. XIII.

C.P. vol. 6, fasc. 27.

Jacu Susi, di Cammarata, confessa di dover dare once 15 a suo genero Achiva Balbu, di Palermo, quale somma restante di once 20, dovutegli per dote matrimoniale.

Copia di notaro Antoni Bonafidi. קפייה בתע נתיר אתין בנפידא

- L'uso delle « matres lectionis » di questo scriba è fantastico: non sembra obbedire a regola alcuna;
- קפייה: sicil. *còpia*, con due *yod* e senza *waw*, come in 16,1;
- בתע: variante di מתע, come in 9,1.2;
- נתיר: sicil. *notàru*, *yod* « mater lect. » per *a!*;

⁹ Nell'originale si ha per « oncia » la fusione grafica *alef-qof*; cercando di imitare lo scriba ebreo, trascriviamo con un *alef* sopra un *qof*.

- אתין: sicil. *Antòni*, col *nun* assimilato al *t* seguente (*Attòni*), e con *o* indicato da *yod*;

- בנפידא: sicil. *Bonafidi* (oggi « Bonafede »), con *alef* finale ad indicare una *-i*.

24. 16 gennaio 1480, ind. XIII.

C.P. vol. 6, fasc. 27 [Tav. III a].

La stessa pratica del numero precedente. Achiva Balbu dà quietanza a suo suocero Jacu Susi della somma dovutagli pel matrimonio.

- | | |
|---------------------------------|-------------------------|
| 1. Il contratto di quietanza di | אל עקיד בתע קויתציה בתע |
| 2. 'Aqiba ed Eva, sua moglie, | עקיבא וחוא מוירתוי |
| 3. fatta nella Città. | מעמולא פי אל מידנא |

Lo scriba sembra lo stesso del documento precedente (num. 23); oltre ad una certa somiglianza di *ductus* calligrafico, depone in questo senso un uso ancor più fantastico delle « matres lectionis ».

- עקיד: « contratto » (cf. 7,1); la « mat. lect. » *yod* dopo il *qof* farebbe pensare ad una pronuncia occidentale con lo spostamento di accento sull'ultima sillaba;
- בתע: per מתע, come in 23;
- קויתציה: *quietàššia* per sicil. *quietànzia*, con assimilazione *nš > šš*;
- עקיבא: 'Aqiba, nome ebraico abbastanza comune; il testo sicil. legge *Achiva*;
- חוא: si potrebbe trascrivere anche חנא e leggere *Hanna*, cioè *Anna*; la lettura proposta riposa sulla trascrizione del testo siciliano, che legge *Chava*, cioè *Eva*;
- מוירתוי: la lettura è *mort-u*, e poteva bastare una scrittura מורתו, senza i due *yod*; abbiamo il comune arabo مَرَّة « moglie » con vocalismo occidentale -o- (piuttosto che -a-), e suffisso pronominale di 3 m. singolare (scritto וי);
- מעמולא: « fatta », part. passivo f.s. di עמל I « fare » (ancora il nesso וי, e א per la desinenza femm.); concorda piuttosto con « quietanza » (femm.) che con « contratto » (maschile);
- מידנא: مدينة « città », qui la capitale del Regno, cioè Palermo; l'inizio מי- me- indica una pronuncia « medina ».

25. 22 dicembre 1480, ind. XIV.

C.P. vol. 5, fasc. 10 [Tav. III b].

Cedola relativa alla controversia tra Mussuto de Guillelmo e Siminto Taguill, procuratore di Efraim Azzara (erede del fu Salomone Azzara), a causa di una vendita di panni per once 25.

1. סיטלא קונדנטורייא אלדי בעת לסמנטוב טויל
 2. פרקרטור מתע אפריים עזר כה אוקייה מקבולה
 3. פי כב דיגנבר חול יד

1. *Cedola condannatoria, che fu inviata a Simintòb Tawil,*
 2. *procuratore di Efraim Azzara; 25 once, ricevute*
 3. *il 22 dicembre, indizione XIV.*

1. - סיטלא: sicil. antico *sètula* («cedola»), per cui cf. 6,1 (סיטולא);
 - קונדנטורייא: sicil. *condennatòria* (l'ortografia medievale esige *condempnatòria*);
 - בעת: «fu inviata, spedita», perf. passivo 3 f.s. di *بَعَثَ* «spedire»;
 - סמנטוב: l'ebraico *סמן טוב* «segno buono» (nome di persona, che vale «buon augurio»), pronunciato *Simintob*; in Sicilia appare trascritto, o meglio adattato, in *Siminto* o *Minto* (con caduta del *-b* finale, poco siciliano)¹⁰; nelle isole maltesi ancor oggi è usato come cognome nella forma *Mintoff* (con caduta della sillaba iniziale *Si-*, e riduzione comune di *-b* finale in *-ff*);
 - טויל: *طويل* «(il) Lungo»; nel fascicolo la pronuncia è romanizzata *Taguill*, mentre altre volte si ha *Taguili*; in traduzione greca - nei documenti dell'epoca normanno-sveva - si trova *Μακρή-Μακρής* (*Macri-s*), in traduzione siciliana «lu Longu»: l'uno e l'altro si continua nei cognomi attuali di *Macri-Magri* e *Longo*;
 2. - פרקרטור: sicil. *procuratùri*; la pronuncia - come risulta dal 34,1; 35,1 - era *purcuratùri*, in omaggio alla nota legge fonetica per cui una parola semitica non può cominciare per più di una consonante;
 - מתע: come al num. 1;

¹⁰ Cf. testo in volgare, parallelo a questo doc. num. 25 («Siminto Taguill»); H. Bresc, *Livre et société en Sicile (1299-1499)*, Palermo 1971: p. 168, n. 81 («Minto Allul»), p. 178, n. 100 («Siminto Minzil»); I.B.-G. La Gumina, *Codice diplomatico dei Giudei di Sicilia*, Palermo 1884-1895, I, p. 560 («Minto Chirchena»).

- אפריים עזר: *Efraim Azzara*; in *עזר* la grafia è corretta, mentre al 16,1 abbiamo incontrato *אזאר*;
 - אוקייה: comune per «oncia»; cf. 21,8;
 - מקבולה: «ricevute» (concorda con *אוקייה* al singolare), part. passivo f.s. di *قَبِلَ* I «ricevere», lo stesso verbo di 4 e 11; al 6,1 *מקבולא*;
 3. - דיגנבר: sicil. *dicembru*; *ג* rende *č*, come altrove; cf. 8,2;
 - חול: «indizione» (cf. 6,1).

26. 6 giugno 1481, ind. XIV.

C.P. vol. 5, fasc. 10 [Tav. III c].

Lo stesso argomento del numero precedente: si tratta dello stesso fascicolo. Attestato del banco di Antonio La Crapuna.

1. *Copia de* קופיא מטע 1.
 2. *il Banco.* אל בנק 2.

1. - קופיא: sicil. *còpia*; cf. 1;
 - מטע: per מתע; cf. 16,1.2; 18,1.2; 20,1;
 2. - בנק: sicil. *bancu* («istituto di credito»); la stessa grafia è oggi ufficiale in ebraico moderno, mentre l'arabo usa *بنك*; un derivato *בנקל* troveremo al 37,1.

27. 13 marzo 1481, ind. XV¹¹.

C.P. vol. 8, fasc. 28.

Copia, estratta dagli atti del notaro Domenico di Leo, relativa alla transazione - fatta alla presenza di Giovanni de Pace, Commissario della M.R.C. - tra Salomone Russo, giudeo di Palermo, e gli eredi di Salomone de Anello, giudeo di Agrigento, per un debito valutato in once 30, da pagare in più rate.

Copia di Giovanni di Pace. קופיה מתע גואן דיפאגה

- קופיה: sicil. *còpia*, cf. 3,1; 9,1;

¹¹ L'indizione dovrebbe essere XIV (dal settembre 1480 all'agosto 1481).

- מתע: come al num. 1;
- גואן: sicil. *Giùanni*, come in 10;
- דיפאנה: sicil. *di Paci* (cognome); ך rende il suono č.

28. 13 marzo 1481, ind. XV.

C.P. vol. 8, fasc. 28.

La stessa pagina del num. precedente. Trascrizione, poi cancellata, in lettere ebraiche dell'operazione matematica (divisione?), posta sul margine sinistro del documento, rivolta ad accertare l'ammontare delle rate.

- | | |
|----------------------------------|-------------------|
| 1. 2 maggio: | ב מייה 1. |
| 2. 3 maggio: 66 (once), 20 tari; | ג מייה סו כ רו 2. |
| 3. 4 maggio: 6 (once), 2 tari. | ד מייה א ב רו 3. |

- מייה: sicil. *maju* « maggio »; la vocale finale è resa con ה.

2-3. - רו: abbrev. corsiva di רובעי « tari »;

3. - ך: « 6 (once) », lettura dubbia, che si appoggia sulla numerazione-operazione in cifre arabiche, posta al margine superiore sinistro della pagina.

29. 24 aprile 1481, ind. XIV.

C.P. vol. 2784, fasc. 6.

Testamento di Pasquale Sacerdote, cittadino di Palermo, che nomina erede universale Giuda Sacerdote, Agnese moglie di Muxa Mira, e Xanna vedova di Israele Chamūt.

- | | |
|--|-------------------------|
| 1. <i>Il testamento di Mira.</i> | אלטיסטאמיטו בטע מירא 1. |
| 2. <i>Duplicato (?) fu fatto per sua moglie.</i> | עיאד כאן למורטו 2. |

1. טיטאמיטו: sicil. *tistamèntu* « testamento », pronunciato *tistamèttu* (con assimilazione -nt- > -tt-; lo stesso fenomeno in 23; 24,1);

- בטע: per בתע (9,1.2; 23; 24,1.1), che è variante di מתע (num. 1);

2. - עיאד: lettura certa, عياد « ricorrenza, ripetizione »; qui « duplicato » (?);

- כאן: كان « fu fatto/a »;

- מורטו: leggi *mort-u*: il comune مَرّة « moglie », con scambio t/t, e con voca-

lismo -o- per -a- (occidentale); suffisso pronominale 3 m.s. in w: « sua moglie » (cf. 24,2 con grafia diversa).

30. 18 luglio 1482, ind. XV.

C.P. vol. 2784, fasc. 6.

È la stessa pratica del numero precedente (num. 29).

- | | |
|---|-------------------------------|
| 1. <i>Il contratto di Giuda,</i> | אלקונטרט בטע יהודה 1. |
| 2. ? il qua]le e e il quale | ? אלזדי אקיטר וליביר ואלדי 2. |
| 3. <i>deve dare 16 once.</i> | ענדו יועטי יד וקיייה 3. |

1. - קונטרט: sicil. *contràttu* « contratto »; cf. 8,3, dove la stessa parola è resa con קונטראט;

- בטע: come a 29,1;

- יהודה: grafia ebraica: « Giuda »;

2. - La prima parola è forse אלדי (pron. rel.); la seconda e la terza parola sono state trascritte (con qualche incertezza per le tre lettere rese come *yod*), ma non se ne dà la traduzione; la quarta אלדי è ancora pronome relativo;

3. - ענדו יועטי: « deve dare »; altro modo di rendere l'idea del « dovere » e della « necessità »; il primo modo, più frequente, è stato esposto a proposito di 4,2 e 11,1 (si trova anche in 5,3); qui è espresso colla prepos. ענד (ענד) seguita dal pronome personale (qui 3 m.s.): « presso di lui », e dal verbo all'imperfetto (יועטי): « egli dà »; quindi « presso di lui - egli dà »;

- וקיייה: « oncia », grafia unica, con omissione (*lapsus*?) dell'*alef* iniziale; cf. 21,8; 25,2.

31. 9 maggio 1482, ind. XV.

C.P. vol. 7, fasc. 30.

Contratto fra Azzara Taguill e suo fratello Siminto da un lato, e Abramo Xifuni, loro suocero dall'altro, per il prestito di once 10. A garanzia e scomputo del prestito, i due fratelli danno al suocero « omnes fructus, introytus et proventus » di una bottega, posta nel quartiere Conceria in contrada Lattarini (*al-'attārīn*).

1. קופייה עקד בתע אלעזר טויל
 2. וסימן טוב אכיה פי עשר אוואק
 3. א רֹ ממסוך תרא אל האנות לילי

1. *Copia del contratto di 'El'azar Tawil*
 2. *e Sîmin-Tôb, suo fratello, per dieci once.*
 3. *Tari uno preso nella bottega dell'illus(trissimo).*

1. - קופייה: sicil. *còpia*; cf. 10; 11,1;
 - עקד: عقد « contratto », come ai numm. 7,1; 24,1;
 - בתע: variante di מתע (cf. 9,1.2; 23);
 - אלעזר: 'El'azar, la forma completa del nome, che ordinariamente veniva abbreviato in עזר 'Azar, e in Sicilia veniva pronunciato *Azzàra* (con desinenza di obbligo in vocale);
 - טויל: « il lungo », lo stesso cognome, o soprannome, incontrato al 25,1;
 2. - סימן טוב: *Sîmin-Tôb*, lo stesso nome, incontrato al 25,1 (« segno buono », « buon augurio »), qui considerato ancora nelle due componenti staccate, con *yod mater lectionis* per *-i-*;
 - אכיה: أخيه « suo fratello »;
 - עשר: عشر « dieci »;
 - אוואק: 'awwāq, pl. di אוקייה; scritto אוק in 4,1; 22,1.3.3;
 3. - רֹ: abbrev. corsiva di רובעי « tari » (cf. 4,1);
 - ממסוך: « preso »; il punto, che completa la lettera *kaf*, è un segno diacritico, che lo distingue dal *dalet* e dal *qof*; part. passivo m.s. di مَسَكَ I « prendere, prelevare »;
 - תרא: ترا; secondo la morfologia è voce del verbo رأى I « guardare, vedere », indic. imperf.: « tu vedi »; il senso reale sembra non possa essere altro che « in », cioè quello di una preposizione che indica il luogo. È noto che in alcuni dialetti del Magreb l'imperativo *rā*, seguito dal pronome person. suffisso, serve a formare il verbo « essere »: *rani* « eccomi », cioè « io sono »; *rak* « eccoti », « tu sei », *rana* « eccoci », « noi siamo », ecc.; talvolta si adopera lo stesso verbo, ma nella forma *t(e)rā*, lett. « tu vedi »: *t(e)rani* « tu mi vedi », cioè « io sono »¹². In Sicilia abbiamo documentato l'uso di *rā* e di *t(e)rā*, ma nel senso di « in », e con l'articolo « nel/la/gli/le ».

¹² Per il tripolino cf. il « Poliglotta Moderno-Lingua Araba », Milano (Sanzogno) 1939, pp. 94-99.

Il primo caso si ha nella lapide giudeo-araba (1450) di Taormina (citata 12,1), attualmente al Museo Nazionale di Messina; nell'ultima riga si legge: כאן דאלך רא שהר שתשרי « questo avvenne nel mese di Tishri »; il secondo caso è quello del presente documento: תרא אלהאנות « nella bottega »;
 - חנות: « bottega »;
 - לילי: pronunziare « l'illus(trissimu) »; il primo *lamed* è l'art. sicil. apostrofato, il resto è abbreviazione del titolo onorifico; lo stesso che abbiamo trovato al 19,2 (ליליס « all'illustrissimo »).

32-38.

I sei numeri 32-37 si riferiscono ai rapporti della comunità ebraica di Palermo con la « Mansio Clericorum », i Cavalieri dell'Ordine Teutonico, legati alla Basilica della SS.ma Trinità, detta appunto « la Magione »: gli uni e gli altri alla fine del loro soggiorno nella Capitale; nel 1492 saranno espulsi gli Ebrei da tutti i domini spagnoli, e nello stesso anno l'ultimo « comandante » Enrico Hoemeister rinunzierà diplomaticamente alla Magione, che sarà avviata ad altri destini.

Questi documenti, tra i più significativi della presente raccolta, sono accompagnati da un testo siciliano più lungo, o meglio, sono la riduzione concettuale dei testi siciliani che li accompagnano; per questo motivo si considerano quasi-bilingui, e - quando utile - saranno dati gli uni e gli altri. Se il testo è perfettamente bilingue, verranno scritti in corsivo le parole della redazione siciliana, che hanno riscontro nella redazione ebraica.

32. 11 ottobre 1481, ind. XV.

C.P. vol. 9, fasc. 13, carta 14 verso [Tav. IV].

A. Testo siciliano. « Die xj octobris, xv ind., millesimo CCCCLXXXJ. Ego Rigus Homester, conmandaturi di la sacra Maxuni di Palermo, per la presenti faczu notu comu è statu fattu cunti finali cum l'areda di Muxa Xiffuni per tuttu l'anno xiiij indicionis proxime passati, tantu di la roba avuta di loru putiga, quantu etiam di dinari, li quali loru fichiri bonu per Mastru Petru di Fidiricu, corbiseru nostro. Confessu per la presenti, di li dicti annati passati per fina al l'anno xiiij indicionis passati inclusive, essiri pagati et interi satisfattu di lu in-

chensu di la sua potiga (sita et posita in quarterio Conczarie, in contrata di li Lat(t)erini, secus apotecam Benedicti Asseni ex una, et secus apotecam heredi magistri Peruchi lu medici cum dui intrati), la quali potiga è subiecta a la Maxuni in on/. ij tr/. xij, a pagari anno quolibet in la festa di la Trinitati ad tempus xxviii annorum. In cautela loru et nostra memoria fichi fari *quistà pòdiza*, subscripta manu mia propria, sigillata cum lo sigillo solito di la dicta sacra Maxuni.

(f.to) Rigo Homester, Conmandator
S(acre) M(ansionis) P(anormi) ».

B. Testo giudeo-arabo.

1. יָא אוטובר חוול טו אלף אורבעמייה וחד
2. ותמאנין תוחסבו מע אל מאגון עלי די אלפודסה
3. הום מכלצין עלי לנגינס מתע אל חנוט עלי
4. כולו חוול יד אלדי עבר יועני עלי חוול ט
5. חוול י חוול יא חוול יב חוול יג חוול יד
6. וכדליך הום מכלצין ביין רובה אן כאנו אכדו
7. מן אל חנוט ואיצי ו אווק יא רו ו אן כלץ
8. עלי יד מס פיטרו דיפיצריק מן כרי אל
9. חנוט אל מד אן כאן כיריהאלה אפריים

1. 11 ottobre, indizione 15, millequattrocento e uno
2. e ottanta. È stato fatto conto con la Magione sopra questa pòdiza:
3. questi sono pagati per il censo della bottega per
4. tutta l'indizione 14 che è passata; cioè per l'indizione 9,
5. indizione 10, indizione 11, indizione 12, indizione 13, indizione 14.
6. E così questi sono pagati con la roba, che hanno preso
7. dalla bottega. E inoltre 6 onces, 11 tari e grani 6, che sono stati pagati
8. per mano di Mas(tro) Pietro di Federico per affitto della
9. bottega sud(detta), che si era affittata Efraim.

1. - אוטובר: « ottobre », altra grafia del sicil. *octùbru* (cf. 6: אכתובר);
- חוול: « indizione », scritto altrove חול (cf. 12,2; 13,3; ecc.);
- אלף: ألف « mille »;
- אורבעמייה: « quattrocento »; il « quattro » è dato da אורבע, che va letto 'òrba', pronuncia occidentale del più comune 'àrba' (vocalismo -a- > -o-) e il « cento » da מייה;
- וחד: واحد « e uno »;

2. - ثمانين « ottanta »; תמאנין: תוחסבו: (tuḥūsibū) per تحوسبوا « sono stati fatti i conti », o « è stato fatto conto », perf. passivo 3 pl. di حَسَبَ VI « regolare i conti tra loro, contare, calcolare »;
- مع: مع « con »;
- מאגון: sicil. *Maciùmi* o *Maggiùmi* « Magione »; in grafia quattrocentesca *Maxùni* (cf. 32, A, testo siciliano)¹³; popolarmente *Mmaciùmi*;
- עלי: على « sopra, su », ecc.; altrove scritto foneticamente עלא (12,2) e עלא (13,3);
- די: aggett. dimostrativo, « questo/a »; cf. 8,4;
- פודסה: sicil. ant. *pòdisa* (cf. 12,1);
3. - הום: « essi », « questi »; pron. pers. 3. m. pl.; preceduto da ׀ in 4,1;
- מכלצין: « (sono) pagati »; part. passivo m. pl. di خالص II « pagare »; per grafia diversa (scambio -s/s) cf. 12,2; 14,2;
- לנגינס: sicil. antico *l'incensu* « il censo » (cf. 14,1: לנגאנין);
- חנוט: حانوت « bottega »; grafia corretta in 31,3;
4. - כולו: كله « tutto/a », riferito a « indizione » seguente;
- אלדי: pron. relativo;
- עבר: عَبَرَ I « è passato/a »;
- יועני: يَعْنِي « cioè »; la pronuncia ordinaria è ya'ni, qui abbiamo yo'ni con vocalismo -o- invece che -a-;
6. - וכדליך: وَكَذَلِكَ « e così »;
- ביין: بين « tra »; qui « con, per mezzo di... »;
- רובה: sicil. *ròba* « roba »;
- אן: ان, anche qui, come a 11,1; 14,1, sostituisce il relativo; lo stesso valore alle righe 7 e 9;
- כאנו אכדו: كانوا أخذو « hanno preso »;
7. - איצי: « inoltre », أَيضًا; cf. 8,5;
- אווק: altro modo di scrivere il pl. di אוקייה « oncia » (4,1: אוק; 31,2: אוואק);
- רו: abbrev. corsiva di רובעי « tari »;

¹³ In grafia quattrocentesca anche *Masini*; cf. A. Di Pasquale, *Palermo nel 1480 - La popolazione del quartiere della Kalsa*, Palermo 1975, p. 99 (ultimo rigo: « lu comandaturi di la *Masuni* »)

- ל: « sei grani », cioè « 5 + 1 (grani) »; cf. 21;
- כלץ: « è stato pagato », qui « sono stati pagati » impersonale, perf. passivo 3 s. *خلص* II « pagare »;
- 8. - מַס: abbreviazione di *מסתרו*, sicil. *màstru* (cf. 1);
- פיטרו דיפיצריק: sicil. *Pètru di Fidirìcu*; per פיטרו cf. 20,2¹⁴;
- כִּרְאָא: « affitto »; cf. maltese *kiri* « affitto »;
- 9. - מַד: abbreviazione di *מִדְּכֹרָה מְדֻכֶּרֶת*: « ricordata, suddetta, sullodata » (part. passivo di *זָכַר* I);
- כאן כִּרְיָה־אֵלֶּה: « che si era affittata »; אֵן sostituisce il relativo; כאן seguito dal perfetto; כִּרְיָה seguito da due complementi suffissi: un complemento diretto (הָא) e un complemento di termine (לָה): è l'unico caso di *verbo con due pronomi complementi*, riscontrato in questi documenti che pubblichiamo; è comune nei dialetti dell'occidente, incluso il maltese¹⁵;
- אַפְרַיִם: *Efraim*, come al 25,2.

33. 11 novembre 1482, ind. I.

C.P. vol. 9, fasc. 13, carta 15 verso.

A. *Testo siciliano*. « xj novembris prime indicionis 1482. Eu *Johanni de Sau*, procuraturi di la sacra *Maxuni* di Palermo, confessu aviri fattu cuntum cum *Mastru Petru di Federico*, presenti *Armannu di Munda*, altru procuraturi. Trovamo per fina e la presenti iornati per cuntum finali lu dittu *Mastru Petru* essiri credituri di tari xxij e grana xix^{1/2}, czoè *tari vintitri grana dechinovi e meczu*, et su per opra piglati da ipsu per servituri e famigli di la ditta sacra *Maxuni*, li quali denari chi *prometti fari boni* per *Fraymi Xifuni a lo incensu*, czoè a lo calculu di l'anni passati. Scritta propria mano etc. ».

¹⁴ Da Di Pasquale, *op. cit.*, p. 69 risulta che « *mastru Petru di Fredericu* » abitava nel quartiere della *Kalsa* (con moglie, figlia e garzone), nello stesso quartiere nel quale si trova ancora la *Magione*.

¹⁵ Per il tripolino si trova conferma in *Possedimenti e Colonie della Guida d'Italia del T.C.I.*, Milano 1929, p. 213; per il maltese cf. *J. Aquilina, Maltese*, London 1965, pp. 212-213.

B. *Testo giudeo-arabo*.

1. יא נוניבר חול אול פודסה מן אל מאגון פי כג רר לל
2. אן אכדו מן מס פיטרו דיפיצריק ולהום ירפעו תאלת
3. עלי אל אנגינסי אלדי עברו

1. 11 novembre, indizione prima. *Pòdisa della Magione per tari 23 e grani 19^{1/2}*
2. che furono presi da *Mas(tro) Pietro di Federico*. Ed essi devono togliere un terzo
3. sui censi, che sono passati.

1. - נוניבר: sicil. *novèmbriu* « novembre »; incerta è la lettura della terza lettera, che abbiamo trascritta come *nun* (strana grafia; ma riappare identica in 42,3; 50,1); potrebbe essere resa come un secondo *waw*, un pò diverso dal primo: otterremmo un *novembriu*, o meglio un *novèbbriu* con assimilazione *-mbr- > -bbr-*;
- חוול: « indizione », come in 12,2;
- אול: אול « primo » (cf. 21,1.2);
- פודסה: sicil. antico *pòdisa*, come al 12,1;
- מאגון: sicil. *Maciuni* « Magione », come al 32,2;
- רר: abbrev. corsiva di רובעי « tari »; cf. 4,1;
- לל: « diciannove e mezzo »; solo l'ultimo segno è nuovo, ל col valore di $\frac{1}{2}$; dunque « 10 + 5 + 1 + 1 + 1 + 1 + $\frac{1}{2}$ »;
2. - אן: sostituisce il relativo, come al num. precedente;
- אכדו: أخذوا « furono presi », أخذ I « prendere »;
- מס פיטרו דיפיצריק: *Mas(tru) Pètru di Fidirìcu*, come al 32,8;
- להום ירפעו: « essi devono togliere »; l'idea del « dovere » e della « necessità » espressa come al 4,2; ירפעו imperf. ind. attivo 3 pl. di رَفَعَ I « togliere, sottrarre, levare »;
- תאלת: ثالث « un terzo »;
3. - עלי: على « sopra, su »; grafia diversa in 12,2; 13,3;
- אלאנגינסי אל: אל art. arabo e sicil. antico *incènsi* (pl.) « censi » (a 11,1 abbiamo trovato il pl. *rènditi*: (ראנדיטי); in אנגינסי è espressa la vocale iniziale *i-* con *alef*;
- עברו: « son passati », perf. attivo, 3 pl. di عَبَرَ I « passare ».

34. 27 giugno 1483, ind. I.

C.P. vol. 9, fasc. 13, carta 15 *recto* [Tav. V a].

A. *Testo in siciliano*. « Confessu aviri avutu da lo dittu Mastru Petru per manu di Aron Anaft tanta roba di la sua potiga, chi munta tari vintisetti e grana tri e meczu, czoè tr/. xxvij gr/. ij 1/2. Fu da li xviii di jugno perfina a l'ultimo di dicembre xiiij indicionis; et plui mi piglu per pagaturi a lu dittu Aron Anaft per parti di lu dittu Mastru Petru in tari dui e grana dechissetti e meczu, et acussi sum(m)a in tuttu uncza una, li quali denari lu dittu Mastru Petru paga per Fraymi Xifuni, a lo quali Fraymi promettu fari boni a lo calculu di li incensi di l'anni passati. Scritta a di xxvij di jugno prime indicionis ».

B. *Testo giudeo-arabo*.

1. כֹּז גוֹנִיִּי חוּל אוּל פּוֹדְסָה מִן גּוֹאֵן סָאוּ פּוֹרְקוֹרָאטוֹר מַתַּע אֵל מַאגּוֹן כִּיף קָבַל מִן אַרוֹן עֲנַאפּוֹת
2. מִן גִּיהַת מֵס פִּיטְרוֹ דִּיפִיצְרִיק אוּקִיָּה וְאֵל אוּקִיָּה אֵל מֵד לְהוּם יִרְפְּעוּ תַאֲלַת עֲלֵי אֵל
3. אַנְגִּינְסִי אֵלדִי עֲבֵרוּ וְכַדְלִיךְ יֵג אֵלפּוֹדְסִי לְתַנְיִין אֵלפּוֹקְאֲנִיָּה וְדִי אֵלְתַחְתַּאנִיָּה
4. אוּקִיָּה כֹג רֵד ׀:׀׀

1. 27 giugno, indizione prima. Pòdisa di Giovanni Sau, procuratore della Magione. Come ha ricevuto da Aron Anàfut
2. da parte di Mas(tro) Pietro di Federico oncia una; e l'oncia sud(detta) essi devono toglierla come un terzo sui
3. censi, che sono passati. E così som(mano) le pòdise a due, la superiore e questa inferiore:
4. oncia una, tari 23 e grani 19 1/2.

1. - גוֹנִיִּי: sicil. *giugnu*, nel quattrocento scritto sempre *jugnu*, ma pronunciato - almeno da alcuni - *ğugnu*;
- חוּל: « indizione », come al 12,2;
- אוּל: « primo »; qui scritto con due *waw* (cf. 21,1.2; 33,1);
- פּוֹדְסָה: sicil. ant. *pòdisa*, come 12,1;
- גּוֹאֵן סָאוּ: sicil. *Giuvanni Sau*, come leggesi nel testo siciliano, parallelo al 33 (*Iohanni de Sau*);
- פּוֹרְקוֹרָאטוֹר: leggi *purcuratùri*, sicil. *procuratùri* (con la metatesi della prima vocale); cf. 25,2;

- מַתַּע: come al num. 1;
 - מַאגּוֹן: sicil. *Maciuni* « Magione », come in 32,2; 33,1;
 - כִּיף: « come »;
 - קָבַל: I « ricevere », perf. att. 3 s.: « ha ricevuto »;
 - אַרוֹן עֲנַאפּוֹת: אַרוֹן « Aronne »; per עֲנַאפּוֹת il sicil. legge *Anaft*: da pronunciare dunque 'Anàfut;
2. - מִן גִּיהַת: trovato in 19,3; מִן גִּיהַת « da parte di... »;
 - מֵס פִּיטְרוֹ דִּיפִיצְרִיק: *Mas(tru) Petru di Fidiricu*; cf. 32,8; 33,2;
 - אוּקִיָּה: altra grafia di « oncia » (con due *waw*, senza giustificazione);
 - מֵד: abbrev. di מְדוּרָה « sud(detta) », « sullodata »; il femminile, abbreviato allo stesso modo, in 32,9;
 - לְהוּם...: « essi devono togliere », come in 33,2;
- 2-3. - תַּאֲלַת עֲלֵי אֵל אֵלְאֲנִינְסִי אֵלְדִי עֲבֵרוּ: « come un terzo sui censi, che sono passati »; cf. 33,2-3, che qui si ripete *ad verbum*;
 - וְכַדְלִיךְ: « e così », « e con questo »; cf. 32,6;
 - יֵג: abbrev. di יִגְמְלוּ « som(mano) »;
 - פּוֹדְסִי: pl. di *pòdisa*, sicil. *pòdisi*, come *incensi* di 33,3 e di 34,3;
 - תַּנְיִין: « due »; dialettale: cf. tra l'altro il malt. *tnejn* « due »;
 - פּוֹקְאֲנִיָּה: « superiore »;
 - תַּחְתַּאנִיָּה: « inferiore »;
4. - אוּקִיָּה כֹג רֵד ׀:׀׀: « oncia una, tari 23 e grani 19 1/2 »: cf. 33,1.

35. 13 giugno 1483, ind. I. 28 ottobre 1483, ind. II.

C.P. vol. 13, fasc. 13; carta 13 *verso*. [Tav. V b].

A. *Testo siciliano*. a) « Die xiiij iunii prime indicionis 1483. Eu Iohanni de Sau, procuratori di la sacra *Maxuni* di Palermo, confessu aviri richiputu da Fraymi Xifuni contanti uncza una, czoè un/.1, infra pagamentu di lo calculu di li incensi per l'anno xv et prime indicionis ».

b) « Item die xx iunii richippi da lu dittu Fraymi tari quindichi, czoè tr/. xv ».

c) « xxviiij octobris ij indicionis mi detti lo dittu Fraymi manualiter tari dudichi infra pagamentu di lo calculu di li incensi di l'an(n)i passati ».

B. Testo giudeo-arabo.

1. a-b) כט יד אל פורקוראטור מתע אל מאגון פי אוקיה טו רִו
אלדי עטייתנה
2. עלי דפעתיין דאכל כלאץ אנגיס
3. c) כֶּה אוטובר עתייתו אתנש אן רובעי והום
דאכל כלאס
4. לנגיס כל סנה אן עברת אוול חוול

1. Scrittura di mano del procuratore della Magione, per oncia una (e) 15 tari, che avete dato a noi
2. in due rate: esazione del pagamento del censo.
3. 28 ottobre: (ci) avete dato dodici tari; e questi come esazione del pagamento
4. del censo di tutto l'anno che è passato, prima indizione.

1. - כט: «scrittura»: *خَطّ*; «mano»: *يَد*; cf. 21,5 (ביד); 32,8 (עלי יד); כט יד è un tentativo di rendere in arabo il siciliano «pòdisa»; confrontare gli inizi di 34 e 35, che sono uguali: a pòdisa del 34 corrisponde יד כט del 35;
- פורקוראטור: leggi *purcuratùri*, sicil. *procuraturi* con la metatesi della prima vocale: cf. 34,1;
- מתע אל מאגון: «della Magione»; cf. 34,1, donde risulta che il procuratore della Magione era a quel tempo Giovanni Sau;
- פי אוקיה טו רִו: «per un'oncia (e) 15 tari»;
- עטייתנה: «avete dato (עטיית) a noi (נה-), perf. attivo 2 pl. (in -tu) di *عطى* I «dare»; עטייתו si trova anche alla riga terza come עטייתו;
2. - עלי דפעתיין: «in due rate», «in due volte»; *دَفْعَةَ* duale di *دَفْعَة* «volta, turno, rata di pagamento»;
- דאכל כלאץ אנגיס: *دخل خلاص إنجيس* traduzione letterale del siciliano: *infra pagamentu di lu calcolu di li incensi* (אנגיס però è al sing. senza articolo), cioè «a titolo di pagamento del calcolo del censo»;
3. - אוטובר: sicil. *ottùbru* «ottobre» (cf. 21,5.9 אוטברו, אוטבר);
- עתייתו: «avete dato», perf. attivo 2 pl. di *عطى* I «dare» (più sopra si ha la grafia עטייתנה);
- אתנש: 'atnāš «dodici» (cf. maltese *tnax* «dodici»);
- אן: *ان* sembra usato come particella, che specifica il numerale precedente

in collegamento col nome che segue: «dodici (pezzi) del valore di tari» (ritroveremo quest'uso al 48,3);

- *ربعي* solo qui e al 48,3 scritto a tutte lettere: «tari»;
3-4. - והום דאכל כלאס לנגיס: si ripete l'espressione della riga 3, preceduta da «e questi (tari) siano *infra pagamentu di lu calcolu di li incensi*»; in כלאס abbiamo ancora lo scambio *s/s*, già incontrato in 12,2; 14,2; la parola siciliana *incensu* (al singolare) ha l'articolo: לנגיס;
4. - כל סנה אן עברת: il testo siciliano dice *di l'an(n)ni passati*, l'arabo invece «di tutto l'anno, che è passato»; che questa sia la traduzione giusta è provato da quel che segue: אוול חוול «indizione prima»; l'anno di prima indizione - per uno che scrive il 28 ottobre 1483 - va dal settembre 1482 all'agosto 1483.

36. Anno 1486, ind. IV.

C.P. vol. 9, fasc. 13, carta 17 recto.

Manca il quasi-bilinguismo. Il testo è dato in due colonne.

Prima colonna.

1. אוול לגוואן סאו עלי יד אפריים אווקייה ארבעיי רִו כֶּה רִו חסב פודיסה
2. חסב זווג פודיסי מתע מֶס פיטרו דיפיצריק אווקייה כֶּה רִו
3. ציתנה כתב יצחק ----- דִּ אווק
4. מֶס ארטאל אלחדאד ----- אווקייה יֶב רִו
5. מן בן עמי ----- כֶּה רִו

Seconda colonna.

1. הום יוטלובו כלאץ הֶ סנין יועני חוול טֶ אוול בֶּ גֶ דֶ
2. אן יֶב אווקייה

Prima colonna.

1. Primo, a Giovanni Sau per mano di Efram: oncia 1, tari 27, come da pòdisa;
2. Come da due pòdise di Mas.º Pietro di Federico: oncia 1, tari 24;
3. Nostro Signore Ketib Isacco: ----- once 4;
4. Mas.º Artale il fabbro ferraio: ----- oncia 1, tari 12;
5. Dal figlio di mio zio: ----- tari 24.

Seconda colonna.

1. Questi sono esigiti in pagamento per 5 anni: cioè indizione 15, prima, 2ª, 3ª, 4ª;
2. che som(mano) a 12 once.

- 1 col.: 1. - **אוּל**: « primo »; non è chiaro a che cosa si riferisce; forse « primo punto » dell'elenco: corrisponderebbe al latino *In primis* dei documenti siciliani;
- **גוואן סאוּ**: *Gianni Sau*; cf. 34,1;
 - **עלי יד אפריים**: « per mano di Efraim »; per **עלי יד** cf. 32,8; per *Fraymi Xifuni* 32,9; 33 (testo sicil.); 34 (testo sicil.); 35 (testo sicil.);
 - **אווקיִיא**: variante grafica per « oncia »; cf. 34,2.4. Seguono due parole cancellate: la seconda è la solita abbrev. corsiva per *tari* (רַר); la prima, correggendo la lettera finale e leggendo **ארבעין**, vale « quaranta », che è locuzione strana, perché già « 30 tari » fanno un'« oncia »;
 - **חסב עקד**: **חסב**: « secondo, in conformità di, come da... »; al 5,4 si ha **חסב עקד** « secondo contratto »;
 - **פודיסה**: altra grafia, con indicazione delle tre vocali, del sicil. ant. *pòdisa*;
2. - **זווג**: « una coppia, due »;
- **פודיסי**: pl. del precedente *pòdisa*: sicil. *pòdisi*; non essendo un termine arabo o arabizzato, il duale viene ottenuto con la perifrasi « una coppia di podise »;
 - **מַס פִּיטְרוֹ דִּי פִּיצְרִיק**: *Mas(tru) Petru di Fidiricu*; cf. 32,8; 33,2; 34,2;
3. - **ציתנה**: « il signor nostro » (« nostro » affettivo): pronunciato *šitna* per *sidna*; altri due casi di *d* pronunciata *t* in 7,3; 9,1;
- **כתב**: per **כתב** « lo scriba », oppure nome proprio; fin dal sec. XII pronunciato *Kētib* o *Kēteb*;
 - **יצחק**: « Isacco », secondo l'ortografia ebraica (con *šade*);
4. **מַס אַרטאַל**: *Mas(tru) Artàli* « Mastro Artale »;
- **אלחדאד**: lettura laboriosa, ma alla fine sicura: **الحدّاد** « il fabbro ferraio »: un testo parallelo siciliano parla di *Mástru Artàli firràru*;
5. **בן עמי**: **בן עמי** « il figlio di mio zio (paterno) », cioè « mio cugino »;
- 2 col.: 1. - **יוטלובו**: *yutlobū*, perf. passivo 3. pl. di **טלַב** I « domandare, richiedere, esigere »; per il vocalismo cf. maltese *talab/jitlob* « domandare », ecc.;
- **כלאץ**: **כלאץ** « pagamento »; come 35,2.3;
 - **סנין**: **סנין** « anni », pl. di **סנה** (cf. 35,4);
2. - **יועני**: « cioè »; cf. 32,4;
- **יג**: abbrev. di **יגמלו** « som(mano) »; cf. 34,3.

C.P. vol. 9, fasc. 13, carta 17 verso.

1. **קופיא דומעה בנקל די עטא יצחק**
 2. **כהן שופי ללפרקרתור מתע אל מאגון**

1. *Copia autentica (?) : questo bancale diede Isacco*
 2. *Sacerdote, (alias) Šufi, al procuratore della Magione.*

1. - **קופיא**: nuova variante grafica per il sicil. *còpia*; cf. 1; 3,1; 10; 16,1;
- **דומעה**: se la lettura è esatta, cf. **دمغة** (pronunziato dallo scriba *dòmga* e scritto *dòm'a*): « bollo, timbro, marchio »; nel sec. XV non si usava ancora il bollo: qui « autentica », « conforme » (?);
 - **בנקל**: sicil. *bancàli*, derivato da *bancu* (cf. 26); il significato reale in parte ci sfugge: la voce è ignota a tutti i dizionari siciliani;
 - **עטא**: « diede », il verbo **عطى** scritto foneticamente;
 - **יצחק**: « Isacco », come al 36,1,3;
2. - **כהן**: parola ebraica (*kōhēn*) « Sacerdote »;
- **שופי**: *Šufi*; il siciliano ha « Isaccu Sacerdotu, alias Xufi »;
 - **ללפרקרתור**: il primo *lamed* è la preposizione araba, che vale « a »; il secondo *lamed* è l'articolo sicil. m.s. *lu*, segue *purcuratùri* (per cui cf. 34,1; 35,1 con grafia leggermente diversa);
 - **מתע אל מאגון**: « della Magione », come al 34,1; 35,1; cf. ancora 32,2; 33,1.

38. Anno 1483.

C.P. vol. 9, fasc. 13.

Fa parte del fascicolo 13 di questo vol. 9 anche un contratto nuziale, stipulato a Palermo « die mercuri, jorna dechi di lu misi di *Marchaxuen* (מרַחשון), anno a lo 12 xliij di creationi mundi », tra Efraim Xifuni ed Ester Aurifici. Dato lo straordinario interesse (è tutto in siciliano), lo si pubblica a parte. Il testo, che occupa poco più di due pagine, è introdotto dalle parole

קופייה כתובה *Copia di ketùbâ,*

che si ripetono, capovolte rispetto al testo in siciliano, in calce alla terza pagina, una sotto l'altra, con *ductus* più angoloso. Il vocabolo *ketùbâ* non è difficile a pronunciarsi da un siciliano: desta perciò stupore il vederlo trascritto - nel contesto del contratto - in tre maniere diverse: *cutuba*, *cutublea*, *chituba*.

39. 27 settembre 1484, ind. III.

C.P. vol. 9, fasc. 11.
Contratto tra Isac Sala e l'onorabile Antonio de Manganario, relativo al terraggio, dovuto per un pezzo di terreno.

Il contratto di Antonio Manganaro. עקד אנטון מנגנאר

- עקד: « contratto », come in 7,1; 24,1; 31,1, allo stato costruito;
- אנטון מנגנאר: sicil. *Antòni Manganàru*.

40. 5 aprile 1486, ind. IV.

C.P. vol. 10, fasc. 15.
Copia del contratto del notaro Matteo Vermiglio, con cui Giuda de Boniosep si impegna quale fideiussore di Masi Macrì a favore di Giuda de Minichi (*Miniši* o *Miniči*).

Juda di Miniši e Masi Macrì. יודה דמנשי ומסי מקרי

- יודה: scritto come pronunciato d'ordinario; ebr. יהודה-יהדה (cf. 30,1).

41. 7 novembre 1487, ind. VI.

C.P. vol. 2816, fasc. 11.
Contratto in data 7 nov. 1487, con cui Muxa Taguil e Lia Ubi si impegnano a dare a Bernardo Oliver, mercante catalano, oncie 12 e tari 13, restanti di una somma maggiore.

Contratto di Bernardo Oliver. עקד ברנארד אולביר

- עקד: « contratto », come in 7,1; 24,1; 31,1; 39, allo stato costruito;
- ברנארד אולביר: *Bernardu Oliver*; la -v- è resa con -b- intervocalica. Il breve titolo ha un parallelo sintattico nel num. 39.

42. 23 novembre 1488, ind. VII.

C.P. vol. 2816, fasc. 11.
Lo stesso argomento del precedente (num. 41). « Lettera di salvaguardia », con la quale nè Muxa Taguil nè Lia Ubi possono essere processati e carcerati.

1. קופייה מן אל כותב אן מא נושדו עלשאן אל
2. אכתר קירדתורי הום ראציין מכרוגה סד
3. פי כג נוניבר חול א

1. *Copia della « lettera », con la quale siamo salvaguardati in ordine ai*
2. *creditori. Questi sono soddisfatti per il saldo del pagamento.*
3. *Il 23 novembre, indizione 7.*

1. - קופייה: sicil. *copia*, come in 1; 26,1;
- כותב: « lettera » o « lettere », كُتِبَ pl. di كِتَاب;
- נושדו: la traduzione « siamo assicurati, garantiti, salvaguardati » l'esige il contesto; morfologicamente abbiamo un imperf. pass. 1 pl. di شَدَّ I, con prefisso *n-* e suffisso *-u* (cf. 14,2 נכלסו);
- עלשאן: على شَأْنِ « per, al fine di, a causa di, ecc. »;
2. - אכתר: lettura certa; أَكْثَرُ;
- קירדתורי: leggi *kirdituri*, sicil. *credituri* (al plurale) « creditori »; per la metaforesi della vocale iniziale cf. *purcuraturi* 34,1; 35,1;
- ראציין: راضيين part. att. m. pl. di رَضِيَ I « essere contento, soddisfatto, ecc. »;
- מכרוגה: lettura non esente da incertezze, soprattutto alla seconda e alla quinta lettera; se la trascrizione esposta è esatta, sembra usata la radice خَرَج « uscire »; la traduzione tiene conto del vocabolo seguente;
- סד: سَدَّ « pagamento »;
3. - נוניבר: sicil. *novèmbriu* « novembre »; per la grafia cf. 33,1.

43-46.

I numm. 43-46 sono contenuti nello stesso fascicolo e fanno parte di una sola pratica. Gli anni vanno dal 1488 al 1492.

43. 1 ottobre 1488, ind. VII.

C.P. vol. 2782, fasc. 41. [Tav. VI].
Contratto, con cui Mastro Antonio di Leone « chirurgicus », assieme ai figli Giovanni e Nicolò Antonio, vende al nobile Jacobo de Salvo un censo di 0,2 su una vigna recintata, posta sul monte Billiemi in contrada Portella di Giglia.

1. Còpia di « obbligazione » su(1)
2. censo, con la quale
3. l'incensuri della vigna,
4. Mas(tro) Antoni,
5. obligò noi sia per sè
6. sia per i suoi figli.

1. קופייה שיד פי
2. אננינס אלדי אננינס
3. אננינסורי אל גנאן
4. מס אנטון ומס
5. אלדי אשד לנה מנוה
6. ומן אוולאדוה

La grafia è di lettura difficile, perché trascurata. Sono state cancellate tre parole: fine seconda riga, fine quarta, inizio quinta. Riprodotte nella trascrizione, sono state omesse nella traduzione. Alla seconda riga è cancellata la parola « censo » (*inčensu*), alla quarta la parola « e Mas(tro) », alla quinta il pronome relat. אלדי. La traduzione proposta, in parte forse discutibile, tiene conto del testo siciliano.

1. - קופייה: sicil. *copia*; cf. 10; 11,1; ecc.;
- שיד: « obbligazione »; probabilmente שיד, pronunciato *šedd*, e scritto con *yod mater lectionis*;
2. - אננינס: sicil. ant. *inčensu* « censo », come al 35,2;
3. אננינסורי: sicil. ant. *inčensuri*, derivato da *inčensu* (« censo »); è « colui che riscuote i censi »; al 7,4 abbiamo trovato la variante *inčensàru*, l'uno e l'altro termine ignoti ai dizionari siciliani;
- גנאן: جنان « giardino », qui « vigna »; vale anche « campo coltivato a frutta »; cf. 12,1; 13,2;
4. - מס אנטון: sicil. *Mas(tru) Antòni* di Leone¹⁶;
5. - אשד: « obligò », probabilmente perf. attivo 3 s. di שיד IV (che manca nei dizionari); il verbo regge due complementi, uno introdotto da ל (ל) e l'altro da מן (מן);
- אשד o לנא: לנא, complemento retto da אשד;
- מנוה: מנוה, altro complemento retto da אשד;
6. אוולאדוה: أولاده « i suoi figli ». Sulla sillaba finale di מנוה e di אוולאדוה si ha un segno di avvertimento a forma di lineetta.

¹⁶ Da Di Pasquale, *op. cit.*, pp. 108-109, risulta che nel 1480 « mastru Antoni di Liuni » abitava nel quartiere della Kalsa, assieme alla moglie, a due figli maschi di anni rispettivamente 24 e 14, e ad una schiava africana: un garzone accudiva alla vigna. La vigna è ricordata in questo num. 43,3, a 45,2 e al 46,1; i figli (« Giovanni di Leone... e suo fratello ») ancora al 44,2-3 e al 45,3-5.

44. 16 febbraio 1492, ind. X.

C.P. vol. 2782, fasc. 41. [Tav. VII].

Aronne Azeni invia cedola a Giovanni Leone e a Nicolò Antonio, suo fratello, sostenendo che aveva comprato la sopraddetta vigna da Antonio di Leone.

- | | |
|--------------------------------------|----------------------|
| 1. Cedola, che fu inviata | 1. גיטולה אלדי בעת |
| 2. all' Ill.mo Giovanni di Leone | 2. ללסי גואן די ליון |
| 3. e ai suoi figli e a suo fratello. | 3. ולאולדש ולאכיה |

Il *ductus* è calligrafico al massimo. Le difficoltà di lettura sono state superate dopo tentativi numerosi.

1. - גיטולה: sicil. ant. *setula* « cedola » (cf. 6,1; 25,1), ma qui scritta con *gimel* (prima lettera) in cambio di *samek*; da pronunciarsi dunque *çetula* (ç rende ç)¹⁷;
- בעת: « fu inviata », perf. pass. 3 f. s. di בַעַת « inviare, trasmettere » (cf., pure con « cedola », 25,1);
2. - ללסי: « all' Illus(trissimo) »; il primo *lamed* è la preposizione che indica il complemento di termine « a »; il secondo è l'articolo siciliano *l'*, unito al sostantivo abbreviato *Illus*(trissimo) (il siciliano risponde con « nobilem dominum »); incontrato in 19,2 (ליליס) e 31,3 (לילי);
- גואן די ליון: sicil. *Gianni di Liuni* « Giovanni di Leone »;
3. - ולאולדש: « e ai suoi figli »; le prime due lettere sono scritte due volte a brevissima distanza l'una dall'altra. Al numero precedente la stessa parola era stata scritta אוולאדוה con maggior numero di *matres lectionis*; la variante, che più c'interessa, perché di ordine fonetico, è l'ultima lettera, ש in cambio di ה: li si pronunciava *'awlāduh*, qui si pronuncia *'awlāduš* (segno evidente che i due suoni erano assai vicini);
- ולאכיה: « e a suo fratello », ولاخيه cf. 31,2.

45. 25 febbraio 1492, ind. X.

C.P. vol. 2782, fasc. 41. [Tav. VIII].

Come la precedente (num. 44).

¹⁷ La voce è registrata, con alcune accezioni tuttora dell'uso, nel nuovissimo « *Vocabolario Siciliano* a cura di G. Piccitto, vol. I, Catania-Palermo 1977 », p. 662 (*cedula*), p. 668 (*çetula*).

1. Lettera della cedola, che
2. fu inviata, sopra la vigna,
3. all' Ill.mo Giovanni di Leone
4. e (ai) suoi figli
5. e (a) suo fratello.

1. גוואב גיטולה אלדי
2. בעת עלא אלגנאן
3. ללסי גואן די ליון
4. אנסלון וואלדווה
5. ואכיה

Il testo concorda col precedente; in più « lettera » e « sopra la vigna ».

1. - גוואב: « lettera »; גוואב -
- גיטולה: sicil. ant. *sètula*, pronunciato *čètula* (44,1);
2. - בעת: « fu inviata », *בַּעַת* (44,1);
- עלא: *على* scritto foneticamente, « sopra » (come al 13,1);
- גנאן: « giardino »; qui « vigna » (cf. 13,1; 43,3);
3. - ללסי גואן די ליון: « all' Illus(trissimo) Giovanni di Leone » (44,2);
4. La prima parola, sicil. *Ansaluni* (cognome attuale « Ansalone ») (אנסלון), è stata cancellata;
- וואלדווה: « e ai suoi figli »; pecca l'ortografia: intendi: *ולאולאדה*; manca la preposizione « a » (ל), che nella *cedola* precedente non era stata omessa;
5. - ואכיה: « e a suo fratello »; anche qui manca la prepos. ל, presente nella *cedola* precedente: intendi *ולאכיה*;

46. 1492, ind. X.

C.P. vol. 2782, fasc. 41.

Come le due precedenti (44-45), che accompagna.

1. Copia della vigna
2. da parte di Mas(tro) Aronne
3. Azeni. Tari 9.

1. קופייה גנאן
2. מן מס ארון
3. אזן רי ט

1. - קופייה: sicil. *copia* (cf. 10);
- גנאן: *جِنَان* « giardino », qui « vigna » (cf. 43,3; 45,2);
2. - מס ארון: sicil. *Mas(tru) Arùni* « Mastro Aronne »;
3. אזן: *Azeni*;
- רי: la nota abbreviazione di *רובעי* « tari »; (4,1).

47. Data incerta; o 1469, o preferibilmente 1484.

C.P. vol. 2817, fasc. 27.

Trascrizione della copia del contratto, con cui Maestro Chaninu (חנין) Medui s'impegna a prestare la propria opera di maestro di scuola.

הדי אלקופייה מתע אלקונתרת מתע אלאטפל

Questa è la copia del contratto dei ragazzi (di scuola).

- הדי: « questo/a », pronome dimostrativo; l'aggettivo corrispondente è די (cf. 8,4; 32,2; 37,1);
- קופייה: sicil. *copia*, cf. 10;
- קונתרת: sicil. *contrattu* « contratto »; per altra grafia cf. 8,3; 30,1;
- אטפל: « ragazzi »; *أَطْفَال* pl. di *طِفْل*.

48. Data incerta.

C.P. vol. 2818-19, fasc. 8.

Frammento di un contratto tra Vita Geremia e David *lu Restivu*, per l'affitto di una bottega.

- | | |
|--|---------------------------------|
| 1. <i>Il contratto di David Restivo</i> | 1. אל עקד מתע דוד קרדום |
| 2. <i>relativo all'affitto della bottega, ad</i> | 2. מתע כירא אלחנוט מתע |
| 3. <i>affitto per un'oncia (e) dodici tari</i> | 3. כרי פי אווקיה אתנאש אן רובעי |
| 4. <i>per 3 anni.</i> | 4. פי ג סנן |

1. - עקד: « contratto »; cf. 31,1; 39; 41;
- דוד: « David » grafia ebraica; in arabo la forma corretta è *داود*;
- קרדום: dopo « David » altra parola, che comincia con קר, cui seguono altre tre consonanti di lettura non facile a causa di una macchia d'acqua; il senso della parola sarà l'equivalente del siciliano *lu Restivu*; il Freytag ha *qardam* « impeditus in sermone »; qui avremmo la lettura *qardom* con lo stesso significato; *Restivo* è vivo tutt'oggi come cognome;
2. - כירא: « affitto », *كِرَاء* (cf. 32,8);
- חנוט: « bottega », *خانوط* (cf. 32,3.7.9; « affitto della bottega »);
3. - כרי: « affitto », altra grafia per *كِرَاء*, forse pronunciato *kiri*; cf. malt. *kiri* « affitto »;

- אתנאש: « dodici », già incontrato al 35,3 come אתנש;
- אן רובעי: le ultime lettere sono sbiadite, ma la lettura proposta è sicura; la stessa espressione al 35,3: « dodici (pezzi) del valore di tari »;
- סנן: anni, pl. di سنة; 36 II,1 סנין.

49. Data incerta.

C.P. vol. 2818-19, fasc. 14.

Sentenza della corte giudaica: Aronne Matuti deve dare a Beniamino Romano solamente tari 18 delle once una tari 3, che doveva.

- | | |
|-------------------------------------|----------------------|
| 1. Copia di sentenza | 1. קופייה סנתנסייה |
| 2. del Signor Aronne Matut da parte | 2. ציד הרון מטוט מן |
| 3. del Giudizio: per 18 tari. | 3. אל ידגיא פי יה רן |

- 1. - קופייה: sicil. *copia*, cf. 10;
- סנתנסייה: sicil.-latino *sentenzia* « sentenza »;
- 2. - ציד: « Signore » سيد; al 36,3 ציתנה « il Signor nostro », titolo di rispetto;
- הרון: « Aronne », forma araba هرون *Harūn*; al 34,1; 46,2 la forma siciliana ארון *Arūni*; la grafia ebraica è אהרון *'Aharōn*;
- מטוט: *Maṭuṭ*; il testo parallelo sicil. legge *Aruni Matuti*;
- 3. - אל ידגיא: dopo l'articolo si hanno due (?) lettere sbiadite, alle quali seguono altri quattro segni di lettura certa: si ottiene il vocabolo ידגיא che sembra proprio la trascrizione del sicil. *judiciu* « Giudizio » (ג rende č, come spesso in casi simili);
- רן: abbreviazione di רובעי « tari », ma non corsiva: è questo uno dei pochi casi, in cui le due lettere non vengono scritte in unico tratto senza staccare la mano (gli altri due casi sono al 5,9.10).

50. Data incerta: non oltre il 1484.

C.P. Non è stato possibile rintracciare il vol. col fascicolo per la verifica. L'argomento si desume dal testo.

- | |
|---|
| 1. פי ה נוניבר ז האול מקר אנא שבתי טויל באן קבלת מין ברתולומיו גראתילוש |
| 2. עלי יד נתר משה טויל אוקיטיין פלוס עדין והום מין גיהאת אורלאנד דאמת |
| 3. ולאודאח מתאעה ומתאעי עמלת לזה כת ידי |

1. *Addi 8 novembre, 7 indizione. Confesso io, Sabatino Ṭawil, che ho ricevuto da Bartolomeo Grattalūsciu,*
2. *per mano di notaro Mosè Ṭawil, once due in moneta contante; e questa da parte di Orlando D'Amato.*
3. *E per onere suo e mio ho fatto a lui scrittura di mia mano.*

- 1. - נוניבר: sicil. *novèmbriu* (cf. 33,1; 42,3);
- האול: « indizione »; qui solo scritta con un *alef*, che rivela la pronuncia del dittongo: *ḥawl*;
- מקר: lo stesso che מוקאר del 4,1; part. attivo m.s. di قَرَّ IV « dichiarare, affermare, confessare, ecc. »; qui, unito ad אנא: « io confesso »;
- אנא: lo stesso che אנה del 4,1; أنا « io »;
- שבתי: *Šabbatī* o *Šabbetī*, oggi italianizzato in *Sabatino*; l'antica pronuncia nell'ebraico biblico era *Šabbēṭay* (*Ezra* 10,15; *Neem.* 8,7; 11,16); nel siciliano del sec. xv si trova volgarizzato in *Xibiten*¹⁸ (per influsso dell'arabo?);
- טויל: come al 5,1; 31,1;
- קבלת: « ho ricevuto », perf. attivo 1s. di قَبَّلَ I « ricevere »;
- מין: من « da »; solo qui e nel rigo seguente scritto con *yod* per *i*;
- בארטולומיו גראתילוש: « Bartolomeo Grattalūsciu »; il cognome nei documenti medievali siciliani è scritto *Gractaluxu*¹⁹; qui, dopo il *taw* segue un *yod*: lapsus dello scriba, o pronuncia *Grattiluscio*?
- 2. - עלי יד: على يد, come in 32,8; 36,1: « per mano di... »; dopo علی una retta trasversale avverte che ci troviamo al punto più importante del testo: l'ammontare del denaro versato e ricevuto;
- משה טויל: *Mosè Ṭawil*; su *Ṭawil* cf. il rigo precedente. Il nome « Mosè », qui e altrove, appare scritto all'ebraica, non all'araba (موسى); ma l'arabo dovette influire quanto alla pronuncia, che in Sicilia fu sempre *Muša*: cioè con fonetica ebraica nelle consonanti e con fonetica araba nelle vocali; araba anche la posizione dell'accento. I testi medievali hanno sempre *Moyses*, se in latino, *Muxa* se in siciliano: l'odierno cognome *Mùscia* ne è la continuazione;
- נתר: sicil. *notàru* « notaro »; per altra grafia cf. 16,2; 23;

¹⁸ Cf. H. Bresc-Sh. D. Goitein, *Un inventaire dotal de Juifs siciliens (1429)*, in *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 82 (1970), p. 913 (« Xibiten Xaul »); H. Bresc, *Livre et société etc.*, cit., p. 295, n. 201 (« Xibiten Corki »).

¹⁹ Giuffrida, *op. cit.*, p. 467 (« Bartholomeu Gractaluxu », lo stesso personaggio del num. 50) e 478 (« Fridericu Gractaluxu »).

- אוקייתין: « due once », duale di אוקייה, come al 13,3;
 - פלוס: فلس pl. di فلس, qui semplicemente « moneta, denari »;
 - עדין: la lettura è certa, meno che per l'ultima consonante, che potrebbe essere la fine dell'avviso dato dopo עליו, oppure l'uno e l'altro insieme; עדין è part. attivo di עָדָה I « contare »; פלוס עדין vale « moneta contante », come nella bilingue 5 פצה עדה, ripetuta quindici volte e tradotta sempre « argenti contanti »;
 - מין גיהאת: מן جهة: « da parte di... » (cf. 19,3 e 34,2);
 - אורלאנד דאמת: sicil. *Orlandu D'Amatu*²⁰ « Orlando D'Amato »;
3. - ולאודאח: *lapsus* per ולאודאת; أودات pl. di أودة (« onere, gravame, peso »): « e per onere »;
- מתאע ומתאעי: l'aggettivo possessivo « suo » e « mio », composto con מתאע (qui solo scritto con *alef* regolare) e il suffisso pronominale di terza e prima persona; cf. maltese *tieghi* « mio », e *tieghu* « suo »;
 - עמלת: « ho fatto », perf. attivo 1 s. di עָמַל I « fare »;
 - ליה: « a lui » con mater lectionis;
 - כת: per כת (come a 35,1); خط « scritto, scrittura »; כת ידי « scrittura di mia mano »²¹.

Il contenuto della terza riga è una frase tecnica, usata comunemente nel siciliano del tempo, in queste due forme principali; la prima: « In cautela loru et nostra memoria fichi fari quista pòdiza, subscripta manu mia propia » (è la fine del doc. 32, testo in siciliano); la seconda: « et ad sua claricza et nostra memoria li faczu la presenti apòdixa scripta di mia manu propia »: è il testo siciliano, che soggiace alla terza riga della presente *podisa*, che è dunque vera bilingue.

I due personaggi *Bartolomeo Grattalusciu* e *Orlando D'Amato* compaiono in tre documenti coevi: il primo risulta vivo a Palermo nel 1444²²; l'altro è ancora vivo nel 1480 e risulta morto il 15 marzo 1484²³. La *podisa* presente s'ha dunque da ritenere scritta non oltre il 1484.

²⁰ Cf. Di Pasquale, *op. cit.*, p. 45 (« *Misser Orlandu di Amatu* »).

²¹ Per l'uso di خط ידי nel sec. XII cf. Cusa, *op. cit.*, p. 85, righe 1. 4.

²² Giuffrida, *op. cit.*, p. 467 (la data del documento, che ne è privo, si deduce da considerazioni esposte a p. 440: tra il 1442 e il 1444).

²³ Per l'anno 1480 cf. la nota 20. Per il 1484 cf. Besc, *Livre et société etc.*, cit., p. 294, n. 198: « 1484 mars 15, Sciacca. - Inventaire des biens de feu Orlandus de Amato ... citoyen de Palerme ».

51. Data incerta.

Come per il num. precedente non è stato possibile rintracciare il volume col fascicolo per la verifica. I due documenti riguardano la stessa pratica.

Grattalusciu. גרתאלושה

Una sola parola; sufficiente per un confronto con la stessa parola del num. precedente, e per la constatazione di quanta libertà ortografica si avvalessero gli scribi ebrei nella trascrizione in caratteri ebraici di termini, presi in prestito dal siciliano.

52-54. Senza data. Ind. III.

Riguardano la stessa pratica. Salamone Xamara, Nissim Busit, e Merdoc Abramuni contro il prete Bartolomeo Ubertino, per la revoca di una esecuzione di oncia una.

52.

C.P. vol. 2788, fasc. 30.

1. <i>Salamuni Šamara</i>	1. סלמון שאמארא
2. <i>e Nissim Būzīd,</i>	2. ונסיים בוזיד
3. <i>e Merdok Bramuni</i>	3. ומרדוך בראמון
4. <i>contro Bartolomeu di</i>	4. לברטולמיו די
5. <i>Bertinu.</i>	5. ברטין

1. - סלמון: è « Salomone », non in ebraico (שלמה), ma in siciliano: *Salamuni*;

3. - מרדוך: pronunciato *Merdok*, da *Marduk* con armonia vocalica: *a- -ù > e- -ò*;

4. - בראמון: derivato senz'altro da إبراهيم/أبراهيم; si ritornerà su questo nome.

53.

C.P. vol. 2788, fasc. 30.

Nissim Būzīd. נסיים בוזיד

C.P. vol. 2788, fasc. 30.

Merdok Abramuni. מרדוך אבראמון

- אבראמון: è il בראמון del num. 52 con *alef* iniziale.

55. 27 giugno, ind. VII.

C.P. vol. 2, fasc. 11.

Trascrizione del testo riassuntivo in latino: « Die xxvij iunii, vij ind. Pro Muxa Mira, petente a Brachono Simal unciam 1 tar. 25, gr. 10, restantes ex causa contenta in quadam nota facta manu notarii Benedicti de Girachi, olim die xxv marcii quarta ind. ».

יום
בראון סמאעל י"ט מן ינאר

Braùn Sima'l, giorno 19 di gennaio.

La parola « giorno » è posta sopra il rigo (יום); ינאר è la trascrizione del sicil. *jinnàru* (« gennaio »); siciliano(?) è anche l'uso di מן.

Braùn (בראון) è un termine interessantissimo. Il testo latino risponde con *Brachonus*, latinizzazione di *Brahùn*, che è comune nei documenti medievali siciliani. L'abbiamo trovato nella bilingue 5,1 (ברכון *Brahùn* e sicil. *Brachùni*): *Brahùn* conserva la forte aspirazione mediana (*h* reso con כ), mentre *Braùn* mostra il dileguo dell'aspirata, non solo in bocca a siciliani, ma in bocca agli stessi Ebrei (ל'א è *mater lectionis* per -a-).

Senza dubbio è un derivato da *Abraham/Ibrahim* con suffisso -ùn, secondo il ben noto tipo della serie *Halfùn, Faqlùn, ecc.*

Anche *Abramùn/Bramùn* dei 52 e 54 è un derivato dello stesso termine ebraico con lo stesso procedimento. Ma le due derivazioni hanno qualcosa di diverso, che occorre rilevare. Poiché *Abraham* non si prestava a tale derivazione, perché invece di tre radicali - tutt'uno così com'è - ne mostrava cinque, bisognò eliminarne qualcuna; l'*alef* iniziale non entrava in causa, perché poteva cadere indipendentemente; rimanevano le altre due, ה e ך. Secondo che si eliminò l'una o l'altra, si ebbero due derivati diversi:

omettendo l'*h*, si ebbe *Abram-ùn* אבראמון;

omettendo l'*m*, e rafforzando l'*h*, si ebbe *Brah-ùn* ברכון; non si hanno esempi

di *Abrah-ùn*. Quando anche l'*h* rafforzata (*h*) non veniva più pronunciata, si ebbe *Braùn* (בראון), che sicilianizzato si trova a volte scritto *Braùni*.

56. Senza data.

C.P. vol. 2796, fasc. 35.

Cedola, con cui Sabet Cusintinu fa citare, presso la Curia del Pretore di Palermo, Donna Giovanna insieme al figlio Giovanni di Serriano, per richiederli onces tre, dovutegli da una somma maggiore.

1. Cedola del Signor Giovanni Seriano	סיטלה צד גואן סריאן	1.
2. e sua madre.	ואומו	2.

1. - סיטלה: sicil. ant. *sètula* « cedola »; cf. 6,1; 25,1; ancora 44,1; 45,1;

- צד: סַיִד, volgarmente סיד: « signore »; cf. 36,3; 49,2;

- גואן סריאן: « Giovanni Ser(r)iano »;

2. - אומו: أمه « sua madre »; il suffisso pron. maschile è ך²⁴.

57 - 60.

Atti notarili in latino con firme in latino e in giudeo-arabo. Sono stati segnalati dal Besc (Besc-Goitein, *Un inventaire, etc., cit.*): « ...plus tard, parmi les notaires siciliens, un petit nombre de textes et de signatures, dont certains portent le mot *šāhid* et d'autres le mot 'add...' » (p. 906). Sono i quattro elenchi di firme che pubblichiamo. Attualmente conservati nell'Archivio di Stato di Palermo, provengono da Sciacca e risalgono alla seconda metà del sec. xv.

Abbiamo notizia di altri elenchi di firme in lettere ebraiche, conservati in altre città siciliane; si spera studiarle e pubblicarle quanto prima.

57.

Una firma in latino; sei firme in lettere ebraiche. Al margine di destra il notaro trascrisse o tradusse i nomi dei testi ebrei.

²⁴ In Giuffrida, *op. cit.*, p. 466, è nominata donna « *Suryana* vidua »: si notino le varianti ortografiche e fonetiche.

+ Ego Jerardus Antonius de Matrara (?)

1. <i>Levi de Cafisi</i>	שאהד	אנה לוי קבץ	1.
2. <i>Muxa Palmanova</i>	שאהד	אנא משה כר	2.
3. <i>Grabiel Sumatu</i>	שאהד	אנא גבריאל סמאט	3.
4. <i>David de Levi</i>	שאהד	אנא דוד לוי	4.
5. <i>Tunnina</i>	שאהד	אנא גרשן טונינה	5.
6. <i>Sa Saèli</i>	שאהד	אנא סעדי סהל	6.

1. <i>Io Levi Qabiş</i>	teste.
2. <i>Io Mosè Karr</i>	teste.
3. <i>Io Gabriel Sumat</i>	teste.
4. <i>Io David Levi</i>	teste.
5. <i>Io Gerşon Tunnina</i>	teste.
6. <i>Io Sa'adī Sahel</i>	teste.

1-6. Solo il primo teste usa אנה per « io » (cf. 4,1); gli altri scrivono correttamente אנא;

1. קבץ: *Qabiş*, sicilianizzato in *Cafisi*; sembra la ben nota città nordafricana (Tunisia);

2. - משה: « Mosè », pronunziato *Muxa* (cf. 50,2), in grafia moderna *Mùscia*, vivo ancora come cognome;

- כר: il notaro tradusse *Palmanova*; cf. כר I anche « ripetersi », e כר « vinculum ex foliis palmae, etc. » (Freytag, III, p. 21);

3. סמאט: sicil. *Sumàtu* (cf. 58,5);

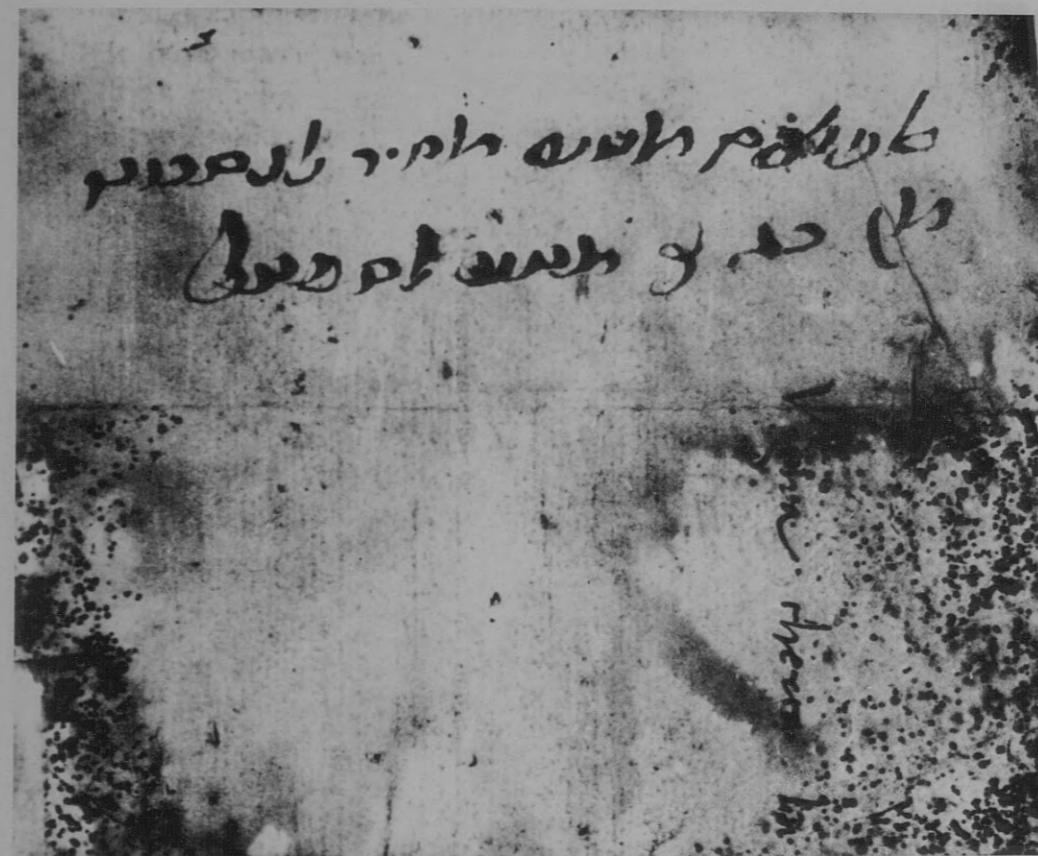
6. - סהל: *Sahel*; sicil. *Saèli*, vivo ancora come cognome;

1-6. שאהד: « teste », termine arabo, scritto sempre correttamente.

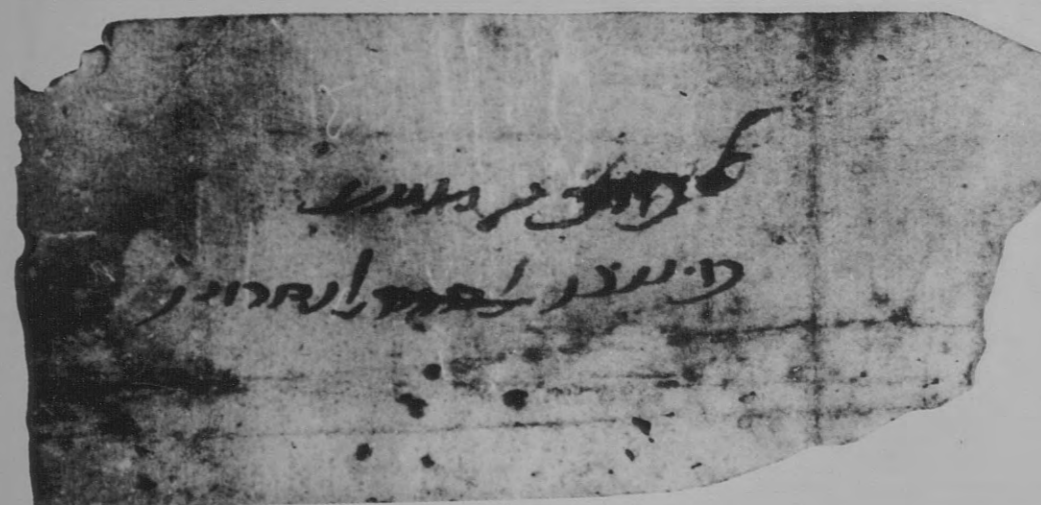
58.

Sette firme in giudeo-arabo. Nel margine a destra il notaro trascrisse o tradusse i nomi dei testi. [Tav. IX].

1. <i>Siminto Ginni</i>	עד	סימן טול יני	1.
2. <i>Raphael de Castro Johannis</i>	עד	אנא רפאל קלעי	2.
3. <i>Hisac Commissu</i>	עד	אנא יצחק וכיל	3.
4. <i>Hisac Sagittuni</i>	עד	אנא יצחק שויגנה	4.

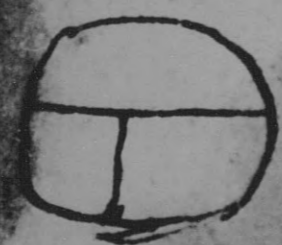


a - n. 18.



b - n. 20.

יר נא וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 וכו' וכו' נא וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו' חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'

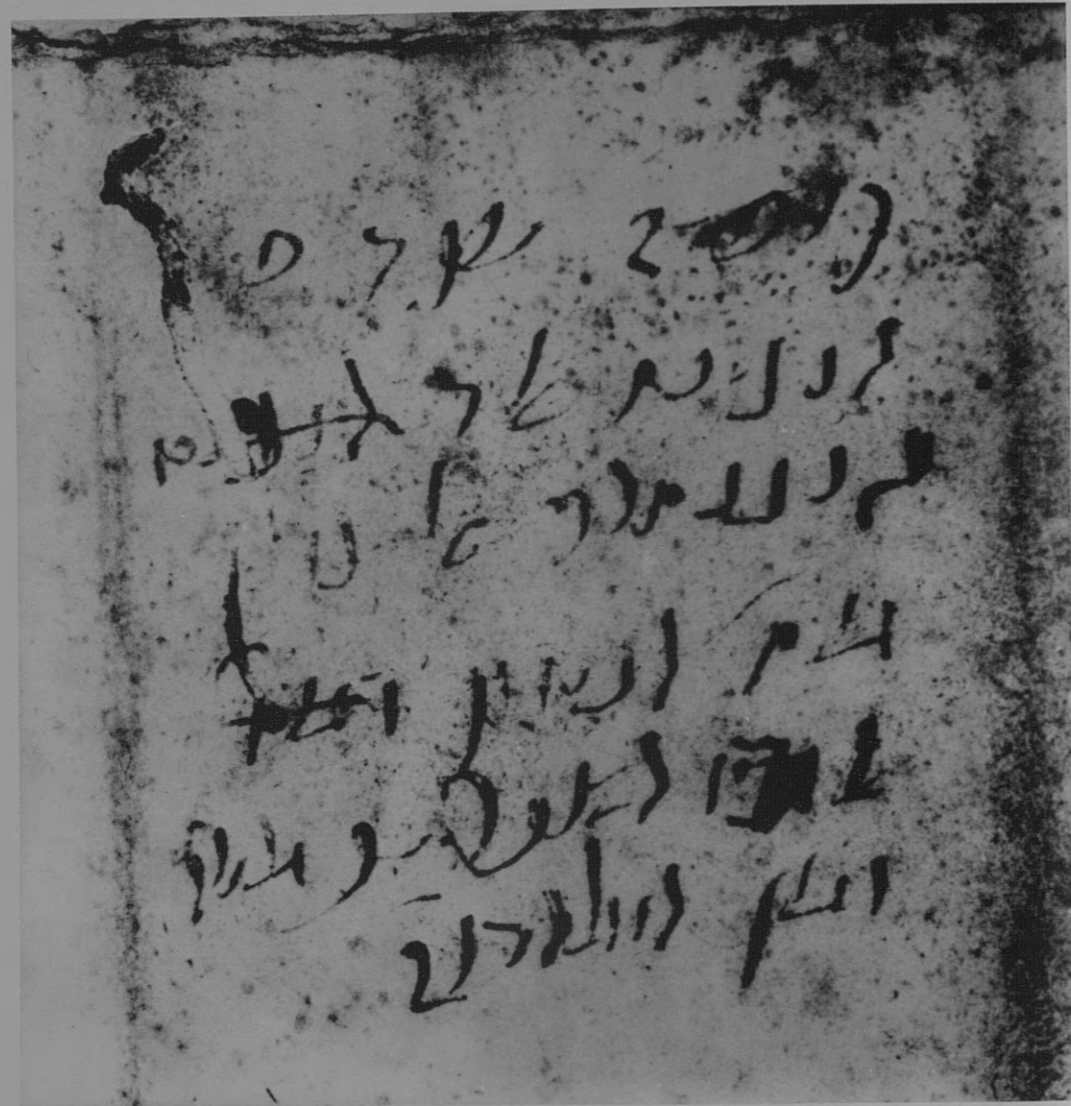


חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'

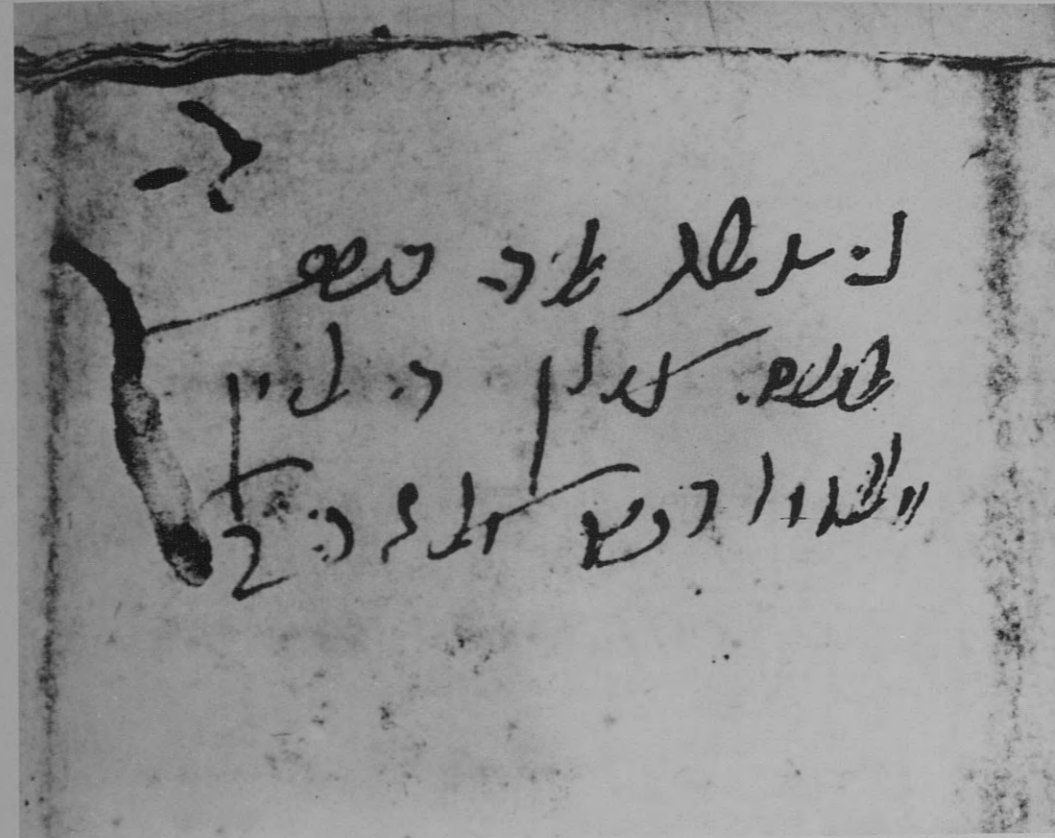
a - n. 34.

חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'
 חוול נא לך ולדכא יתעב וכו'

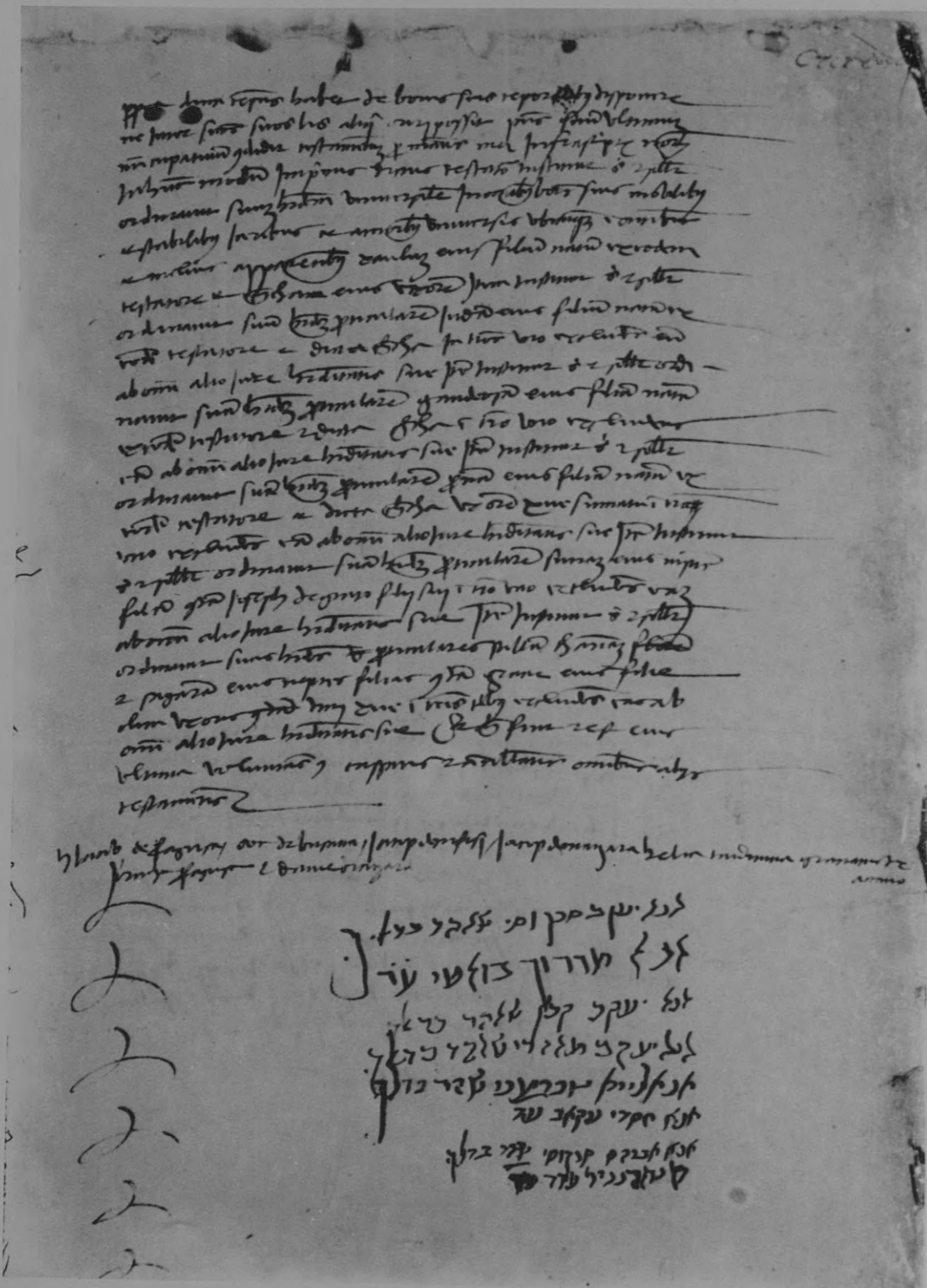
b - n. 35.



n. 43.



n. 44.



n. 59.

- | | | | |
|-------------------|-----|---------------|----|
| 5. Nissim Sumatu | עָד | אנא נסים זמאט | 5. |
| 6. Levi de Galfa | עָד | אנא לוי כלפה | 6. |
| 7. Xamuel de Levi | עָד | אנא שמואל לוי | 7. |

- | | |
|----------------------------------|--------|
| 1. Simin Tõb Jinni | teste. |
| 2. Io Raffaele di Castrogiovanni | teste. |
| 3. Io Isacco Wakil | teste. |
| 4. Io Isacco Šunnina | teste. |
| 5. Io Nissim Zumaṭ | teste. |
| 6. Io Levi Ḥalfa | teste. |
| 7. Io Samuele Levi | teste. |

1. - סימן טורל: l'ultima consonante è un lamed (*lapsus*); da correggersi in *bet*: *Simin-Tõb*: il siciliano infatti risponde con *Siminto* (cf. 25,1; 31,2);
- 2-7. - I testi da 2 a 7 iniziano la sottoscrizione con **אנא**, omissa da *Simin-Tõb*;
2. - קלעי: lett. « della fortezza » (قلعة كلفة); il siciliano risponde con « de Castro Johannis »: si tratta dunque di *Castrogiovanni*²⁵, che in bocca di chi apponeva la firma non suonava *Qaṣr-Janna*, ma *Qal'at-Janna*; il nome al completo, in un testo arabo del 1193, appare come قلعة قصر يانة²⁶;
3. - וכיל: *وکیل*, il siciliano traduce *Commissu*, cioè « commissario, procuratore, ecc. »²⁷;
4. - שויננה o שוינינה (?): il siciliano risponde con *Sagittùni* (pron. *sajittùni*), che vale « coniglio giovane (che scatta come una saetta) »; è traduzione certamente, ma i dizionari arabi non registrano la voce;
5. - זמאט: sicil. *Sumàtu*, trascrizione sicilianizzata; è lo stesso cognome di 57,3, scritto con *zayn* invece che con *samek*: *Zumāṭ*. Nel sec. xv è vivo a Palermo il cognome *Zimèti*²⁸, che probabilmente risale a un זמאט pronunciato *Zimēt*, con vocale finale di obbligo, armonizzata alla vocale tonica (-è-i / -à-u);

²⁵ Dal 1927 si è tornati a chiamarla *Enna*, dal vecchio nome indigeno (*Henna*), documentato nel primo millennio a.C.

²⁶ In Cusa, *op. cit.*, p. 496, num. 169 del sommario.

²⁷ In Cusa, *op. cit.*, pp. 247, 275 *بن الوكيل* è detto in greco « figlio di *Obkila* »; in pp. 266, 267 lo stesso *وکیل* è tradotto con *κουράτωρ, ορος* (> sicil. « lu *curātulu* »).

²⁸ Cf. Giuffrida, *op. cit.*, p. 475: di seguito « Rosa di *Zimèti* vidua » e il figlio « Franciscu *Zimèti* ».

6. - כַּלְפָּה: *Halfa*; il sicil. trascrive (*di*) *Galfa*: i suoni *h* e *ħ*, che non esistono nel sistema fonetico del siciliano comune, evolvono più comunemente a *g* duro, il quale - a sua volta - tende a scomparire in ogni posizione;

1-7. - עֵד: «teste», termine ebraico, scritto con due o tre puntini diacritici, fusi anche in linea continua, ad eccezione del secondo, che ne è privo²⁹.

59.

Otto sottoscrizioni in giudeo-arabo. Il notaro ne ha dato la trascrizione o traduzione nello spazio tra il testo latino e le firme dei testi. [Tav. X].

1. <i>Iacob de Saragusa</i>	אָנא יעקב סרקוסי	שאהד בדליך	1.
2. <i>Doc de Busina</i>	אָנא מרדוך בואגני	עֵד	2.
3. <i>Iacop de Cafisi</i>	אָנא יעקב קבץ	שאהד בדליך	3.
4. <i>Iacop de Mazara</i>	אָנא יעקב מאזרי	שאהד בדליך	4.
5. <i>Helia Taormina</i>	אָנא אלייא טברמני	שאהד בדליך	5.
6. <i>Gracianu de Accavo</i>	אָנא חסדי עקאב	עֵד	6.
7. <i>Brachu Saragusa</i>	אָנא אברהם סרקוסי	שאהד בדליך	7.
8. <i>Daniel de Azara</i>	אָנא דנייל עזר	עֵד	8.

1. *Io Giacobbe di Siracusa teste confermo.*
2. *Io Merdok di Buagina teste.*
3. *Io Giacobbe Qabiş teste confermo.*
4. *Io Giacobbe di Mazara teste confermo.*
5. *Io Elia di Taormina teste confermo.*
6. *Io Hasday 'Aqqāb teste.*
7. *Io Abramo di Siracusa teste confermo.*
8. *Io Daniele 'Azar teste.*

1-8. - La firma inizia sempre con אָנא «io», scritto correttamente;

1. - סרקוסי: «siracusano»; sicil. *de Saragusa*;

2. - מרדוך: sappiamo dal 52,3 e 54 che si pronunciava *Merdok*; da questo num. 59 apprendiamo che il vezzeggiativo era *Dok* (vedi il sicil.);

- בואגני: lettura certa; da intendere *bū-aḡīnī*, dove *bū* < 'abū («padre», «ricco

²⁹ In Bresc-Goitein, *op. cit.*, p. 906, terzultimo rigo, è da correggere in 'ed la trascrizione di עֵד come 'add.

di...») e 'aḡīnī < 'aḡīnī عَجِيْنِي, aggettivo da عَجِيْنَه («abbondanza»): «padre dell'abbondanza», cioè «zona fertilissima»³⁰. La località (ignota l'ubicazione; poteva trattarsi di più luoghi con lo stesso toponimo) era intesa dai parlanti sicil. come *Busina*;

3. - קבץ: *Qabiş*, come al 57,1, sicilianizzato anche qui (*de Cafisi*);

4. - מאזרי: «mazarese»; sicil. *de Mazara* (la nota cittadina in prov. di Trapani);

5. - טברמני: «di Taormina» (טברמין); sicil. *Taormina*, senza *de*, come tutt'ora in uso;

6. - חסדי: *Hasday*; il sicil. traduce *Gracianu* (ebr. חסד «grazia»);

7. - אברהם: «Abramo»; il sicil. risponde con *Brāchu*, altra variante di questo nome ebraico, che è in linea con quanto detto al 55 a proposito di בראון *Braun*;

- סרקוסי: «di Siracusa», come sopra rigo 1; anche qui il sicil., come per «Taormina», usa «Siracusa» senza premettere «de» (cognome tuttora vivo);

8. - אנה o אָנא (?): grafia incerta, dovuta ad imperizia del teste che sottoscrive; - דנייל: «Daniele»; grafia non chiara: si volle scrivere *Daniil* oppure *Danièl*? La lettura materiale sembra דנייל;

- עזר: corretto invece è 'Azar, divenuto - come è noto - *Azzàra* fino ai nostri giorni;

2.6.8. - Il teste firma in ebraico עֵד o עֵד (come al num. 60 la totalità);

1.3.4.5.7. - Il teste firma in arabo con locuzione tecnica שאהד בדליך: lett. «teste in questo» (ساهد بذلك)³¹; ma rigo 5 e 7 שהד senz'alef.

60.

Due firme in latino e cinque in giudeo-arabo. La trascrizione o traduzione del notaro è aggiunta al margine inferiore del foglio, in una sola riga, sotto le firme.

³⁰ Cf. Cusa, *op. cit.*, p. 231 بوعجينة bū-'aḡīnah, tradotto in latino a p. 195: «culturam buagine» (cf. p. 485 *bigeni* detto in greco a p. 486 Βουτζένοι [?]).

³¹ Cf. Cusa, *op. cit.*, p. 669.

+ Ego Nicolaus de Magistro testis
+ Ego Iacobo lu testis

1. <i>Xillom Xillemi</i>	עד	שלום בר משה האכונה שלאם	1.
2. <i>Robinus Galvani</i>	עד	ראובן בר חיים שלאם	2.
3. <i>Hisac Commissu</i>	עד	יצחק בר שלמה האכונה וכיל	3.
4. <i>Gabriel Sumatu</i>	עד	גבריאל בר אלייא סמאט	4.
5. <i>Gracianus Azara</i>	עד	חסדאי בר אבנר עזאר	5.

1. <i>Šillom</i> , f(iglio di) R(abbi) <i>Mosè Hakuna Šillem</i>	teste.
2. <i>Ruben</i> , f(iglio di) R(abbi) <i>Ḥayyīm Šillem</i>	teste.
3. <i>Isacco</i> , f(iglio di) R(abbi) <i>Salomone Hakuna Wakil</i>	teste.
4. <i>Gabriele</i> , f(iglio di) R(abbi) <i>Elia Sumaṭ</i>	teste.
5. <i>Ḥasday</i> , f(iglio di) R(abbi) <i>Abner 'Azār</i>	teste.

1. - שלום: pare l'antico *Šallūm*, pronunciato - con armonia vocalica (-a—ū > -i—ō) - *Šillōm*; trascrizione sicil. *Xillom*;
- שלאם: sembra l'antico *Šillēm*; sicilianizzato in *Xillēmi*;
- בר: abbreviazione comune di בן רבי « figlio di Rabbi », tipicamente ebraica; si ripete ad ogni nuova sottoscrizione; per ר cf. 8,3;
- del cognome (?) האכונה *Hakuna*, ripetuto al rigo 3, nulla possiamo affermare; il notaro tace;
 2. - ראובן: *Ruben*; il sicil. risponde latinizzando in *Robinus*: si continua oggi nel cognome *Rubino*;
- חיים שלאם: *Ḥayyīm Šillēm*; la resa in sicil. è *Galvani* (?);
 3. - Della 3 riga il notaro rende solo la prima e l'ultima parola: יצחק *Hisac*, וכיל *Commissu*, già noto dal 58,3; è lo stesso personaggio, ne fa fede la stessa grafia;
 4. - Anche della quarta firma il notaro s'interessa alla prima e all'ultima parola: גבריאל *Gabriel*, סמאט *Sumatu*, già visto al 57,3; è lo stesso personaggio, ne fa fede anche la grafia;
 5. - חסדאי: *Ḥasday*, tradotto anche qui, come al 59,6, con *Gracianu*;
- עזאר: *'Azar*, sicil. *Azàra*, per cui cf. 59,8;
- 1-5. - la parola usata per « teste » è l'ebraico עד (come in tutto il 58 e in parte del 59).

RICERCA DI UNA GRAMMATICA METRICA
NELLA POESIA TUNISINA CONTEMPORANEA *

LIDIA BETTINI

(Venezia)

Il libro di G. Weil¹, che è l'ultima trattazione sistematica finora edita in Occidente sui problemi della metrica araba, ha provocato un acceso dibattito, poiché, mentre sembra aver definito certe questioni finora rimaste oscure o poco studiate, ne ha lasciate aperte altre, ugualmente importanti. Il primo merito del libro del Weil è l'aver condotto il suo esame all'interno della sistemazione di metri arabi compiuta da Khalīl e l'aver cercato la giustificazione logica e l'intima coerenza della teoria dei cerchi². Ciò può parere ovvio, ma non lo è affatto: l'oscurità di tale teoria, vista come un'inutile e astratta complicazione, dato che gli schemi dei versi forniti da Khalīl differiscono poi consistentemente dalle loro realizzazioni concrete nei poemi, l'assenza delle nozioni di sillaba e di accento presso i metrici arabi, le tradizioni esistenti a proposito di tipi di versificazione al di fuori di quelli contemplati da Khalīl³, tutto ciò ha spinto i diversi studiosi

* I materiali inediti di G. Bohas utilizzati nel corso del lavoro vengono citati col consenso dell'autore, che ha anche consentito gentilmente a discuterli con me, e che tengo perciò a ringraziare.

¹ G. Weil, *Grundriss und System der altarabischen Metren*, Wiesbaden 1958. Non mi è stato possibile consultare K. Abū Dīb, *Fī 'iqā' al-šī'r al-'arabi: naḥwa badil ḡidri li-'arūḍ al-Khalīl*, in *Mawāqif*, 22 (1972), né J. M. Maling, *The theory of classical arabic metrics*, Ph. D. Diss. M.I.T., 1970, inedito.

² L'opera di Khalīl sulla metrica, come è noto, non ci è pervenuta; i suoi successori ce ne hanno tramandato la teoria senza spiegazioni, né si può pensare che essa contenesse una classificazione di carattere cronologico, v. R. Blachère, *Métrique et prosodie arabes à la lumière de publications récentes*, in *Arabica*, 7 (1960), p. 230.

³ V. per esempio Mas'ūdī, *Murūḡ al-ḡahab*, ediz. Barbier de Meynard, 7, 88 e Yāqūt, *'Iršād al-'arib*, ediz. Margoliouth, 2, 366. I due testi sono riportati, con altre testimonianze pertinenti allo studio in questione, in fondo al libro del Weil. Su tutto il problema delle voci critiche nei confronti

occidentali ad avvicinarsi ai testi da un punto di vista esterno, e quindi a proporre teorie fra loro assai diverse e contrastanti sulla costruzione ritmica del verso arabo (Weil, pp. 11-12). Perno dell'argomentazione del Weil, che tende non solo a rendere conto del sistema dei cerchi, ma anche a descrivere il carattere della prosodia araba, è lo *watid maǧmū'*, questo « nocciolo indivisibile », che distingue come elemento essenziale ogni piede (e che, fra l'altro, rende il sistema metrico arabo fondamentalmente diverso da quello greco, che è composto da singole sillabe brevi e lunghe e dispone quindi di una maggiore varietà di combinazioni). In quattro fra gli otto *taf'il*, cioè fra gli schemi di parola scelti da Khalil come piedi normali dei suoi 16 versi, la posizione dello *watid*, parte fissa del piede in mezzo ad altre instabili e variabili, è riconoscibile in modo assolutamente certo. Questi quattro *taf'il* formano, in quattro fra i cinque cerchi ⁴, il primo verso che funge da guida agli altri, nei quali così viene determinata meccanicamente la posizione dello *watid*, che altrimenti resterebbe ambigua. La funzione dei cerchi sembra quindi essere di fornire un'evidenza grafica, uno schema immediatamente applicabile per distinguere l'uno dall'altro i versi che Khalil ha ritenuto di includere nel suo sistema.

Fino a questo punto tutti gli autori che si sono occupati della questione si trovano d'accordo nel riconoscere la fondatezza della ipotesi del Weil. Infatti, mentre niente di per sé indica che la teoria di Khalil sia la via migliore per descrivere i fatti, l'averla abbandonata prima ancora di averla capita del tutto non ha certo condotto ad interpretazioni più soddisfacenti, come l'indagine stessa del Weil mostra. Tuttavia il Weil introduce nella sua ricostruzione un altro elemento fondamentale, che caratterizzerebbe, accanto alla stabilità, lo *watid*: l'ictus. Se Khalil, argomenta il Weil (p. 34), avesse visto nei quattro elementi metrici (i due *sabab* e i due *watid*) solamente unità di misura per la quantità delle sillabe e non avesse voluto esprimere altro, non avrebbe avuto bisogno di dividere i piedi normali in elementi, perché ciò non aggiunge niente alla conoscenza della quantità delle sillabe. La partizione degli otto piedi in quattro elementi ha un senso se attraverso di essa si è voluto esprimere qualcosa di diverso, e cioè l'accento. I due *sabab* presi a modello *qad* e *laka*, non hanno accento

della teoria di Khalil, che « ancora nel IV secolo non volevano tacere », v. J. Fück, *Bemerkungen zur altarabischen Metrik*, ZDMG, 111 (1962), pp. 464-69, assolutamente negativo verso la teoria di Khalil e dei suoi successori, e di conseguenza anche verso il libro del Weil.

⁴ Il cerchio IV costituisce un caso un po' particolare, perché raggruppa metri di carattere più indistinto; ciò tuttavia non ha molto peso sulla tesi generale.

nella lingua parlata, come enclitiche, mentre i due *watid*, *laqad* e *waqta*, hanno un proprio accento, e in direzione opposta. Ciò è in accordo con la struttura del verso, dato che i *sabab* costituiscono la parte non accentata e variabile del piede, mentre sullo *watid* cade il nocciolo ritmico. Tutta la teoria di Khalil si spiega, secondo il Weil, soltanto supponendo un ictus sulla sillaba lunga dello *watid*.

Le ragioni addotte dal Weil, però, non sono state ritenute sufficienti per provare l'esistenza dell'ictus, da numerosi studiosi e per vari motivi. A parte gli argomenti di J. Fück ⁵ e H. Fleisch ⁶, secondo i quali questa teoria è insostenibile perché i grammatici arabi non parlano dell'accento né in prosa né in poesia — argomenti che valgono come tutti gli argomenti da silenzio — critiche più puntuali hanno avanzato A. Bloch ⁷ e G. Bohas ⁸. Una differenza fondamentale corre tuttavia fra i due studiosi: il Bloch vuole negare l'esistenza dell'ictus, servendosi per questo fine di argomenti fonetici; il Bohas è invece favorevole all'ictus, ma ritiene che la via seguita dal Weil non sia quella valida per giungere a dimostrarne la presenza.

Il Bloch si dichiara del tutto contrario a supporre un ictus nella poesia araba, perché:

1) se, come sostiene il Weil, Khalil ha scelto per rappresentare i suoi otto piedi fondamentali schemi che corrispondono a parole reali esistenti nella lingua, e dotate quindi di un loro accento, non si spiega perché soltanto in quattro di essi (*fa'ūhun*, *fā'ilātun*, *maf'ūlātu*, *mufā'alatun*) coincidano ictus metrico (in altre parole: posizione dello *watid*) e accento di parola, in tre non corrispondano mai (*fā'ilun*, *mafā'ilun*, *mutafā'ilun*) e in uno (*mustaf'ilun*) possano o no corrispondere, a seconda dei metri;

2) se si accetta l'ipotesi della presenza dell'ictus, ci possiamo trovare davanti a discrepanze nell'accentare gruppi uguali di parole in un metro o in un altro: per es. la frase: *عرفت الدار بعد توهمي* nel metro *Ṭawīl* (Zuhair) risulterebbe: *'arāftuddārabā'datawāhhumī*, mentre nel metro *Kāmil* (Antara): *'arāftaddārabā'datawāhhumī*.

⁵ J. Fück, *op. cit.*, p. 465.

⁶ H. Fleisch, recensione a R. Blachère, *Histoire de la littérature arabe*, in *MUSJ*, 42 (1966), pp. 311-12.

⁷ A. Bloch, recensione al libro del Weil, in *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, (1959), pp. 67-80.

⁸ G. Bohas, *Métrique arabe classique et moderne*, thèse de troisième cycle, Paris VIII, 1975, in corso di pubblicazione.

Le obiezioni del Bloch si rivolgono anche alla scelta, arbitraria anche se fondata sul Freytag, degli esempi per il *sabab khafif* (*qad*) e lo *watid maǧmū'* (*laqad*)⁹. Infatti, se l'argomento può reggere per la proclitica *qad*, non regge per esempio per gli imperativi come *qum* o *qif*, dotati certo di accento. Lo stesso vale per *laqad*, che, essendo composto di due parti, va contro la tradizione che non vuole accentati sull'ultima i bisillabi di forma $\cup -$ (es. *yadun*, *mašā*); gli esempi forniti per lo *watid maǧmū'* dalla nostra fonte più antica, Ibn 'abdi Rabbihi sono *'alā* e *'ilā*¹⁰.

Sugli esempi addotti dal Weil si appuntano anche le critiche del Bohas, che ragiona come segue:

1) se *qad* e *la* di *laka* sono ambedue prive di accento in quanto enclitiche, come si spiega che vi sia un accento su *laqad*?

2) *qad* non è un'enclitica, poiché è possibile inserire materiale fonologico fra *qad* e il verbo; per esempio è possibile dire: *qad wallāhi 'ahsanta*, mentre non è ovviamente possibile produrre espressioni simili con vere enclitiche (quali, per es. *ka*: nella frase *'anta kaššamsi*, non è lecito introdurre niente fra *ka* e *šams*).

Prima di tentare di discutere le critiche suesposte, mi sembra si possa dire che un dato emerge da questa serie di osservazioni: se gli esempi proposti per il *sabab khafif* e lo *watid maǧmū'* si prestano ad essere interpretati in modi opposti per quel che riguarda l'ictus, e così gli schemi dei *taf'il*; se è vero che nel porre le unità metriche minime gli Arabi hanno trascurato parole monosillabiche brevi, pure esistenti, quali ad es. gli imperativi di verbi con prima ed ultima consonante debole (probabilmente per il loro numero irrilevante nell'insieme della lingua), mentre tali unità ricompaiono di fatto nel verso, prodotte da vari tipi di *ziḥāf*, tutto ciò mi sembra indicare che sia i *taf'il* sia le parole reali tratte dalla lingua come esempi degli elementi del verso, devono essere considerati come uno schema astratto, il quale niente ha a che vedere con le varie caratteristiche che ciascuno di essi riveste in sé. Il volere attaccarsi così puntigliosamente agli esempi scelti mi sembra possa essere paragonato, per assurdo, al voler sostenere che, essendo i *taf'il* in un verso teorico, supponiamo quattro, essi non pos-

⁹ Tibrizi, *Al-wāfi fi al-'arūd wa al-qawāfi*, Aleppo (ediz. al-maṭba'a al-'arabiyya), 1970, p. 28, dà gli esempi seguenti: *qad* e *hal* per il *sabab khafif*, *bika*, *laka* e *ma'a* per il *sabab taqil*, *qaḏā* per lo *watid maǧmū'*, *ba'da*, *qabla* e *kayfa* per lo *watid mafrūq*.

¹⁰ Ibn 'abdi Rabbihi, *al-'iqd al-farid*, Cairo (ediz. maṭba'a al-istiḳāma), 1953, 6, 234.

sano essere composti, nel verso reale, da più di quattro parole, e via dicendo. Ciò vale naturalmente anche per il Weil, che proprio dagli esempi scelti trae una parte delle sue conclusioni.

Questo mi pare risponda alla prima obiezione del Bloch, il quale rileva anche come cosa inammissibile che, se si accetta la teoria dell'ictus, i *taf'il* possano ricevere un accento non conforme al loro accento di parola tradizionale, ma dipendente dalla loro scomposizione in *sabab* e *watid*, e insiste: anche se il Weil avesse supposto un accento di parola diverso da quello tradizionale, non sarebbe mai pensabile che in nessuna parola esso potesse cadere sulla sillaba finale nunata (p. 77). Tutto ciò cade se si parte dal punto di vista che i *taf'il* dei metrici arabi hanno lo stesso grado di astrazione delle nostre trascrizioni convenzionali dei versi in sequenze di $-$ e \cup ; dal punto di vista dell'ictus, inoltre, è da tener presente che il rapporto fra accento di parola e accento metrico non è affatto meccanico¹¹, e, più in generale, che non si possono trarre conclusioni di ordine metrico da fatti fonetici. Ne è prova il fatto che i fenomeni fonetici, reali o supposti, dai quali si pretende una dimostrazione di ipotesi riguardanti il sistema metrico, possono in realtà essere interpretati in una maniera e in quella opposta.

Laqad è citato come esempio di *watid maǧmū'*, accanto a *hawā*, *ṣaḥā*, *na'am*, anche in opere di autori arabi moderni. Il fatto che *qad* sia o no un'enclitica sembra non avere alcuna rilevanza. Le osservazioni del Bohas a questo proposito si rivolgono dunque ad un fatto del tutto marginale rispetto a quel che riguarda il problema dell'ictus, e, in generale, la teoria del Weil; sono tuttavia utili perché invitano a riflettere, in questo caso come in molti altri, se le affermazioni accettate solo perché così vengono tramandate, corrispondono realmente ai fatti¹².

¹¹ Cfr. per esempio R. Jakobson, *Closing Statements: Linguistics and Poetics*, in Th. A. Sebeok (ed.), *Style in Language*, New York 1960, pp. 350-77, ora tradotto in italiano col titolo *Linguistica e Poetica*, in R. Jakobson, *Saggi di linguistica generale*, Milano (Feltrinelli) 1966.

¹² Il Weil (p. 34) dà *qad* semplicemente come enclitica, senza alcuna spiegazione, e così fa il Bloch, mentre il Wright e più recentemente W. Fischer, *Grammatik des klassischen Arabisch*, Wiesbaden 1972, definiscono *qad* come particella che precede immediatamente il verbo a cui si riferisce, salvo aggiungere che fra *qad* e il verbo si possono trovare la negazione *lā* e interiezioni come *wallāhi*, senza trarre da ciò conclusioni riguardo all'accento. Mi pare dunque che si debba concordare col Bohas sul fatto che la relazione *qad*-verbo è diversa dalla relazione *ka*-nome e che *qad* è dotato di un diverso grado di autonomia rispetto a *ka*; tuttavia io personalmente mi asterei dal trarre da ciò conclusioni relative all'accento al livello di lingua qui considerato, l'arabo classico, perché sulla questione dell'accento in arabo classico ritengo che non sia stata ancora detta la parola definitiva, né da chi si muove sul piano

Le critiche del Bohas si fanno più pertinenti quando egli dice (pp. 31-32) che per provare che lo *watid* comporta un ictus e che la sua lunga costituisce il tempo forte del piede, non si deve far intervenire crucialmente nell'argomentazione dati di carattere fonetico, bensì trovare un insieme di fatti che restano inspiegati senza tali presupposti. Ora, considerando un quadro generale dei metri arabi, è facile notare che nessun metro inizia con uno *watid mafrūq*; tuttavia un verso può ben iniziare con una sequenza \bar{u} : da ciò discende che uno *watid mafrūq* non è soltanto una sequenza \bar{u} . Supponiamo, continua il Bohas, che la lunga dello *watid* costituisca il tempo forte del piede: sarà evidente che un «tempo forte» non può stare all'inizio di un piede, perché esso è forte solo in relazione alle unità che lo circondano e che non lo sono, e in quella posizione non ha ancora niente con cui possa essere confrontato. Il porre gli *watid* come unità $[\bar{u} \bar{u}]$ e $[\bar{u} \bar{u}]$ sembra motivare un fatto che l'ipotesi $[\bar{u} \bar{u}]$ e $[\bar{u} \bar{u}]$ lascia inspiegato.

Argomenti di questo tipo possono benissimo fornire la risposta alla seconda obiezione del Bloch. Se, come anch'egli ammette, la posizione dello *watid* varia di metro in metro all'interno dello schema di uno stesso circolo di Khalīl, bisognerà convenire che qualcosa lo distingua dalle altre unità dello stesso piede, e in questo senso non è affatto sorprendente che gruppi di parole uguali abbiano accento diverso in misure poetiche diverse. Tuttavia si possono fare due obiezioni: a parte il fatto che in sistemi metrici con ictus (come l'italiano) nulla vieta che l'ictus cada sulla prima sillaba, e che quindi il metro inizi con un tempo forte che ancora non è «forte» rispetto a niente, il dover postulare come necessario un tratto che distingua lo *watid* dal resto del piede in cui si trova, non mi sembra ancora che provi l'esistenza dell'ictus; lo stesso Bohas dice di derivare la sua definizione di «tempo forte» proprio dal Fleisch, che nega la presenza dell'ictus nel modo più deciso.

Delle critiche del Bohas al Weil, possiamo quindi ritenere:

- 1) che per provare l'esistenza dell'ictus è necessario ricorrere a prove interne al sistema metrico;
- 2) che è stata messa in rilievo una proprietà della sillaba lunga dello *watid* (proprietà che tuttavia non coincide necessariamente, a mio parere, con l'ictus).

storico, come ad es. J. Blau, *Middle and Old Arabic Material for the History of Stress in Arabic*, in *BSOAS*, 35 (1972), pp. 476-84, né da chi si muove sul piano della grammatica generativa, come ad es. M. K. Brame, *Stress in Arabic and Generative Phonology*, in *Foundations of Language*, 7 (1971), pp. 556-91.

Tornando adesso al libro di Weil, appare evidente il motivo per cui la parte del suo ragionamento fondata su argomenti fonetici è stata criticata per prima, ed anche perché gli stessi argomenti siano stati usati nell'intento di provare due ordini di ipotesi opposti. Esiste tuttavia una parte del ragionamento del Weil che si basa su argomenti interni al sistema metrico descritto da Khalīl: la partizione dei *taf'il* in *sabab* e *watid* può essere spiegata, secondo il Weil, soltanto supponendo che con essa si volesse indicare qualcosa di diverso dalla semplice quantità, chiaramente espressa dalla grafia, o dal ritmo, indicato dallo schema dei *taf'il*: l'accento. Questa conclusione, che è stata anche di recente considerata valida¹³, non è tuttavia così ovvia. Infatti tale ripartizione non rende di per sé necessaria la presenza di un ictus, né di un altro tratto qualsivoglia che distingua la sillaba lunga dello *watid*. Se pensiamo a tutte le possibili trasformazioni che può subire il *sabab* nel *taf'il*, mentre quelle che colpiscono lo *watid* sono inferiori di numero e strettamente limitate a sedi precise del verso, apparirà evidente la ragione della divisione del piede in elementi diversi: lo *watid* era la parte stabile del piede, rispetto alle altre che erano variabili, come lo stesso Weil non manca di sottolineare in ogni parte del suo libro.

I trattati di metrica arabi, antichi e moderni, si limitano ad una semplice presentazione iniziale dello *watid maǧmū'*, senza più tornarvi sopra. Per questo motivo, l'irachena Nāzik al-Malā'ika, critico letterario ed autrice essa stessa di poemi, sente la necessità di insistere con una descrizione particolareggiata¹⁴, frutto, come essa dice, di osservazioni personali, sulla natura di questo *watid* (è da tenere presente che essa prende in considerazione solo i tipi di metro in cui lo *watid* cade alla fine del piede) e sui suoi effetti nel verso. Lo *watid*, essa dice (pp. 98-101), è caratterizzato da un che di solidità e durezza (*bi šay'in min al-šalādati wa al-qaswa*) per cui tende a dominare sulla parola in cui occorre; questa sua forza (*quwwa*) è tale, che può spezzare in due la parola in cui si trova nella prima parte. Il *taf'il* costituisce, dal punto di vista poetico, una pausa musicale (*waqfa mūsiqiyya*) con cui si interrompe la melodia; ciò che è più forte ed evidente nei *taf'il watidī* (quelli cioè in cui lo *watid* cade alla fine, e ai quali soltanto si riferiscono le osservazioni dell'autrice), per la solidità e durezza dello

¹³ Per esempio da J. Blau, *Middle and Old Arabic Material*, cit., p. 483.

¹⁴ Nāzik al-Malā'ika, *Qaḍāyā al-šī'r al-mu'āšir*, Beirut 1974. Si tratta della ristampa (la quarta) di un'opera dallo stesso titolo pubblicata nel 1962; qui tuttavia l'autrice ha aggiunto una lunga prefazione in cui discute le critiche che le sono state rivolte durante questi anni; per quel che riguarda la metrica le sue posizioni, anche se leggermente ammorbidite, sono sostanzialmente rimaste le stesse.

watid già ricordate; quando la voce si ferma alla fine dello *watid*, la parola si divide in due parti fra cui interviene una breve pausa (*waqfa qaṣīra*) e ciò è cosa da cui aborre l'orecchio musicale.

Per evitare tale inconveniente, è necessario che il poeta tenti di far cadere lo *watid* alla fine della parola, per chiuderla con esso e rafforzarla, invece che all'inizio dove i suoi elementi sarebbero divisi e la sua coesione andrebbe perduta. Questa, di fatto, è la prima via d'uscita a cui hanno fatto ricorso i poeti antichi, per evitare di cadere nella trappola dello *watid*; la seconda consiste nel far cadere lo *watid* nella prima metà della parola, a condizione però che essa (metà) finisca con una lettera debole come, per esempio, sulla sequenza *ta'i* della parola *'asta'īnu*. In questo caso, ciò ha un po' alleggerito la durezza dello *watid* e ha fatto sì che la sua acutezza si infrangesse nella lettera di prolungamento. La terza via consiste infine nel far cadere qualche volta lo *watid* anche a metà di una parola, purché tuttavia tale occorrenza sia rara e accompagnata da altri *watid* conformi alle prime due condizioni. La presenza di tali *watid*, la cui forza è attutita, rende accetto all'orecchio un solo *watid* violento (*'anīf*) nel verso, anzi, per la sua rarità conferisce varietà ai *taf'īl*.

Se ci fermiamo alla lettera di questa descrizione di ciò che ha percepito un orecchio nativo e fortemente esercitato, le impressioni fondamentali sono: la « breve pausa » che spezza in due, con effetto sgradevole, la parola in mezzo alla quale cade lo *watid*, e la « solidità » dello stesso *watid*, sgradevole anch'essa a metà della parola, ma che può essere ingentilita e addolcita se il poeta la fa coincidere con un *ḥarf al-madd*. Da queste « impressioni » come tali, però, sarebbe difficile trarre un qualsiasi criterio oggettivo, che ci autorizzi ad un giudizio valido sulla natura dello *watid*. Esse costituiscono tuttavia una traccia interessante, perché ci offrono l'indicazione di un'ipotesi che, se verificata, consentirebbe di stabilire un rapporto fra sillaba lunga di *watid* e confine di parola, e quindi di mettere in luce un altro tratto inequivocabile che distinguerebbe questa sillaba dalle altre del piede. In altre parole, se potessimo accertare che, come esiste una relazione, negativa, fra lunga di *watid* e inizio di verso, ne esiste un'altra, in qualsiasi modo essa dovesse essere formulata, fra lunga di *watid* e confine di parola, avremmo trovato un'altra proprietà di questa sillaba, che, comunque si dovesse concludere a proposito dell'ictus, ce la confermerebbe ancora come la sillaba marcata del piede. Una tale verifica è già in corso.

Concludendo, dunque, è lecito dire che lo *watid* deve essere considerato come il nocciolo stabile del piede; che la sua sillaba lunga è caratterizzata da almeno una proprietà distintiva; che ogni altra prova su questo argomento va ricercata

fondandosi solo su elementi interni al sistema metrico. Lo studio del Weil ha in ogni caso mostrato in maniera luminosa la coerenza e le ragioni d'essere del sistema di Khalīl, il quale, anche se magari discusso dai suoi contemporanei, non ha cessato di essere ritenuto valido punto di riferimento da tutta la tradizione araba, antica e moderna. Studi contemporanei, come l'opera già ricordata di Nāzik al-Malā'ika, tentano ancora di stabilire i confini metrici delle libertà permesse al « verso libero », entro gli schemi della teoria di Khalīl. Tuttavia la autrice ha continuo motivo di dolersi di una lunga lista di « errori » compiuti da molti poeti contemporanei, i quali non rispettano le regole, confondono i metri l'uno con l'altro, mancano di orecchio poetico e oltrepassano ogni limite accettabile per la sensibilità ritmica della tradizione araba. È legittimo chiedersi se è possibile trovare un filo conduttore in questa apparente anarchia, o se dobbiamo ammettere che buona parte della poesia moderna non conosce più alcuna regola e, in particolare, che si è completamente staccata dalla sua tradizione, limitandoci al massimo ad un inventario delle forme più frequenti.

Nāzik al-Malā'ika osserva (p. 96): il verso libero ha fatto sorgere problemi metrici che Khalīl non aveva previsto, perché non si erano presentati nella poesia araba di allora; dobbiamo quindi noi porre le regole che precisino tali difficoltà e mettano il poeta e il critico al riparo dall'incorrervi. Un tale atteggiamento, fino a questo punto, sembra concordare con quello di uno studioso di diversissima impostazione, il Bohas, secondo il quale ci troviamo adesso, di fronte alla produzione poetica moderna, nella stessa situazione in cui si trovò Khalīl di fronte alla poesia classica: dobbiamo trarre dalle centinaia di poesie esistenti una grammatica metrica moderna, come fece Khalīl con i versi classici¹⁵.

Ma, mentre l'autrice irachena in ultima analisi intende porre le sue regole prima della poesia, e ad esse adattare i poemi in realtà esistenti, il procedimento di chi si pone di fronte alla produzione poetica moderna senza pregiudizi deve essere l'opposto: partendo dalle poesie, come fece Khalīl ai suoi tempi, descrivere le norme che le regolano. Il Bohas, muovendo dalla constatazione che Khalīl « ha derivato tutto l'insieme dei versi da lui ritenuti « grammaticali » da un piccolo numero di unità astratte permutabili in un ordine dato, e attraverso regole formulate esplicitamente », è giunto alla conclusione che ogni descrizione della metrica araba si deve porre come quella di Khalīl, ad un livello astratto;

¹⁵ G. Bohas, *Métrie arabe - Quelques remarques*, in *Cahiers d'études arabes et islamiques*, 2, Parigi (1976), p. 41.

un contributo allo studio della metrica araba non deve abbandonare la teoria di Khalil, ma sorpassarla, ponendo regole più astratte e generali delle sue¹⁶.

È stato osservato, con esplicito riferimento a Khalil¹⁷, che se una certa tradizione poetica usa metri « periodici » (in cui cioè una determinata breve sequenza, il piede, viene ripetuta nel verso), essa impiegherà tutti i piedi che possono essere generati da una permutazione ciclica del tipo base del piede. A questo livello, e prescindendo da ogni nozione di « metro », si osserverà ancora che ciò che distingue ogni verso dell'arabo classico è la posizione che lo *watid* occupa nel piede. Sulla base di queste osservazioni, il Bohas ha classificato, ad un livello di superficie, i vari metri arabi in tre tipi, in ognuno dei quali lo *watid* occupa una posizione diversa: all'inizio del piede, prima dei due *sabab*; alla fine, dopo i due *sabab*; e a metà fra un *sabab* e l'altro¹⁸. Ad un livello di derivazione più profondo, invece, una serie di regole applicate secondo un dato ordine, genererà tutti i versi ritenuti « grammaticali » dai metrici arabi, a qualunque « metro » appartengano.

Il Bohas ha descritto un sistema di regole che genera i versi classici, e affrontando poi la poesia moderna orientale, ha constatato che le regole che la generano sono in gran parte le stesse, o sono ad esse facilmente riconducibili. Gli studi fin qui compiuti sono tentativi condotti su campioni, anche se ampi, di poesia orientale e si pongono quindi come ipotesi suscettibili di verifiche e modifiche; essi mostrano tuttavia che anche la poesia moderna, come quella classica, possiede una grammatica metrica¹⁹. In questo quadro, la presente ricerca tenta di verificare, su un campione di poesia tunisina contemporanea, se anche la poesia occidentale sia generata dallo stesso sistema di regole. A questo fine sono state analizzate le composizioni poetiche di vari autori contenute nell'annata 1976

¹⁶ *Métrique arabe classique et moderne, cit.*, Avant-propos.

¹⁷ M. Halle, *On meter and prosody*, in M. Bierwisch-K. E. Heidolf ed., *Progress in Linguistics*, The Hague-Paris 1970, p. 75-76. È quanto anche il Weil ha mostrato nel quinto capitolo del suo libro, pur senza arrivare ad una simile formulazione generale.

¹⁸ *La métrique arabe classique*, in *Linguistics*, 140 (1974), pp. 59-68.

¹⁹ Il Bohas ha messo a punto il metodo qui proposto nel quadro della grammatica generativa e servendosi degli spunti offerti dall'interesse che ha suscitato recentemente la formalizzazione dei metri arabi operata da Khalil; v. per esempio (oltre la citata tesi di J. M. Maling) H. Halle-S. J. Keyser, *Sur les bases théoriques de la poésie métrique*, in J. Roubaud (ed.), *Biologies et prosodies*, Paris 1975. Verifiche di questo metodo, sempre relative a poeti orientali, sono state compiute da D. M. Lorenzin, *Contribution à l'étude de la métrique moderne*, in *Cahiers d'études arabes et islamiques*, 2 (1976), pp. 44-59.

della rivista mensile tunisina *al-Fikr*; per un primo saggio sulla validità del metodo nei confronti della poesia occidentale è sembrato preferibile analizzare un campione composito anziché un corpus più omogeneo. Naturalmente un numero di testi così esiguo non pretende di avere rappresentatività statistica, né di esaurire la tipologia metrica contemporanea in area occidentale²⁰.

Le regole che sono risultate operative nel corpus esaminato verranno illustrate solo brevemente e sempre con riferimento al nostro materiale²¹. Per una discussione più approfondita, soprattutto per quel che riguarda i rapporti fra grammatica metrica classica e moderna, si rimanda alle opere già citate del Bohas.

R1 $V_i \rightarrow P_i^*$ OBBLIGATORIA

Ciò significa che il verso V_i si riscrive in una sequenza di zero P_i (piedi) o più. L'indice i può assumere i valori: 1, 2, 3.

R2 $P_i \rightarrow v v W$ OBBL

in cui v simboleggia la sillaba variabile del verso e W il nocciolo dello *watid*. Se supponiamo che l'uscita della R1 sia

$$\left[\left[\quad \right] \left[\quad \right] \right]$$

$$V_i P_i P_i P_i V_i$$

in cui \langle indica la frontiera di verso e $|$ quella di piede, essa costituirà l'ingresso della regola seguente R2, la cui uscita sarà:

$$\left[\left[\quad v v W \right] \left[\quad v v W \right] \right]$$

$$V_i P_i P_i P_i V_i$$

²⁰ Nella trascrizione non è mai stata notata la quantità lunga su quelle vocali che, lunghe in posizione isolata, vengono a trovarsi nella catena fonica in sillaba chiusa, e ciò sulla base di ciò che dichiarano esplicitamente i grammatici arabi: per esempio Zamakhšari, *al-Mufaṣṣal*, che a proposito dell'*iltiqā' al-sākinayni*, afferma che se il primo di essi è una lettera di prolungazione (*madda*) essa cade (*hudūfa*), mettendo esattamente sullo stesso piano gli esempi seguenti: *lam yaqul*, *lam yabi'*, *lam yakḥaf* e *yakhša -l-qawmu*, *yağzu -l-ğayšu*, *yarmi -l-ğaraḍa*, *lam yaḍriba -l-yawma* (duale), *lam yaḍribu -l-'āna*, *lam taḍribu bniki*. Per quanto riguarda specificamente la poesia, Tibrizi afferma (p. 30 dell'edizione citata) che nella scansione (*taqṭī'*) si tien conto di ciò che c'è nell'articolazione (*lafz*) e non di ciò che c'è nella scrittura (*khaff*).

Per i titoli sono stati seguiti criteri consueti di traslitterazione.

²¹ I simboli usati sono spiegati nel contesto. Si notino in particolare: v^* che indica l'insieme infinito: zero v , 1 v , 2 v etc.; $\%$ che indica che una regola può essere letta nel senso in cui è scritta e in senso speculare.

Regola di elisione

EL $v \rightarrow \emptyset / - W$

FACOLTATIVA

La regola si legge: *v* si può elidere quando si trova davanti a *W* che chiude il piede. Tale regola quindi si applicherà prima della regola di permutazione

PERM2 $[-v^* - W \rightarrow 1\ 3\ 2]$

OBBL

P2

1 2 3

Questa regola si applica solo se *i* = 2, ed ha per effetto di trasporre *W* all'inizio del piede. Supponiamo questo esempio:

R2 $\langle | v v W || v v W | \rangle$

EL \emptyset

PERM2 $\langle | W v v || W v | \rangle$

Se l'indice *i* = 3, si rende obbligatoria la regola di permutazione

PERM3 $[(v) - v - W \rightarrow 1\ 3\ 2]$

OBBL

P3

1 2 3

il cui effetto è di trasporre lo *watid* a metà fra le due variabili.

Regola di riscrittura di *W*

RW $W \rightarrow \cup -$

OBBL

Il segno - simboleggia convenzionalmente l'unità metrica definita dagli Arabi *sabab khafif*; il segno \cup l'unità che si produce quando il *sabab khafif* è troncato da una *ziḥāfa*.

Regola di fine verso

RFV $v \rightarrow \emptyset / - \langle$

FAC

Ogni *v* può elidersi quando si trova davanti alla frontiera di fine verso.

Regola di riscrittura di *v*

Rv $v \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} - / - \langle \\ \{ \cup \} \end{array} \right\}$

OBBL

Ogni *v* è riscritto come - in fine di verso, obbligatoriamente; altrimenti può essere riscritto come \cup o come \cup .

Regola di dieresi

DI $-- \rightarrow \cup \cup - \% | - \begin{array}{l} [\cup -] \\ W W \end{array}$

FAC

Seconda regola d'elisione

EL2 $\rightarrow \emptyset / | (v_1)_a \begin{array}{l} [- -] \\ W W \end{array} (-)_b$

FAC

La sillaba breve dello *watid* può cadere, a condizione che o la parentesi a o quella b siano riempite.

Regola di epentesi

EP $\emptyset \rightarrow - \% - \langle$

FAC

Si può introdurre una sillaba lunga all'inizio o alla fine di un verso.

Rigetto metrico

RM $| X | \langle i \langle i + 1 | Z \rightarrow 1 \emptyset 3 4 2 5$
1 2 3 4 5

La regola consiste nel trasporre una parte *X* degli elementi contenuti nell'ultimo piede del verso 1 all'inizio del verso seguente *i* + 1, a condizione che *X* non rappresenti un piede intero, ma solo una parte (*X* < *P*).

È evidente che molte di queste regole si applicano anche alla produzione poetica classica, opportunamente accompagnate da altre riguardanti la formazione del verso composto da due emistichi, che qui non interessano. Per esempio, la semplice uscita di R2

R2 $\langle | v v W || v v W | \rangle$

costituisce lo schema di un emistichio di Rağaz; se *i* = 2, si applicherà

PERM2 $\langle | W v v || W v v | \rangle$

ottenendo lo schema di un emistichio di Hazağ, e così via. La grammatica classica prevede altre regole, che non sono operanti nella produzione della poesia moderna. La differenza maggiore nelle regole che sono comuni alle due grammatiche risiede nel loro contesto rispettivo di applicazione. Una regola come EP viene usata, se pure raramente, nella poesia classica, solo in fine di verso, mentre in grammatica moderna può applicarsi anche all'inizio; EL2, che in grammatica moderna ha per effetto di elidere la breve dello *watid* in un contesto assai vasto

di applicazione, agiva in grammatica classica solo alla fine del verso (e talvolta anche all'inizio)²²; EL veniva usato nella poesia classica solo in fine di emistichio, mentre la grammatica moderna non richiede tale condizione; di altre regole, come DI, vedremo l'applicazione più da vicino negli esempi che seguiranno.

Consideriamo adesso l'applicazione di queste regole, nel caso in cui $i = 1$, e iniziando a descrivere la derivazione, per brevità, da R2.

R2 < | v v W || v v W || v v W || v v W | >
 RW u - u - u - u -
 Rv u - - - - - - -
 wa/'an/ti/mul/qā/tun/'a/lā/zil/lil/ġu/sū/nil/wā/fi/rah (p. 1242, v. 34)

La derivazione di questo verso non mette in funzione che le regole obbligatorie. Nell'esempio seguente, EL interviene in fine di verso:

R2 < | v v W || v v W | >
 EL ø
 RW u - u -
 Rv u - -
 wa/ġar/ri/bit/taġ/ri/bah (p. 1113, v. 47)

Una poesia prodotta con l'uso costante di EL è 'astami'u 'indamā yataḥad-
 daṭu al-'uṣṣāq di Muhieddin Khayef (pp. 850-51), di cui diamo l'analisi dei
 primi versi:

- 1) < | - u - || - u - || u u - || - u - | >
 'af/ra/dal/ḥub/bu/'al/fa/ġa/nā/ḥin/wa/ṭār
- 2) < | - u - || - u - || - u - || u u - || - u - || - u - || u u - | >
 raf/fa/siḥ/ran/bi/'ay/nay/ki/'ab/da/'a/'al/wā/na/hū/ṭum/ma/ṣā/ra/ha/zār
- 3) < | u u - || - u - || u u - || - u - || - u - || u u - || u u - || - u - | >
 wa/ta/ġan/nā/wa/lay/lu/ki/rā/'in/ya/'ud/dun/nu/ġū/ma/wa/ya/'zi/fu/fī/nā/yi/hi

Un altro poeta, Muhammad Šabbi, ottiene diversi effetti, sempre attraverso l'uso di EL e EL2 ('iġāza 'ukhrā khāriġa al-šī'r, pp. 885-86)

²² Su questo caso particolare di caduta della sillaba breve dello *watid*, che non si situa fra le normali 'ilal, v. Weil, p. 28 nota 3.

1) R2 < | v v W || v v W | >
 RW u - u -
 Rv u - - -
 EL2 ø
 sa/'at/ru/kul/'aw/rā/qa

2) R2 < | v v W || v v W | >
 EL ø ø
 RW u - u -
 Rv - u
 EL2 ø
 fī/ma/kā/ni/hā

3) < | u - u - || - - u - | >
 wa/'at/ru/kul/'af/kā/ra/fī

4) < | u - u - | >
 ma/kā/ni/hā

I versi 5 e 6 offrono un esempio di rigetto metrico:

R2 < | v v W || v v W | > < | v v W | >
 RW u - u - u -
 Rv u - - - - -
 RM | < - u - |
 wa/'an/ta/hī/min
 fik/ra/tit/ta/'bī/ri/'an
 RM

come pure i versi seguenti:

- 7) < | u - u - || u - | > RM
- 8) < u - >
 ma/šā/'i/rī/wa/'an
 ma/dā
- 9) < | - - u - | >
 'aḥ/zā/ni/hā

Ancora Muhammad Šabbi (*tifla lā šarqiyya wa lā ġarbiyya*, p. 1257)

1) < | - u - || - u - | > EL

- 2) <| ̣ - || ̣ ̣ - |> EL EL2
 3) <| - - || - ̣ - |> EL EL2 EP
 4) <| - - ̣ - |>
 5) <| - ̣ ̣ - || ̣ - ̣ - |>
 6) <| ̣ ̣ - || - - - |> EL EL2 EP
 7) <| - - ̣ - || - - |> EL EL2

- 1) lam/ta/'ud/bay/na/nā
 2) hu/nā/ka/ḥu/dūd
 3) bay/nat/nay/ni/kay/fa
 4) tab/qā/ḥu/dūd
 5) hā/dī/hi/'an/ti/mit/la/mā
 6) 'a/ta/man/nā/šī'/run/fī
 7) ma/sā/ki/hī/maš/dūd

Ancora Muhammad Šabbi ('ilā rağul, p. 631)

- 1) <| - - ̣ - |> EP
 2) <- | - - ̣ - |> EL EL2
 3) <| - - |>
 4) <| - - ̣ - || - - ̣ - |>
 5) <| - - |> EL EL2
 6) <| ̣ ̣ - || ̣ - - |> EL EL2
 7) <| ̣ ̣ ̣ - || - - ̣ - || - - - |> EL2
 8) <| - - - |> EL2
 9) <| - - - |> EL2

- 1) mā/'aḍ/ha/ba
 2) al/'ay/yā/ma/yā
 3) ḥub/bī
 4) lam/mā/ya/kū/nul/'iš/qu/fī
 5) qal/bī
 6) wa/ta/šī/ru/'an/ta
 7) qa/šī/da/tan/maw/šū/la/tal/'aš/wā/qi
 8) bay/nan/nās
 9) war/rab/bi

Da Abdelqader Ben Šruda (al-ṭariq 'ilā al-khalāš min al-ḥiṣār, pp. 614-19)

- 73) <| ̣ - ̣ - |>
 74) <| ̣ - ̣ - || - - ̣ - || ̣ - ̣ - || - ̣ ̣ - |>

- 75) <| ̣ - ̣ - || - - ̣ - || ̣ - ̣ - || - - ̣ - || - ̣ ̣ - |>
 76) <| ̣ - ̣ - || - - ̣ - || ̣ - - || ̣ ̣ - || - ̣ ̣ - |> EL EL2
 77) <| ̣ - ̣ - |>
 78) <| - - ̣ - || - - ̣ - || - - |> EL EL2
 79) <| - ̣ ̣ - || - - ̣ - || ̣ - ̣ - || ̣ |> RM
 80) <- ̣ - || ̣ - ̣ - || ̣ - |> EL EL2
 81) <| ̣ - ̣ - || - - ̣ - || - - ̣ - |>
 73) ḥa/bī/ba/tī
 74) 'a/lay/sa/lil/'in/sā/ni/fī/ma/dī/na/tī/dā/ki/ra/tun
 75) 'a/lay/sa/lil/'in/sā/ni/ḥir/fa/tun/si/wā/nab/šil/'i/zā/min/na/khi/rah
 76) 'a/lay/sa/lil/'in/sā/ni/ḥir/fa/tun/fil/mu/du/nil/mun/ta/zi/rah
 77) ḥa/bī/ba/tī
 78) lā/tū/ra/ṭul/'aḥ/qā/du/wal/'akh/ṭā'
 79) 'in/ya/ku/nil/'ağ/dā/du/qā/ṭa/lul/ḥu/say/na
 80) naḥ/nu/min/ḍu/nū/bi/him/ba/rā'
 81) wa/kar/ba/lā/'ul/yaw/mi/lay/sat/kar/ba/lā'

Da Mustafa Habib Bahri ('ilā al-liqā' lā wadā', pp. 972-73)

- 1) <| - - ̣ - |>
 2) <| - - ̣ - || ̣ - ̣ - || - - ̣ - || ̣ - ̣ - |>
 3) <| - ̣ ̣ - || - - - || - - |> EL EL2
 4) <| - - ̣ - || - - ̣ - || - - ̣ - || - - |> EL EL2
 5) <| ̣ - ̣ - || - - ̣ - || ̣ - |> EL EL2
 6) <| ̣ ̣ ̣ - || ̣ - ̣ - || - ̣ ̣ - || - - |> EL EL2
 7) <| ̣ ̣ ̣ - || - - ̣ - || ̣ - ̣ - || ̣ - |> EL EL2
 1) yā/'ikh/wa/tī
 2) min/'ay/na/'ab/da/'ul/ḥa/dī/ṭaḥ/tā/ra/fī/ya/dil/qa/lam
 3) waḍ/ṭa/ra/bat/fī/dih/nil/'af/kār
 4) lā/ta'/tu/bū/yā/'ikh/wa/tī/'in/haz/za/nit/tay/yār
 5) wa/tih/tu/fī/duw/wā/ma/til/qa/rār
 6) fa/ğa/du/nā/ya/lū/ḥu/lī/'al/si/na/tan/min/nār
 7) wa/ğa/du/nā/yā/'ikh/wa/tī/ğa/mā/ğī/mun/wa/dam

Prendiamo adesso in esame i casi in cui $i = 2$. Le regole obbligatorie saranno:

R2 < | v v W | >
 PERM2 < | W v v | >
 RW u -
 Rv - -
 wa/lā/ya'tī

Questo è il verso 8 della poesia *wa kānat laylatī šakkan*, (pp. 1095-97), nella quale l'autore Abdelqader Ben Šruda non fa mai uso di EL, ma molto sovente di RM, come per esempio nei versi seguenti:

32) < | u - - - || u | > RM
 33) < - - - | u | > RM
 34) < - - - | u | > RM
 35) < - - - | u - - - || u - - - | >
 32) wa/kā/nal/lay/lu
 33) kā/nal/ḥub/bu
 34) kā/nal/baw/ḥu
 35) kā/nat/qub/la/tun/'aḥ/lā/mi/nas/suk/kar

Lo stesso Abdelqader Ben Šruda fa uso costantemente e in modo regolare di EL nella poesia *ruddū lī ġild al-šāt* (pp. 906-909), dove vengono applicati frequentemente anche RFV e RM, un procedimento evidentemente caro a questo poeta. Egli indica chiaramente attraverso la vocalizzazione dell'ultima sillaba del verso, quale delle due soluzioni ha inteso adottare. Ecco l'analisi dei primi versi:

1) < | u - - || u - - || u - - || u - - | > EL
 wa/'aṭ/fa'ti/fil/'i/di/'iṣ/rī/na/šam/'ah
 2) < | u - - || u - - || u - - || u - - || u - - || u - | > EL RFV
 wa/fī/ġam/ra/tin/min/hu/tā/fil/'a/ḥib/bā'ī/waz/zaġ/ra/dah
 3) < | u - - || u - - || u - - | > EL
 ta/laq/qay/ti/ba'/'ḍal/ha/dā/yā
 4) < | u - u || u - - || u - - || u - - || u - | > EL RFV
 wa/ġi'tu/ki'uh/dī/ki/yā/law/'a/tī/mir/ma/dah
 5) < | u - u || u - u || u - - || u - u || u - - || u | > EL RM
 wa/'a/ri/fu/'an/na/ki/lā/tud/mi/nī/na/'a/lat/tab/ġi
 6) < - - | u - - || u - u || u | > EL RM
 lā/taš/ta/rī/nas/sa/ġā'ī/ra

7) < - u | u - u || u - u || u - | > EL RM
 'a/ri/fu/'an/na/ki/mu'/mi/na/tun
 8) < - | u - - || u - | > EL RFV
 taḥ/ḍa/rī/nal/ġu/ma'

Da Mabruk Manna'ī (*riḥla al-ḥubb wa al-ġunūn*, pp. 1144-46)

40) < | - - || u - - || u - - || u - u || u - - | > EL EL 2
 41) < | u - - || u - - || u - u || u - u || u - u || u - | > EL RFV
 42) < | u - - || u - - || u - u || u - - || u - - || u - - | > EL
 43) < | u - u || u - - || u - | > EL RFV
 44) < | u - - || u | > EL RM
 45) < - - | u - u || u - u || u - u || u - | > EL RFV
 46) < | u - - || u - - || u - u || u - - || u - u || u - - || u - | > EL RFV
 47) < | u - - || u - - || u - - || u - u || u - - || u - | > EL RFV
 48) < | u - u || u - - | > EL
 49) < | u - u || u - - || u - - | > EL
 50) < | u - u || u - u || u - u || u - - || u || u - - || u - | > EL RFV
 40) kā/nat/la/nā/fiz/za/mā/nis/sa/'i/di/ḥa/kā/yā
 41) wa/kā/nat/ġa/mī/'uṣ/ša/wā/ri/'i/taf/ra/ḥu/ḥī/na/na/mur
 42) wa/hā/ḍā/za/mā/nun/yu/šā/da/ru/fī/hib/ti/sā/muṣ/ša/bā/yā
 43) yu/šā/da/ru/fī/hin/na/ḥar
 44) wa/sā/far/ti
 45) khal/laf/ti/raġ/ma/ġu/nū/ni/ki/fiy/ya/'a/ṭar
 46) wa/šaw/qan/ka/šaw/qil/ḥa/rā/'i/qi/lil/ḥaq/li/qab/la/ḥa/šā/dit/ta/mar
 47) wa/ḥul/man/ka/ḥul/mil/'a/šā/fī/ri/ba'/'da/nu/zū/lil/ma/ṭar
 48) li/yaw/mi/ta/lā/qī
 49) li/yaw/mi/la/ḥan/waḥ/ti/rā/qi
 50) 'u/ḥī/lu/su/hū/la/ki/fī/hi/ku/hū/fan/yu/'am/mi/qu/hā/lin/ġi/rāf

Da Hassin Hamdi (*ḍabaḥnā bi-khanġarinā 'ummanā*, p. 1273)

18) < | u - - || u | > EL RM
 19) < - - | u - - || u - - || u - | > EL RM
 20) < - - | u - - || u - | > EL RFV
 21) < | u - u || u - u || u - - || u - | > EL RFV
 22) < | u - - || u - u || u - u || u - u || u - - | > EL
 23) < | u - - | > EL
 24) < | u - - || u - - | > EL

- 18) 'a/bay/rū/tu
 19) yā/mah/da/'ā/bā/'i/naṭ/ṭay/yi/bīn
 20) yā/qib/la/tal/'ā/šī/qīn
 21) 'i/lay/ki/tu/mad/du/'a/yā/dir/ra/ġā'
 22) wa/na'/ri/fu/'an/na/ġa/rī/ma/ta/nal/ha/ra/mīya
 23) ġa/bā/'un
 24) wa/ḥum/qun/wa/dā/'un

Da Hassan Ben Dhiab (*taḥaddiyāt « Don Kišūt » li-al-'aḥwāli al-ġawwiyya*, pp. 1225-28).

- 45) < | - - || - - - | > EL EL2
 46) < | - - - - | >
 47) < | - - - - || - - - - || - - - - | >
 48) < | - - || - - - || - - - || - - - || - - - | > EL EL2 RFV
 49) < | - - || - - - - | > EL EL2
 50) < | - - - || - - - - | > EL2
 51) < | - - || - - - - || - - - - | > EL EL2
 45) 'ā/tin/'i/lay/ki
 46) fa/yā/zah/rī
 47) wa/yā/'iṣ/qil/la/dī/qad/haz/za/lī/'am/sī
 48) ma/rā/ki/buṣ/šaw/qi/min/'ab/'ā/dī/qā/di/mah
 49) mud/dī/dī/rā/'a/ki
 50) ḍum/mī/hā/wa/ḍum/mī/nī
 51) way/lī/'a/nā/'in/ṭā/la/bī/'am/rī

Esaminiamo infine il caso in cui $i = 3$. Avremo allora, per esempio:

- R2 < | v v W || v v W || v v W || v v W | >
 PERM3 < | v W v || v W v || v W v || v W v | >
 RW < | - - || - - || - - || - - | >
 Rv < | - - || - - || - - || - - | >
 dā/ta/yaw/min/'aġ/ba/riṣ/ṣaḥ/na/ti/mid/rā/rid/du/mū/'i

Questo è il primo verso della poesia *waṣiyya maktūba bi-al-dam*, di Ahmed Mokhtar Hadi (pp. 625-27). Di questa poesia, costruita esclusivamente attraverso l'uso di RFV, diamo l'analisi dei 13 versi finali.

- 54) < | - - - | > RFV
 55) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | > RFV

- 56) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | > RFV
 57) < | - - - - || - - - - | > RFV
 58) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | > RFV
 59) < | - - - | > RFV
 60) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | > RFV
 61) < | - - - | > RFV
 62) < | - - - - || - - - - || - - - - | > RFV
 63) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | >
 64) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | >
 65) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | >
 66) < | - - - - || - - - - || - - - - || - - - - | >
 54) yā/tu/rāb
 55) naḥ/nu/min/'aġ/li/ka/daw/man/qad/ta/ḥad/day/nal/'a/dāb
 56) li/ta/rā/'aġ/yā/lu/nal/far/ḥa/ta/wal/'aḥ/lā/ma/fī/'iz/ziš/ša/bāb
 57) 'in/da/hā/nab/nil/wa/ṭan
 58) šā/mi/khal/'ar/kā/ni/ya'/lū/ya/ta/ḥad/dad/dah/ra/fī/kul/li/za/man
 59) yā/ġa/bal
 60) 'an/ta/fī/maw/ṭi/ni/naṭ/ṭaw/ra/tu/yuḍ/kī/hal/'a/mal
 61) yā/ġa/bal
 62) 'al/li/mil/'aġ/yā/la/mā/ma/'nal/'a/mal
 63) 'ay/yu/hal/ġab/bā/ru/'al/hib/fī/ḥa/nā/yā/nal/bu/ṭū/lah
 64) la/ka/kun/nā/qad/wa/hab/nā/kul/la/ṭā/qā/tir/ru/ġū/lah
 65) li/na/rā/tur/ba/ta/nas/sam/rā/'a/taz/hū/bil/'a/mā/nid/da/ha/biy/yah
 66) wa/na/rā/fī/nā/ša/bā/ban/ḥā/fi/ṣan/'aġ/lā/wa/ṣiy/yah

Vediamo adesso il caso particolare della regola di dieresi (DI), il cui uso è sottoposto, nella grammatica metrica classica proposta dal Bohas, a due precise condizioni:

1) essa non si può applicare che ad un verso in cui ogni $P_i = \% \frac{v v [v -]}{W W}$

in cui, cioè, l'indice i sia uguale a 1, o a 2, e in cui nessuna variabile del piede sia stata cancellata;

2) in tutto il poema in cui la regola DI si trovi ad essere applicata, le due variabili v del piede non possono essere riscritte simultaneamente come $v: \wp (v v) \geq 1$ in cui convenzionalmente $\wp (+ \text{lunga}) = 1$ e $\wp (- \text{lunga}) = 0$. In queste condizioni, la regola DI si formula:

DI: - - → $\cup \cup - \%$ | $\overline{[\cup -]}$
 W W

FAC

Le condizioni imposte dalla grammatica classica non sono sempre rispettate nei poemi orientali esaminati dal Bohas, e il contesto stesso della regola si trasforma in Adonis, semplicemente in questo modo:

DI: - → $\cup \cup$. In M. Darwiš, secondo l'esame condotto sulla sua ultima raccolta di poesie²³, il contesto della regola si limita al caso in cui $i = 1$:

DI: - → $\cup \cup / - -$ | $\overline{[\cup -]}$, per cui essa non genera in questo poeta sequenze diverse

da: | $\cup \cup - \cup -$ |

Presso i poeti occidentali da me considerati, DI si applica sia nel caso $i = 1$, sia $i = 2$, nel contesto più ristretto come in quello più largo, con differenze fra i singoli autori, che emergono anche dal ristretto campione preso in esame. Qualche esempio, del caso in cui $i = 1$.

R1 < | || | >
 R2 < | v v W || v v W | >
 RW $\cup -$ $\cup -$
 Rv - - - -
 DI $\cup \cup$

mā/dā/ta/qū/lu/'a/nid/da/mā' (p. 1234, v. 22)

Questo verso è tratto dalla poesia *fī manğam al-nāri...fī manğam al-mā'*, nella quale l'autore, Abdelqader Ben Šruda, fa largo uso di DI, sempre secondo la formulazione più ristretta come in Darwiš. Diamo qui la scansione dei primi cinque versi, in cui il poeta si serve ancora di DI (vv. 2 e 3), di EP (v. 2) e di EL2 (v. 5).

1) < | - - $\cup -$ | >
 2) < | $\cup \cup - \cup -$ | - > DI EP
 3) < | - - $\cup -$ || $\cup \cup - \cup -$ | > DI
 4) < | - - $\cup -$ || - - $\cup -$ | >
 5) < | - - $\cup -$ || - - - | > EL2

1) hā/dā/'a/nā
 2) wa/hu/nā/ka/'an/ti
 3) aš/šam/su/tak/mu/nu/fī/si/rāğ

²³ D. M. Lorenzin, *op. cit.*

4) aš/šam/su/fī/ğaw/fil/ma/ħār
 5) mab/tū/ta/tun/fīt/tī/ni

È da notare che, fino a questo punto, il poeta ha rispettato tutte le condizioni che regolano DI nella grammatica classica. Abdelqader Ben Šruda fa ampio uso di DI anche nel caso in cui $i = 2$, ancora nella formulazione più ristretta, come nella poesia *wa kānat laylatī šakkan* (pp. 1095-97). Ecco la scansione dei primi 11 versi nei quali, accanto a DI, compare anche RM:

1) < | $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ | >
 2) < | $\cup - - -$ || $\cup - \cup \cup -$ || $\cup - - -$ | > DI
 3) < | $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ | >
 4) < | $\cup - - -$ || \cup | > RM
 5) < - - - | >
 6) < | $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup -$ | > RM
 7) < - - || $\cup - - -$ | >
 8) < | $\cup - - -$ | >
 9) < | $\cup - \cup \cup -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ | > DI
 10) < | $\cup - - -$ || $\cup -$ | > RM
 11) < - - || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ || $\cup - - -$ | >

1) hu/nā/ğā/bā/tu/zay/tū/nin/tu/şal/lī/rak/'a/tas/tis/qā'
 2) wa/fī/qal/bil/ma/dī/na/ti/tar/su/mul'ad/wā'
 3) şa/lī/ban/lay/la/tal/mī/lā/di/fī/kah/fin/wa/fī/ħā/nah
 4) 'a/lā/nah/day/ni
 5) fī/'ā/nah
 6) ya/dīb/bul/'aş/ru/fī/'a'/şā/bi/nā
 7) ya'/tī/ma/'al/'an/wā'
 8) wa/lā/ya'/tī
 9) 'u/liħ/ħu/bi'/'an/na/hā/dal/'aş/ra/lam/ya'/ti
 10) 'a/lā/şam/til/qu/rā
 11) lam/yas/ta/ṭi'/'tar/wī/'a'/'ar/wā/ħin/mi/naz/zay/tū/ni/fay/nā/nah

Un esempio di uso di DI nella formulazione: - → $\cup \cup$, nel caso di $i = 1$, è offerto dal seguente verso della poesia *'ilā rağul* di Muhammad Šabbi (p. 630). Nel caso del v. 11:

INDICE

	PAG.
JACQUES GRAND'HENRY, Note sur les morphèmes du pluriel en berbère à la lumière du hamito-sémitique	1
GIOVANNI GARBINI, Epigrafia punica nel Magreb — 1975-1976	11
ANNA MARIA BISI, Iconografie fenicio-cipriote nella coroplastica punica	25
GIUSEPPINA IGONETTI, Le citazioni del testo geografico di al-Idrisi nel « Taqwim al-buldān » di Abū 'l-Fidā'	39
ANTONIO GIUFFRIDA-BENEDETTO ROCCO, Documenti giudeo-arabi nel sec. xv a Palermo	53
LIDIA BETTINI, Ricerca di una grammatica metrica nella poesia tunisina contemporanea	111

